

Gérard MOIGNET

Docteur ès-Lettres

Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger

LES SIGNES DE L'EXCEPTION DANS L'HISTOIRE DU FRANÇAIS

.....

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

présentée à la Faculté des Lettres

de l'Université de Paris

le 19 Janvier 1957

Ouvrage publié avec le concours du
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

Gérard MOIGNET

Docteur ès-Lettres

Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger

LES SIGNES DE L'EXCEPTION DANS L'HISTOIRE DU FRANÇAIS

.....

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris
le 19 Janvier 1957

Ouvrage publié avec le concours du
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



1959

A mes Parents

Avant - propos

A t-on le droit d'écrire : « Il n'y a pas que lui » ? Tel est le problème qui se trouve — très loin — à l'origine de la présente étude.

Mon père, professeur honoraire et excellent grammairien, me faisait lire jadis, dans le *Temps*, les articles véhéments par lesquels Lancelot, alias Abel Hermant, condamnait cette tournure, coupable à ses yeux de dire exactement le contraire de ce qu'exprimaient les classiques avec les mêmes termes, en écrivant, par exemple :

C'est dont je ne veux point de témoin que Valère.

Je crois bien que c'est l'irritant problème des deux *ne... pas (point)... que* qui a décidé de ma vocation de grammairien.

Il m'est vite apparu que pour le pénétrer, il fallait élucider les origines et l'histoire du tour *ne... que* ; et bientôt, j'ai dû me persuader que cette étude ne pouvait être séparée de celle des autres tours restrictifs et exceptifs, si nombreux et variés dans notre langue. De là l'idée d'un travail sur les signes de l'exception dans l'histoire du français.

J'y ai été chaleureusement encouragé par M. le Professeur R.-L. Wagner, dont l'amitié attentive me dirigeait avec sûreté dans une autre recherche, et par M. le Professeur J. Boutière, qui avait bien voulu patronner ce travail en l'acceptant comme thèse complémentaire : qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude. Je dois aussi remercier M. le Professeur G. Antoine, qui, au pied levé, a assumé la charge de rapporteur et m'a donné sur plusieurs points de précieuses indications ; — MM. les Professeurs J. Frappier, P. Le Gentil, et J. Collart, qui ont examiné mon ouvrage avec une extrême bienveillance ; — la commission compétente du Centre National de la Recherche Scientifique, qui par une subvention, en a permis la publication.

Les problèmes qui se sont posés à moi, à mesure que j'approfondissais la question des signes exceptifs, étaient de ceux qui ne pouvaient trouver de réponse que dans une théorie générale du langage. Une théorie s'est imposée à mon esprit comme constituant la seule saisie vraie des réalités profondes de la langue : c'est celle que son auteur, Gustave Guillaume, a appelée la *Psycho-mécanique du langage*. Dans le cadre de cette puissante conception, et, plus précisément, en partant des diagrammes que l'on trouve dans *l'Esquisse d'une théorie des degrés de comparaison* du linguiste canadien R. Valin, je propose ici quelques solutions, provisoires sans doute et bien imparfaites, étant donné la nouveauté et la fécondité des voies dans lesquelles la linguistique se trouve engagée par Gustave Guillaume. Il serait vain d'essayer d'exprimer tout ce que je dois à la pensée si rigoureuse et si pénétrante de mon maître, ainsi qu'à son indulgence et à son dévouement incomparables.

Ma pensée reconnaissante se porte encore vers tous ceux qui ont le plus fait pour ma formation et se sont intéressés à mes travaux : Madame M.-J. Durry, MM. les Professeurs J. Bayet, M. Durry, E. Lambert, ainsi que les regrettés P. Villey, C. Sourdille, E. Carcassonne.

Grâce à ces maîtres, la futile question de purisme qui intriguait l'apprenti grammairien a fait surgir de proche en proche des problèmes ardu, et il n'a pas paru inutile de parcourir toute l'histoire du français pour y chercher des réponses.

D'ailleurs, en passant, j'ai pu me convaincre de la légitimité d'« il n'y a pas que lui ».

Mais d'où vient que je me sois jamais résolu à l'écrire ?

Alger, 19 février 1958.

Introduction

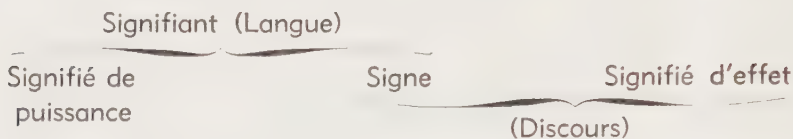
Est-il de bonne méthode linguistique d'étudier les moyens d'expression d'une catégorie de pensée, comme l'idée d'exception, déterminée indépendamment des données de la langue, sur un plan purement logique ?

Nous avons dit ailleurs (1) qu'une telle méthode, illustrée notamment par *La Pensée et la Langue* de F. Brunot, présente des dangers évidents, dont le principal est de masquer bien souvent la réalité linguistique profonde, sacrifiée à une logique avec laquelle elle ne coïncide presque jamais. Étudier l'expression du commandement, c'est constater que la plupart des modes du verbe y sont aptes, et c'est se condamner à perdre de vue ce qu'est essentiellement un mode verbal dans la langue. À mettre en regard des idées et des moyens d'expression, on risque fort d'oublier le plus important, qui est la langue elle-même. Aussi avons-nous répudié cette démarche de la « pensée » à la « langue » (ou à ce que F. Brunot désigne improprement de ce mot, et qui n'est que le *discours*) dans notre étude sur le mode subjonctif, et avons-nous considéré comme meilleur de partir du donné linguistique que constitue la série de formes dénommée traditionnellement « mode subjonctif », pour atteindre le domaine de l'exprimé, en adoptant ainsi une démarche des « mots » à la « pensée », pour reprendre la formule de l'*Essai de Grammaire* de J. Damourette et E. Pichon.

Mais une vue plus profonde du problème de la langue, fournie par les découvertes de M. G. Guillaume, nous ayant

(1) Cf. notre *Essai sur le mode subjonctif*, Ch. I.

permis de définir le signe linguistique comme un médiateur entre un signifié de puissance et un signifié d'effet (1), soit, figurativement :



il nous est apparu que la formule « des mots à la pensée » n'était pas assez précise, et qu'une méthode rigoureuse devait consister en une navette incessante entre les trois éléments que sont le signifié de puissance, le signe, et le signifié d'effet. Ce n'est qu'en parcourant de façon permanente le chemin qui relie ces trois domaines, soit dans l'ordre où procède naturellement l'esprit humain : Signifié de puissance $\longrightarrow$ Signe $\longrightarrow$ Signifié d'effet — ce qui est de beaucoup le plus difficile, le signifié de puissance étant très secret —, soit à rebours : Signifié d'effet (= le discours) $\longrightarrow$ Signe $\longrightarrow$ Signifié de puissance (= la langue construite en pensée) —, que l'on peut parvenir aux réalités profondes.

Si, par « pensée », on ne veut entendre que le signifié d'effet, il n'est pas beaucoup plus instructif de procéder comme J. Damourette et E. Pichon, qui bornent leur parcours à celui du signe au signifié d'effet (d'où l'infinitésimale subdivision de la « pensée » — au vrai, du discours — à laquelle les conduit une analyse d'ailleurs extrêmement pénétrante), que d'aller, comme F. Brunot, du signifié d'effet au signe. Si au contraire on est résolu à tenter de pénétrer le domaine si bien défendu de la « pensée » authentique, et si l'on admet que pour cela la navette définie ci-dessus est indispensable, la question du point de départ de celle-ci ne revêt plus qu'une importance secondaire.

Aussi l'expérience nous a-t-elle paru digne d'être tentée, de partir d'une catégorie extra-linguistique, telle l'exception, pour chercher d'abord quels signes divers l'ont traduite au cours de l'histoire du français, et tenter ensuite de transcender

(1) Cf. G. Guillaume, *Psycho-systématique et psycho-sémiologie du langage*, le français moderne, t. XXI, 1952, p. 131.

ces signes et de remonter aux réalités de langue qui se dissimulent derrière eux.

Notre point de départ sera donc l'idée d'exception. Nous la considérons, non pas en tant que notion traduite lexicalement par diverses « parties du discours », substantifs, adjectifs ou verbes, mais d'un point de vue à la fois psychique et syntaxique, en tant que mouvement par lequel l'esprit soustrait un concept, — notion ou procès —, à la portée d'un jugement qu'il émet d'autre part. L'exception apparaît donc comme l'opposition d'un élément particulier à un élément plus général, et se distingue ainsi de la simple adversation, qui oppose des notions ou des jugements sans considération de leur degré de généralité. Nous verrons que cette distinction de l'exception et de l'adversation, qui paraît bien claire et évidente, doit cependant être soulignée, parce que précisément, à date ancienne, beaucoup de locutions se révèlent également aptes à véhiculer les deux mouvements de pensée.

L'exception sera différenciée encore de la simple « mise à part » bien que la distinction soit malaisée, tant les deux notions sont voisines. On parlera de mise à part, par exemple, à propos de la phrase de Rabelais où il est dit (*Gargantua*, ch. XVII) que Gargantua « en noya deux cens soixante mille quatre cens diz et huit, *sans les femmes et les petiz enfanz* ». (Il n'est pas dit que les femmes et les petits enfants sont exceptés de la noyade, mais qu'ils n'entrent pas dans le compte des noyés). Si toute exception est une mise à part, toute mise à part n'est pas une exception.

On fera le départ enfin entre l'exception et la restriction, selon le critère de la présence ou de l'absence d'une expression de la catégorie générale dont un élément est isolé. Nous proposons de parler d'exception à propos de la phrase :

Il n'a pas d'arme, sauf une épée.

(L'épée est isolée de la catégorie plus générale : *arme*), et de restriction à propos de :

Il n'a qu'une épée. (sc. « seulement une épée »).

(La notion générale d'arme, plus ou moins implicite, n'est pas exprimée ; la notion isolée pourrait être accompagnée de l'ad-

verbe « seulement »). La distinction, là encore, est importante, comme nous verrons. Elle n'est pas toujours aisée non plus.

L'exception étant ainsi située par rapport aux notions voisines, notre étude portera sur les moyens dont dispose la langue à différentes époques pour exprimer ou suggérer dans la phrase le mouvement de pensée qu'elle constitue quand elle survient dans la chaîne parlée. Disons tout de suite que, l'expression de l'exception étant au centre de notre étude, nous serons obligé, par la non-correspondance des catégories de la pensée et de celles de la langue, de parler abondamment des catégories de pensée voisines, adversation, mise à part et restriction ; c'est là l'inévitable rançon du propos adopté, comme nous l'avons déjà laissé entendre.

Nous avons d'ailleurs choisi ce thème d'étude, pour une part, en raison de la richesse et de la variété des moyens d'expression des idées définies plus haut, surtout à date ancienne.

On relève en effet les procédés suivants :

1. - Emploi de prépositions et de locutions prépositives : *excepté, sauf, hors, hormis, à la réserve de, à l'exception de, à part, etc.* anciennement : *estre, outre, fors, fors que, sanz, etc.* Ces termes sont sentis tantôt comme spécifiquement exceptifs : *excepté, sauf, à l'exception de, à la réserve de*, tantôt comme d'origine locale et devenus exceptifs par image ou par transposition d'un plan concret (extériorité, séposition) sur un plan plus abstrait (exception) : *fors, hors, hormis, estre, outre, à part, etc.*, tantôt comme exclusifs : *sanz*. Le problème de la promotion de la plupart de ces termes à la fonction prépositionnelle ne manque pas de se poser.

2. - Emploi d'un tour hypothétique : afr. *ne... se... non*, fr. mod. *ne... sinon, si ce n'est*. Nous aurons à nous demander comment la phrase hypothétique peut servir à suggérer l'exception.

3. - Emploi de tours comparatifs : afr. *ne... mais que* et autres utilisant le terme *mais* ; fr. mod. *ne... autre... que* et tours analogues utilisant des mots représentant l'idée d'hétérogénéité ; *ne... rien moins que, etc.*

4. - Emploi du tour *ne... que*, mystérieux aussi bien par son origine que par l'évolution de ses emplois.

On voit par cette énumération succincte qu'il peut être fait appel pour l'expression de l'exception et des idées voisines à des moyens lexicaux, comme les prépositions spécifiques, ou à des moyens de suggestion par divers tours syntaxiques. Le problème général des rapports du lexique et de la syntaxe se trouve ainsi posé, tandis que surgissent beaucoup de problèmes particuliers, fort importants : celui de la rection, celui de la négation, celui de l'indice *que*, celui de l'hypothèse, celui de la comparaison, celui de l'adversation, celui de la subordination. Il apparaîtra souvent que dans les problèmes de l'exception, l'esprit procède par des pesées affectant les idées qu'il apprécie d'un signe positif ou négatif : on soupçonne tout un jeu subtil de signes + et —, une sorte d'algèbre linguistique.

C'est à propos de tels problèmes que nous tenterons d'aller au delà des questions de simple expression et de l'étude des tournures utilisées, pour atteindre les faits de langue.

Chapitre Premier

Origine des tours exceptifs en usage dans le premier état du français écrit

On est obligé de considérer une période étendue si l'on veut tenter d'établir l'usage des tours exceptifs dans le premier état du français écrit, de façon à élucider le problème des origines. La période dite des premiers textes, — des *Serments* à *Alexis* — est très pauvre en expressions de l'exception (1). La première moitié du XII^e siècle en fournit d'avantage, trop peu cependant. Il faut aller jusqu'à la fin du XII^e siècle pour faire moisson assez ample de tours.

I. — INVENTAIRE DES TOURS EN USAGE

Des origines à la fin du XII^e siècle, les tours en usage sont les suivants :

I. - Tours où entre *MAIS*.

A) L'exception est de caractère nominal.

1. *Mais que*, après assertion générale de signe négatif (*ne... mais que...*).

*Al. 36 Quant veit li pedre que mais n'avrat amfant
mais que cel sul que il par amat tant...*

— après assertion de signe positif :

*Pass. 98 Tot sos fidels i saciet
mais que ludes Escharioh
cui una sopa enflet lo cor.*

(1) Aucun exemple dans les *Serments*, *Eulalie*, le *Sermon sur Jonas*, la *Vie de Saint Léger*. Deux exemples dans la *Passion du Christ*, deux également dans *Alexis*.

2. *Ne mais que.*

— après assertion de signe négatif (*ne... ne mais que...*) :

Rol. 1934 *Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz.*

— après assertion de signe positif :

Rol. 217 *Franceis se teisent, ne mais que Guenelun.*

3. *Mais.*

— après assertion de signe négatif (*ne... mais...*) :

Ch. Guill. 3264 *Tut en travers li trenchad sis escuz :
Des set qu'il porte ne li lait mais un.*

— après assertion de signe positif :

Ch. Saisn., CL *Et ont tuit l corage, mes li sire ques guie (1).*

4. *Ne mais.*

— après assertion de signe négatif (*ne... ne mais...*) :

Rol. 381 *Guenes respunt : Jo ne sai veirs nul hume,
Ne mes Rollant, ki uncore en avrat honte.*

— après assertion de signe positif :

Rol. 1688 *Tuz sunt ocis cist franceis chevalers,
Ne mes seisante, que Deus i ad esparniez.*

B) L'exception est une proposition.

1. *Mais que.*

— après assertion de signe négatif (*ne... mais que...*) :

Lois Guill. 5 *Ja tant n'i ait, mes qu'il oust cent almaille, ne durrad
que VIII deniers.*

— après assertion de signe positif :

Gorm. 573 *De ceo fist il pechié e mal
que sun pere deschevacha,
mais qu'il nel reconoist pas.*

2. *Mais.*

— après assertion négative (*ne... mais...*) :

Ch. Guill. 78 *Respunt Tedbald : Unques pur el nel dist,
mais a la bataille n'ose il pas venir.*

(1) Cité par J. Melander, *Etude sur MAGIS*, p. 152.

II. - NE... QUE.

(L'assertion est nécessairement de signe négatif).

Gorm. 271 Jeo n'ai trenché ke l'algeton
e un petit del peligon.

Phil. Th., Duze demies hures
Comp. 2073 Ço ne sunt que sis hures.

III. - Tours hypothétiques.

A) Ne... se... non.

(L'assertion est de signe négatif, sauf cas particulier ;
l'exception est nominale) :

Gorm. 259 Si me servis de mon poün
que n'en mui unkes le gernun
Si pur folie dire nun.

B) Ne... se... ne...

L'exception est une proposition.

Wace, Rou 3736 Ja n'istreit de prison se par li n'en isseit.

IV. - Tours où entre FORS.

A) Exception de caractère nominal.

1. Fors.

— après assertion de signe négatif (Ne... fors) :

Rol. 5 Mur ne citet n'i est remes a fraindre
Fors Sarraguce, ki est en une montaigne.

— après assertion de signe positif :

Brend. 213 Tutes perdent les veüthes
Fors de la mer e des nius.

2. Fors que.

— après assertion de signe négatif (ne... fors que) :

Bérout 879 N'i a celui ne face duel,
Fors que li nains de Tintajol.

B) L'exception est une proposition.

1. Fors.

— après assertion négative (ne... fors) :

Bérout 3080 Li rois les a si effreez
Qu'il n'i a el fors prengent fuie.

— après assertion positive :

Cor. Lo. 182 Le fruit des arbres lor mesis a bandon,
Fors d'un pomier lor veastes le don.

2. *Fors que.*

— après assertion négative (*ne... fors que*) :

Bérout 109 Car j'ai tel duel c'onques le roi
Out mal pensé de vos vers moi
Qu'il n'i a el *fors* que je muere.

— après assertion positive :

Escanor 14800 Vit le tans bel et cler et net,
dont mult forment s'esjoïsoit,
fors qu'a Gifflet sovent pensoit (1).

3. *Fors tant que.*

— après assertion négative (*ne... fors tant que*) :

Eneas 1320 b Onc *nel* vi mes ne *nel* conui,
fors tant qu'en ai oï parler.

— après assertion positive :

Bérout 762 Seus en la chambre fu remés,
fors tant que a ses piés gesoit
Pirinis, qui ne s'esmovoit.

V. - *Tours prépositionnels de la mise à part.*

A) Exception de caractère nominal.

Estre.

Ps. Cambr. XVII, 31 Kar liquels est Deus *estre* le Seigneur, et liquels
forz *estre* notre Deu ?

Senz.

Pél. Charl. 50 Ne fut itels barnez com le soen *senz* le vostre.

Outre.

Renart 1302 Or sui devant lui, si me praigne
et si me face ardoir ou pendre,
qu'autre *outre* lui ne me doit prandre.

B) L'exception est une proposition :

Estre ço que.

Q.L.R., L. IV, XXI, 16. *Estre* tuz ces mals, fist li reis Manassis ocire
les prudummes d'ici que tute Jerusalem out replenie de sa malice, é *estre* ço
que il fist pecchier cez de Juda.

Sauf ço que (?) (2).

Guill. Angl. 1507 Et neporquant de tant bien fist
Sauf ço que garde ne s'en prist.

(1) Cité par J. Melander, *op. cit.*, p. 131.

(2) V. i., p. 67.

II. — ORIGINE DES TOURS EXCEPTIFS

A. TOURS OU ENTRE MAIS.

a) MAIS QUE.

Mais que exceptif a été parfois considéré comme une formation secondaire. Telle est l'opinion de Meyer-Lübke (1), qui allègue comme raison l'emploi « moins fréquent » de cette locution, par rapport à *ne mais* et *ne... mais*. De même, A. Tobler (2) émet l'hypothèse que *ne... mais que* résulterait d'une contamination de *ne... mais* et de *ne... que*, en disant que l'addition d'un *que* à *ne... mais* est plus vraisemblable que la soustraction d'un *que* à *ne... mais que* donnant naissance à *ne... mais*. E. Lerch (3) enfin tient aussi *mais que* pour secondaire par rapport à *mais* exceptif, qu'il estime dérivé de *mais* adversatif. Il écrit : « Nachdem *mais* in der obigen Verwendung die Bedeutung « ausser » erhalten hatte, konnte man auch sagen : Franceis ne parolent, mais que Ganelon = « sie sprechen nicht, ausser dass G. [spricht] ». Du fait que l'italien, l'espagnol et le provençal ne possèdent pas de terme issu phonétiquement de *quam*, *que* de *mais que* serait donc une conjonction introductrice de subordonnée à verbe sous-entendu (cf. all. *dass*).

Plusieurs faits paraissent bien infirmer les thèses précédentes : d'abord *mais que* est, de beaucoup, le plus anciennement attesté des tours exceptifs du français, puisqu'il y en a deux exemples dans la *Passion* de Clermont, et un dans *Alexis*. Il est difficile de considérer comme secondaire un tour qui, historiquement, précède tous les autres. D'autre part, il a son équivalent dans plusieurs langues romanes : catalan,

(1) W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes* (Trad. Doutrépoint) t. III, *Syntaxe*, 702, p. 783.

(2) A. Tobler, *Ne ... se ... non, mais, fors que, Vermischte Beiträge* III, (2^e édit., Leipzig, 1908), (pp. 78-111), p. 89.

(3) E. Lerch, *Historische französische Syntax*, I, p. 99 sqq.

espagnol, portugais, italien (1). Dire, comme Tobler, qu'il est inconcevable qu'un *que* puisse disparaître de *ne... mais que* pour donner *ne... mais*, ne prouve pas l'antériorité de *ne... mais* : les deux tours peuvent être aussi anciens l'un que l'autre. Quant à l'argument d'E. Lerch (absence de descendance de *quam* dans les langues romanes), il n'est pas probant, du fait que dans le latin tardif *quod* remplace aisément *quam* après les expressions comparatives et qu'on note de fréquentes confusions de *quam* et de *quia* (2). Il n'est donc pas opportun de donner à *que* le sens de « le fait que » (all. *dass*), le *que* introducteur de complétive n'étant pas habituellement suivi, en ancien français, d'une subordonnée réduite au seul substantif sujet.

Il nous semble qu'en réalité, l'explication la plus simple de *mais que* est la bonne : *mais* représente étymologiquement *magis*, dans son sens premier de « plus », *que* continue syntaxiquement le latin *quam* (3), introducteur d'un deuxième terme de comparaison. C'est à cette solution que se sont ralliés notamment K. Ebeling (4), E. Richter (5), J. Melander (6), H. Sten (7).

Comment a-t-on pu passer du tour comparatif au tour exceptif ? On pourra peut-être s'en faire une idée d'après l'exemple suivant.

(1) Cf. A. Wallensköld, *La construction du complément des comparatifs et des expressions comparatives dans les langues romanes*, Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, t. V, 1909, (pp. 375-478), pp. 403-404 et 416-417.

(2) Cf. *ante quod*, *post quod* pour *antequam*, *postquam*. On trouve *aliud quod* dans Chrodegangus (*Chrestomathy* Muller-Taylor, p. 244) Et si aliquid exinde fuerit, *aliud quod* eis necesse est comparent aut in eorum camera recondant. Cf. J. Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction que et des formes romanes équivalentes*, Neuchâtel, 1894, p. 67 sqq. ; A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 382, n. 2 ; H. Sten, *Naegtelserne i Fransk*, Copenhague, 1938, pp. 214-215, etc.

(3) Sur l'étymologie de *que* « comparatif », voir A. Wallensköld, *op. cit.*, pp. 392-393.

(4) K. Ebeling, *Kritischer Jahresbericht d. rom. Phil.*, V, I, (p. 213 sqq.), p. 218.

(5) E. Richter, *Zur Geschichte der Indeklinabilien*, I, *Die Geschichte von magis im Französischen*, Zeitschrift f. rom. Phil. XXXII, (p. 656 sqq.), p. 659.

(6) J. Melander, *op. cit.*, p. 148.

(7) H. Sten, *op. cit.*, p. 211 et 215.

Quand, dans *Roland*, 2758, Marsile dit :

Il [Karles] jut anuit sur cel' ewe de Sebre :
Jo ai cunté n'i ad mais que VII lieues,

il entend que *pas plus* de sept lieues ne séparent les rives de l'Ebre de Saragosse où il se trouve, ce qui revient à dire qu'il y a sept lieues seulement, pas d'autres lieues que sept. D'une appréciation quantitative négative on passe aisément à l'idée d'exception. *Ne... mais que* est bien attesté dans les premiers textes dans le cas où l'exception comporte une indication numérique. Cf. :

Cor. Lo. 2101 O lui n'en meine *mais que* dous chevaliers.

Pel. Charl. 726 Li quens ne li fist la nuit *mes que* XXX feiz (1).

Aiol 9975 Des pors de Tornebrie dont il furent torné
Dessi a Salenike, la u devoient aler,
N'avoit *mais que* VII lieues a un mul sejoigné.

On peut douter qu'au début du XII^e siècle on ait pu voir une différence de ces phrases à celle-ci, d'une part, qui utilisent le comparatif *plus* :

Brend. 181 La guarison i mist odvoec
Qu'il aveient portet iloec,
Ne *plus que* a quarante dis
De viande n'i out enz mis (2).

Richeut 88 Au feu n'orent *plus que* I pot,

— à celle-ci d'autre part, qui utilise *mais de* :

Ph. Thaun, Que la lune en sun curs,
Comp. 3326 N'a nient *mais de* dis jurs (3).

Il nous semble que le glissement d'un tour comparatif négatif à l'expression de l'idée d'exception est quelque-chose d'assez naturel.

(1) Texte du ms., qu'à notre avis Koschwitz a tort de corriger, pour les besoins de la métrique, en :

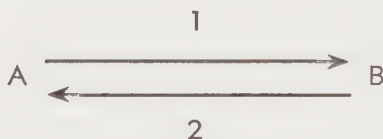
Li coens ne li fist mais la nuit que XXX feiz,
car ce serait là l'unique exemple où *mais* et *que* fussent séparés. Cf. à ce sujet Ebeling, *op. cit.*, p. 218 ; A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 401, n. 2 ; E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, I, p. 110, n. 1.

(2) Le texte de *Saint Brendan* ne compte aucun exemple des tours où entre *mais*.

(3) Tobler cite cette phrase, mais se refuse à lui trouver un rapport avec le sens restrictif de *ne... mais [quel]* (pp. 87-88). A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 401, n. 2, signale la rareté du tour.

La comparaison d'inégalité et l'expression de l'idée d'exception ont ceci de commun qu'ils comportent ce que nous appellerons un renversement de signe algébrique. Précisons ce point qui est, non de discours, mais de langue.

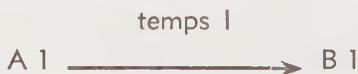
Le principe du mécanisme de la comparaison a été bien étudié par M. R. Valin (1), à la lumière de la théorie psychomécanique du langage de M. G. Guillaume. La comparaison comporte un mouvement en deux sens : 1) de A à B, 2) de B à A, soit :



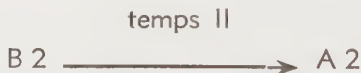
Historiquement, on n'a d'abord exprimé que la première partie du rapport : Paulus est doctior *Petro*, en utilisant la valeur d'éloignement du cas ablatif. Mais bientôt « l'emploi de *quam*, en latin, devant le second terme de la comparaison (Paulus est doctior *quam* Petrus) répond à la possibilité, postérieurement découverte, d'exprimer la seconde moitié du rapport » (2).

Mais, la marche du temps étant irréversible, on a dû se représenter l'entier du rapport en deux temps successifs :

— un temps I, menant de A 1 à B 1 :



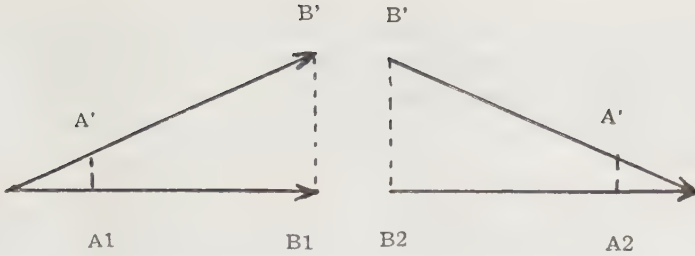
— un temps II, menant de B 2 à A 2 :



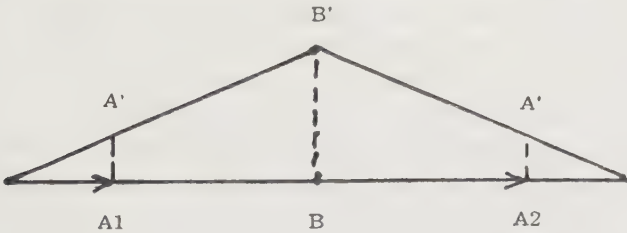
Les deux versants du rapport ont été référés à des mouvements tensifs inverses, soit, pour le comparatif de supériorité :

(1) Roch Valin, *Esquisse d'une théorie des degrés de comparaison*, Cahiers de linguistique structurale, p.p. la Faculté des lettres de l'Université Laval, n. 2, Québec, 1954.

(2) *Op. cit.*, p. 9.



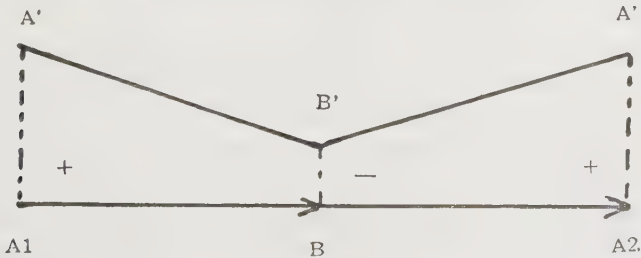
B 1 et B 2 se superposent ; ils représentent les deux faces d'un moment critique, d'un seuil après le franchissement duquel le mouvement s'inverse ; d'où le schéma :



L'inversion, ou « négativation » du mouvement, trouve un signe adéquat dans la négation *ne* : c'est ainsi que les subordonnées comparatives comportent souvent la négation *ne*, parfois *ne... pas, non pas*.

L'indice *que*, qui intervient au passage du seuil, est le signe du changement de mouvement : c'est un inverseur. On peut le dire aussi séparateur, ou « extérioriseur », en ce sens qu'il détache ce qui le suit de ce qui le précède. C'est par son extériorisation que le second élément de la comparaison est opposé au premier.

Dans le cas du comparatif d'infériorité, ou du comparatif de supériorité nié, le schéma est inverse, soit :



Le premier mouvement allant au négatif, l'inversion opérée par *que* amène un mouvement vers le positif ; l'indice *ne* n'apparaît jamais dans le second élément.

C'est exactement le même schéma qui représente ce qui se passe dans l'expression de l'exception à une assertion négative. Un premier mouvement va de + à —, et trouve un signe caractéristique dans l'indice *ne* ; le mouvement est alors inversé et l'on va de — à + ; ce second élément ne comporte pas l'indice *ne*.

Le problème central est celui du signe inverseur. Il n'est pas résolu si l'on se contente de dire que *ne... mais que* vient de *non... magis... quam*, car il y a une différence essentielle entre le tour comparatif : *ne... mais... que*, — celui-ci continuateur direct du tour comparatif latin, — et le tour exceptif *ne... mais que* : dans le premier cas, l'inverseur est *que*, et *mais* figure dans l'élément négatif ; dans le second, c'est *mais que* l'inverseur, l'introducteur du second élément. Il est heureux, pour une fois, que la plupart des premiers documents du français soient en vers, et que le vers ancien soit un cadre très rigide : les premiers exemples de *ne... mais que* ne laissent place à aucun doute : cf. :

- Pass. 385 Argent ne aur *non* i donet,
 mas que son sang et soa carn.
- Al. 36 Quant veit li pedre *que mais* n'avrat amfant
 mais que cel sul *que* il par amat tant...
- Cor. Lo. 2101 O lui n'en meine / *mais que* dous chevaliers.
- Ibid. 2198 Avuec mei n'oi / *mais que* dous chevaliers.

La coupe syntaxique, correspondant en langue au seuil séparant les deux éléments, est avant *mais que*. Il y a eu, historiquement, passage de *ne... mais... / que* à *ne... / mais que*.

Les auteurs qui ont étudié les tours exceptifs glissent généralement sur ce point capital.

Une raison de discours peut être alléguée : l'existence de *mais* adversatif a pu avoir une action analogique. *Mais* ayant pris en roman la fonction d'introducteur d'un élément en opposition avec ce qui précède a pu influencer sur la formation d'un tour exceptif comportant déjà *mais*, pour transporter ce *mais* du premier élément dans le second. Nous l'avons dit : l'exception et l'adversation constituent deux notions voisines ; on peut même considérer l'exception comme un cas particulier de l'adversation. Aussi bien, — c'est un fait bien connu, que l'exem-

ple de la Pass. 385 cité ci-dessus met en valeur, — à date ancienne, *mais* que est apte à traduire l'adversation. Une action analogique de *mais* adversatif sur *ne... mais... / que* (comparatif), amenant la création d'un tour exceptif *ne... mais que* est chose tout à fait vraisemblable.

Cependant il y a plus, croyons-nous. La langue, qui choisit d'instinct des signes adéquats au psychisme qu'elle se représente, a créé dans le syntagme *mais que* un signe d'inversion reproduisant dans sa structure binaire le schéma même de l'inversion, qu'on peut représenter par le signe : $\vee$. Amorçant la ressource après un mouvement négatif (descendant), le signe inverseur reproduit donc dans sa structure intime le dessin même du double mouvement.

La seconde moitié du syntagme est, héréditairement, l'inverseur ancien, c'est-à-dire l'indice *que* ; la première moitié en est obtenue par emprunt au premier élément — négatif — de la phrase : c'est ainsi que *mais* a pu passer du premier membre de phrase dans le second. Nous verrons d'autres exemples, tout à fait analogues, de l'aptitude de la langue à inventer les signes qui lui sont utiles.

Dès les origines du français écrit, *mais que* apparaît comme pleinement indépendant des tours comparatifs. Non seulement il peut assumer, outre son rôle exceptif, un rôle adversatif (cf. Pass. 385-386) mais encore il est apte à traduire l'exception après proposition positive, ce qui suppose une extension fonctionnelle. Cf. :

Pass. 97 De pan et vin sanctificat
Tot ses fidels i saciet,
Mais que ludes Escharioh
Cui una sopa enflet lo cor.

L'exemple unique d'Alexis :

36 Quant veit li pedre que *mais* n'avrat amfant,
Mais que cel sul que il par amat tant...,

nous paraît instructif. Faut-il interpréter, comme on fait couramment, le premier *mais* comme temporel : « qu'il n'aura pas d'enfant désormais » (1), « qu'il n'aura plus d'enfant » ? Nous

(1) Cf. A. Tobler, *art. cit.*, p. 88.

croyons préférable de l'entendre au sens quantitatif : « en plus », « en outre ». Nous y sommes invité par les vers 41 sqq. :

Fud la pulcela nethe de halt parentét,
Fille ad un compta de Rome la ciptét ;
N'at mais amfant,

où le sens n'est pas douteux : « il n'a pas d'enfant en outre », « pas d'autre enfant » (1). Nous aurions donc, dans Al. 36-37, à la fois le *mais* ancien dans l'élément négatif et l'inverseur *mais que* = « excepté, hormis », dont le *mais* du premier élément a fourni le premier terme.

Telles sont les données des premiers textes français. Elles sont confirmées par quelques faits du latin postclassique.

C'est à juste raison qu'on rapproche du tour exceptif français des phrases comme :

Tertullien II 539 *nihil magis curant quam occulta de quod praedicant* (2).

St Jer., *Ep. ad Rom.* III Nos qui *nihil magis quam iustum Dei iudicium praedicamus* (3).

Il est difficile de dire si de telles phrases étaient senties comme phrases comparatives ou si *nihil magis quam* était compris comme synonyme de *nihil nisi*. Mais on est sur la voie du tour roman. D'ailleurs d'autres langues romanes que le français possèdent des tours qui continuent cette expression : ital. *non ho mai che un fratello* ; esp. *no tengo màs que un hermano* (4). L'ancien catalan a *non... mas que*, cf. :

Gen. de script. p. 113 un hom era rich a havià moltes ouelles, e apres de ell havià un hom qui era pobre qui *non havià mas que una* (5).

(1) Les ms A, P, L ont la leçon *N'a plus amfant*. Cf. Chr. Storey, *op. cit.*, p. 85, note.

(2) Cité par J. Melander, *op. cit.*, p. 148.

(3) Cité par E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, § 128 d, 4^e édit., p. 120 ; par J. Melander, *op. cit.*, p. 148 ; par W. Meyer-Lübke, *Introduccion a la lingüística romanica* (trad. A. Castro), Madrid, 1926, p. 324, § 224 ; par E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, I, p. 111, etc.

(4) Exemples d'E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, § 248, p. 272.

(5) Cité par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 403.

L'ancien provençal ne semble pas avoir connu *no... mas* (*mai*) *que*, mais *no... mas* (*mai*) *quan*, cf.

Bertr. Born, 14, 23 del tot lo.n tenh per enguanat *mai quan* de Johan ses terra (1).

Un autre problème important se pose à propos de *mais* *que*. Non seulement il introduit l'exception nominale, mais plus souvent on le voit amener toute une proposition. Cf. :

Gormond 573 De ceo fist il pechié et mal
Que son pere deschevacha,
Mais qu'il nel reconoist pas.

(« excepté que, mis à part qu'il ne le reconnut pas »).

Le *que* qui entre dans sa composition est-il le même que celui qui continue syntaxiquement *quam* ou est-ce la « conjonction » *que* introductrice de proposition dépendante ? (2).

Il y a lieu de remarquer que la conjonction *que* introductrice de dépendante s'omet volontiers dans un grand nombre de ses emplois ; or *mais* seul, introducteur d'exception caractérisée en forme de proposition complète est quelque chose de très rare (3).

On sait d'autre part que *mais que* est souvent suivi d'un verbe au subjonctif et se traduit par « pourvu que ». Cf. :

Rol. 234 Saveir i ad, *mais* qu'il seit entendu.

Doit-on estimer avec E. Lerch (4) que *mais que* doive là se décomposer en *mais* adversatif + *que*, indice qui accompagne habituellement le subjonctif ? Cela paraît impossible, si l'on considère qu'à date ancienne la présence de la « béquille » *que* (pour parler comme M. L. Foulet) auprès du subjonctif indépendant est chose tout à fait exceptionnelle, alors que *mais que* est la forme habituelle de la locution avec le subjonctif, comme aussi avec l'indicatif, qui n'a jamais eu besoin de béquille.

(1) Cf. W. Meyer-Lübke, *Gr. Lang. rom.*, III, § 702, p. 784, et A. Wallensköld, *op. cit.*, pp. 412 et 457.

(2) Cf. A. Tobler, *Mélanges de Grammaire française, Prépositions ayant une fonction double*, p. 284, et *Verm. Beitr.*, III, pp. 95-96.

(3) V. i., p. 41.

(4) *Hist. fr. Synt.*, II, p. 305.

C'est bien la même expression, en effet, que nous avons avec l'un et l'autre mode. *Mais que*, « sauf que », « mis à part que », suivi d'un subjonctif dénonçant le procès comme l'objet d'une visée (1), s'approfondit sémantiquement en « avec cette réserve que », d'où « à condition que », « pourvu que ».

Il faut donc considérer *mais que* introducteur de subordonnée comme la même locution que *mais que* introducteur d'exception nominale ; l'unité sémantique de la locution est bien établie dans le premier état du français.

b) NE... NE MAIS QUE.

On s'accorde généralement à tenir *ne... ne mais que* (2) pour une formation secondaire. Seul, semble-t-il, J. Melander suggère que le tour pourrait bien remonter au latin ; il allègue des phrases comme :

Cic. de Div. I, III diuinos nullo modo possumus (dicere), *non plus quam* Milesium Thalem.

Sen., Ep. 67, 21 *non* nascitur ex malo bonum, *non magis quam* ficus ex olea.

Tac., Or. 11, 15 *nec* comitatus istos [...] concupisco, *non magis quam* aera et imagines.

Il est évident que *non magis quam* a existé en latin, servant à introduire une comparaison confirmant une allégation négative. Mais on ne voit pas comment ce tour aurait pu donner une expression d'exception. De fait, ce qu'exprime en ancien français *ne... ne mais que* n'est jamais l'équivalent de ce qu'exprime le *non... non magis quam* latin : ce qui correspond à ce dernier, ce sont les tours : *ne... ne plus que*, *ne..., nient plus que*, *ne..., ne que*. D'autre part, de l'aveu même de J. Melander, *no... no mas que* ne se rencontre pas en ancien provençal ; il est téméraire dès lors d'en postuler l'existence pour expliquer des tournures du provençal moderne (3). Le fait semble indiquer plutôt que l'afr. *ne..., ne mais que* est assez récent et de formation purement française.

(1) Cf. A. Tobler, *op. cit.*, pp. 95-96, et notre *Essai sur le subjonctif*, ch. III, pp. 480 et 484 ; v. i., pp. 83-84.

(2) *Op. cit.*, pp. 149-150.

(3) J. Melander, *op. cit.*, p. 150.

On estime généralement que *ne... ne mais que* a été formé à partir de *ne... mais que*, avec reprise, dans le second élément, du *ne* figurant dans le premier. Il n'y a aucune objection à faire à cette vue, bien qu'il soit surprenant au premier abord qu'un terme introduisant un élément positif s'opposant à un élément négatif antérieur pour le détruire, au moins partiellement, comporte un signe de négativité. Le fait s'expliquera aisément, croyons-nous, si l'on se réfère à ce que nous avons dit plus haut de la structure intime des inverseurs : pour reproduire en eux le schéma de l'inversion $\vee$, ils empruntent des éléments au premier membre — négatif — de la phrase, et cet emprunt peut aller jusqu'à celui de l'indice *ne*. C'est d'ailleurs sans doute parce qu'il s'agit d'un simple rappel de négativité que c'est *ne*, et non pas *non*, que nous avons. Il faut probablement imputer à un souci d'expressivité la création d'un syntagme à trois éléments : *...ne mais que* va plus loin que *mais que* dans l'exploitation du procédé consistant à corser le signe inverseur par emprunt d'éléments au membre négatif de la phrase.

Nous ne pouvons souscrire à l'affirmation de J. Melander : « Il va sans dire que la seconde négation est entrée dans *ne... ne mais que* pendant que *mais* avait encore le sens comparatif : *plus* ». Il nous semble au contraire que l'apparition de *ne* devant *mais* n'a pu se faire qu'après le passage de *mais* dans le second élément, c'est-à-dire après sa promotion au rôle d'inverseur exceptif.

Ne... ne mais que est bien attesté à date ancienne. Citons :

Rol. 1932 Quan Rollant veit la contredite gent
 Ki plus sunt neirs que nen est arrement,
 Ne n'unt de blanc *ne mais que* sul les denz,
 Co dist li quens...

Phil. Th., E veez par raisun
Comp. 2647 Quant prime l'acuntum
 Pur quei el n'a luur
 Ne mais qu'un poi en l'ur.

On trouve aussi très tôt *ne mais que* après proposition positive :

Rol. 3332 De la contree unt porprises les parz
 Ne mes que tant cume l'empereres en ad.

Cette extension est secondaire et parallèle à celle de *mais* que dans le même sens.

On peut avoir *ne mais que* non plus exceptif, mais introducteur d'adversation restrictive :

Aiol 9076	Onques <i>nen</i> ot aïe de nule feme aidable Ne <i>mais que</i> de Jesu le pere esperitable Et son signor Aiol le fil Elie al sage.
-----------	--

(= « mais » ou « mais seulement »).

Le tour *ne mais que* peut aller plus loin dans son extension sémantique et en arriver, accompagnant un verbe non nié, à signifier « seulement ». Cf. :

Chans Guill. 2385	E ore sui ça enz <i>ne mes ke</i> sul mei tierz.
Eneas 3874	an sa chambre s'an est antrez, ne <i>mes que</i> sol itant lor dist.

J. Melander (1) en cite deux autres exemples :

Poème moral 420 b	Ne <i>mais que</i> quinze jors al siecle demora.
Mort Aym. 2754 A XX mil homes a armes conreez ;	Ne <i>mes que</i> C as dames sont remés.

L'espagnol possède l'équivalent (2) :

Cerv., Obras, p. 214 a : *acompanada no mas que* de mis criadas.

Si l'on compare nos exemples d'ancien français à celui-ci :

Rol. 1309	Des XII pers li X en sunt ocis ; Ne <i>mes que</i> dous n'en i ad remés vifs,
-----------	--

où la locution, bien que précédant le premier élément négatif, est encore un inverseur de négation, on constate qu'une évolution s'est faite, qui a amené *ne mais que* du rôle d'inverseur à celui d'une simple restriction : la négativité a disparu de la phrase, qui ne compte plus qu'un seul élément. Cette métamorphose, nous le verrons, n'est pas un cas isolé dans l'histoire du français (3).

(1) *Op. cit.*, p. 144, n. 1.

(2) Cité par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 429.

(3) V. i., pp. 108-109 (*fors* en anglo-normand) et pp. 195-197 (*ne... que*, *rien que* en français moderne). De même, en espagnol, *sino* en vient à signifier *solo* en phrase positive : cf. *ha sido el parto tan secreto, que le sabe sino Preciosa y yo y otra persona* (Nov. ej. 18 cité par Meyer-Lübke, *Gr. lang. rom.*, III, § 703, p. 785).

c) NE... MAIS.

Dans :

Chans. Guill. 3264 Tut en travers li trenchad sis escuz ;

Des set qu'il porte ne li lait mais un,

L'exception après proposition négative est amenée par le terme *mais*. Ce tour, qui est rare, est celui qui a suscité le plus de controverses. Son origine a reçu quatre explications principales. Nous les passerons en revue.

1. Selon l'interprétation de Diez (1), reprise par R.-L. Graeme Ritchie (2), on aurait, dans la construction de *mais* suivi immédiatement de la chose exceptée, une survivance de la parataxe ancienne : *plus decem milia* ou *plus annos decem*. La critique que J. Melander (3) a faite de cette explication est très pertinente : il serait étrange que, quand en latin *magis* n'est jamais construit parataxiquement comme *plus*, *minus* et *amplius*, et quand les dérivés romans de ces derniers ne sont jamais construits parataxiquement, *mais* eût hérité une construction que les autres avaient perdue (4).

2. A. Tobler (5) cherche l'origine de *ne... mais* exceptif dans la phrase latine qui a pu donner naissance à la phrase française si souvent citée en la matière :

Q.L.R., L. II, I, 26 Jo duil sur tei [...] que jo amoue si cume la mere sun fiz qui n'ad mais un.

Il suppose : *Non habet filium magis*, (*habet*) *unum*, et pense que *magis*, primitivement dans le premier membre, passe dans le second, d'où : *non habet filium, magis unum*, dans les mêmes conditions où « ich weiss das : mein Erlöser lebt » est devenu « ich weiss, dass mein Erlöser lebt », — où *car* < *quare* est devenu, d'interrogatif causal, introducteur d'une ex-

(1) Fr. Diez, *Grammaire des Langues romanes*, trad. A. Morel-Fatio et G. Paris, III, pp. 368-369.

(2) R.-L. Graeme Ritchie, *Syntaxe de la conjonction que*, p. 156.

(3) *Op. cit.*, p. 239, n. 1.

(4) Le tour *plus annos decem* n'est pas inconnu du latin tardif. Cf. *Examen testium* (Chrest. Muller-Taylor, p. 212) : *Iste Adeodatus episcopus [...] fecit ibi presbitero uno infantulo abente annos non plus duodecem [...]*.

(5) *Art. cit.*, *Verm. Beitr.*, III, p. 86 sqq.

plication, — où l'esp. *pues*, dans « no lo haré, pues no me parece a proposito », passe du premier énoncé au second, etc.

J. Melander réfute les allégations de Tobler concernant les deux exemples allemands (1) et l'exemple espagnol (*pues*) que celui-ci propose en analogie du cas de *ne... mais* ; il ne se prononce pas sur *car*. Il considère qu'il suffit de réfuter (ce qu'il fait de façon fondée d'ailleurs) trois des quatre exemples analogiques de Tobler pour ébranler fortement son explication. Mais il n'apporte aucun argument décisif contre le point de départ : *Non habet filium magis, (habet) unum*, se bornant, avec E. Richter, à tenir cette phrase pour « la phrase raffinée d'un rhéteur plutôt que l'expression simple du langage populaire » (2).

3. Elise Richter (3), suivie par Meyer-Lübke (4), propose que le dialogue suivant a pu donner naissance à *ne... mais* introduisant une exception : *Quantos habes ? — Duos. — Non magis ?*, la dernière réplique pouvant être : *Non magis ? duos ?* et pouvant amener la réponse : *non magis, duos*, qui, avec le temps, serait devenue : *non magis duos*. Dans toutes ces phrases, *non magis* : « pas plus » serait passé au sens de « seulement », et de là à celui d'« excepté » : « Da *non magis* nun das Objekt negativ einschränkt, ist es natürlich, dass ein hinzutretendes Verb ebenfalls die Negation hat : *non habeo non magis duos* » (5). Enfin, « par une contamination de ce *ne... ne mais* et de *ne... mais que* hérité du latin, se seraient formés, d'une part, *ne... ne mais que*, et de l'autre, *ne... mais* » (6).

J. Melander trouve cette explication « attrayante » et « ingénieuse » au moins dans sa première partie, mais il ob-

(1) L'autre exemple : « er ist klüger denn du » < « er ist klüger, denn du » (= « dann », « hernach, erst nach ihm »), dont J. Melander donne une interprétation différente, ne prouve d'ailleurs rien quant au passage d'un terme d'un premier membre dans un second. Tobler, d'ailleurs, ne le cite que comme exemple d'un changement d'*accen-
tuation* survenu.

(2) *Op. cit.*, p. 143.

(3) E. Richter, *art. cit.*, p. 656 sqq.

(4) *Gramm. Lang. rom.*, III, § 702, p. 784, et *Introduccion a la lingüística romanica* (trad. A. Castro), § 324, p. 325.

(5) E. Richter, *art. cit.*, p. 660.

(6) J. Melander, *op. cit.*, p. 144, Cf. E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, I, p. 103.

jecte à juste raison que si *non magis* signifie « seulement », la phrase *non habeo non magis duos* ne peut signifier que : « Je n'ai pas seulement deux » ; or « je n'ai ne mais deus » signifie exactement l'inverse : « Je n'ai que deux ». Une seconde objection, tout aussi pertinente, est que l'ancien provençal ne connaît pas *no... no mas*, mais seulement *no... mas*.

Ajoutons que nous ne croyons même pas aux prémisses d'E. Richter, c'est-à-dire à la valeur d'une explication fondée sur un énoncé dialogué. Il nous paraît que la syntaxe des phrases en dialogue procède de celle des phrases à locuteur unique, bien plutôt que l'inverse. Nous ne voyons pas d'exemple probant de l'action syntaxique des phrases du style dialogué sur la syntaxe courante. Que n'arriverait-on pas à expliquer avec d'ingénieux scénarios comme celui qui nous est proposé !

Nous croyons qu'E. Richter est dans l'erreur quand elle considère *ne... ne mais* comme à l'origine du simple *ne... mais*. Nous pensons avec J. Melander que *ne... ne mais* ne peut s'expliquer qu'à partir de *ne... mais*, comme *ne... ne mais que* à partir de *ne... mais que*.

4. J. Melander (1) suggère que *mais* à valeur exceptive constitue une extension de *mais* adversatif. « ...On a vu que les expressions signifiant « excepté » étaient fréquemment employées comme conjonctions adversatives. Elles coïncidaient donc dans cette fonction avec la conjonction adversative ordinaire *mais*. Ne serait-on pas autorisé, dans ces circonstances, à supposer que par suite de cette coïncidence *mais* en est venu à s'employer comme préposition au sens de « excepté ? ». On aurait donc un phénomène d'analogie s'exerçant en sens inverse : si les locutions signifient « excepté » peuvent à l'occa-

(1) *Op. cit.*, p. 146 sqq. E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, I, p. 99 sqq. se rallie à l'explication de J. Melander, mais il nous paraît solliciter le texte quand il commente :

Leg. 58 Ne vol reciwire Chielperiu
Mais li seu fredre Theoiri

de la façon suivante : « Er will nicht den Chilperich als König annehmen, sondern sein Bruder Th. » = « Er will, dass niemand König sei, ausser sein Bruder Th. » (dass dem Dichter dieser Gedanke vorgeschwebt hat, wird dadurch bewiesen, dass er den Nominativ *li seu* statt des Akk. *lo son* gesetzt hat) ». Il faut fausser le sens du second vers pour en tirer une exception, et l'emploi du cas-sujet ne prouve absolument pas ce que Lerch veut lui faire prouver.

sion signifier « mais », *mais*, à l'occasion peut valoir « excepté ».

Evidemment, J. Melander ne peut alléguer, dans le latin tardif, aucun exemple de *magis* ainsi exceptif. Mais il cite une phrase où *sed* joue ce rôle :

Tertullien, *Adv. Marc.* III, 24 Non est aliud *sed* aedes Dei.

Que penser des quatre théories du tour *ne... mais* ?

Deux d'entre elles nous semblent à rejeter, celle de Diez et celle d'E. Richter ; nous avons dit pourquoi. Mais on peut hésiter longuement entre celle d'A. Tobler et celle de J. Melander.

En faveur de celle de Tobler, on peut faire valoir plusieurs arguments.

La première partie de la phrase qu'il suppose : *non habet filium magis* : « il n'a pas d'autre fils » est légitimée à la fois par des exemples du latin postclassique :

Lamprid., *Heliog.* 18, 4, *Nec quisquam ei magis poculum cum bibisset dabat* : « Quand il buvait, personne d'autre ne lui tendait la coupe »,

et par un des premiers textes du français :

Al. 43 *N'at mais* amfant : « Il n'a pas d'autre enfant ».

L'ensemble même peut paraître justifié par un exemple de l'ancien provençal comme :

Gir. Rouss. 6343 *E no sunt mais* o lui trei compainon (1),

où la place de *mais*, avant *o lui* et avant la césure, le situe nettement dans l'élément négatif de la phrase et semble interdire sa traduction par « excepté », pour inviter à rendre toute la phrase, en mot à mot, par : « ils ne sont pas plus avec lui : trois compagnons ».

L'existence en roumain d'un *numai* au sens de « seulement », en espagnol, de *no mas*, de même sens, cf. :

roum. am *numai* un frate (2)

esp. un poquito *no mas* (3)

(1) Cité par Ebeling, *op. cit.*, p. 219, avec le commentaire : « es sind nicht mehr bei ihm, nur drei Begleiter » = « ausser drei Begleitern ». Cité également par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 389.

(2) Exemple cité par E. Bourciez, *El. Ling. rom.*, § 248, c, p. 272.

(3) Cf. H. Sten, *op. cit.*, p. 214.

peut sembler postuler à l'origine des phrases tout à fait comparables à celle de Tobler : *non habeo magis, unum fratrem ; habeo, non magis, unum fratrem*, ou *habeo unum fratrem, non magis* (1).

Le passage de *magis* du premier membre dans le second, et, simultanément, son glissement du sens de « en outre » à celui d'« excepté » n'est pas chose invraisemblable. Ce n'est pas réfuter de façon décisive l'argument de Tobler : « ich weiss das : mein Erlöser lebt » —> « ich weiss, dass mein Erlöser lebt », que de dire, avec J. Melander : « par le fait que les deux propositions ont subsisté, il ne peut pas fournir de preuve à la théorie de Tobler, laquelle suppose la réduction de deux propositions en une » (2). S'il n'y a plus qu'une proposition dans : (si cume la mere sun fiz) qui n'a *mais un*, elle n'en comporte pas moins deux membres opposés de signe, deux versants. De fait, le passage d'un terme d'un premier membre à un second s'observe en latin, par exemple dans *ante... / quam >... / ...antequam, post... / quam > ... / postquam* ; nous l'avons reconnu dans *magis... / quam >... / mais que* exceptif. On sait aussi que *utrum*, introducteur du premier terme de l'interrogation alternative est étymologiquement en dehors de l'alternative proprement dite, qu'il ne fait qu'annoncer.

Malgré ces arguments favorables à Tobler, nous ne nous rallions pas à sa théorie, car on peut y faire une objection grave : le type d'opposition qu'il propose, où un élément positif s'oppose en asyndète à un élément négatif : *non habet filium magis, — unum*, nous paraît tout à fait étranger à la syntaxe latine, même tardive. Ce n'est pas assez dire, avec E. Richter et J. Melander, que c'est là la phrase élégante d'un rhéteur. En réalité, nous ne croyons pas que cela puisse être du tout du latin. Nous ne voyons pas d'exemple clair comparable à la phrase en question, où interviendrait brusquement un changement de signe algébrique du — ou +, sans que ce changement soit marqué par un terme inverseur.

(1) Id., *ibid.*

(2) *Op. cit.*, p. 142.

La théorie de J. Melander a le gros avantage de résoudre d'emblée cette difficulté, puisqu'elle pose un *magis* dans le second terme, dès l'origine ; autrement dit, l'inverseur nécessaire ; ce qui, de surcroît évite de supposer un passage dudit *magis* d'un élément dans l'autre, car sans être invraisemblable, ce passage ne laisse pas de faire quelque difficulté : autant il est plausible quand le terme est en quelque sorte appelé dans le second élément par un terme qui s'y trouve déjà (ainsi : *quam*), autant il l'est peu quand il n'existe rien de tel.

On peut reprocher à J. Melander de n'avancer, pour justifier sa thèse, qu'un seul exemple du latin postclassique, et un exemple qui ne concerne pas *magis*, mais *sed* :

Tert., Adv. Marc. III, 24 *Non est aliud sed aedes Dei.*

Nous pouvons en citer un second, très tardif :

Laus Hispaniae (IX^e siècle), ap. M. Diaz y Diaz, *Anthologia del latin vulgar* (1), p. 253 [...] et de omnia que nocevit, non habet in Spania, non serpens neque aspidem neque draconem neque leonem neque leopardum neque ranas venaticas neque alanto neque gribo neque situgo neque pantaro set semper securi permanet in pace. *Alioquin set non habet set usitatem.*

Si *sed* peut introduire la contrepartie d'un *alius*, il est légitime d'admettre que *magis*, qui en latin parlé a supplanté *sed* au point de l'éliminer, ait pu jouer le même rôle.

Au reste, il est intéressant de noter que quand l'élément négatif d'une phrase comporte un terme signifiant « autre », la contrepartie positive constitue aussi bien une adversation qu'une exception : nous sommes là à la frontière commune des deux ordres d'idées. Il en résulte notamment, en latin, le grand nombre des constructions possibles après les mots de la famille de *alius* : *ac*, *atque*, *et*, *quam*, *nisi*, *praeter*, *praeterquam*, *citra*, *extra*, *absque*, *ab*, *exceptis*... (2).

Il est possible que *magis* ait d'abord eu valeur à la fois adversative et exceptive après phrase négative comportant *alius*, *alter*, etc., puis se soit de là étendu à celles qui ne comportent pas l'un de ces mots. Au reste, *alius* n'est pas un ter-

(1) Madrid, 1950.

(2) Cf. le *Thesaurus linguae latinae*, sous *alius*.

me absolument nécessaire dans un premier élément négatif ; nous en verrons la preuve plus loin (1).

En ancien provençal, *mas* est assez courant après *autre* ; cf. :

Bertr. Born. 14, 22 (Appel, *Prov. Chrest.* 37, 1)
Folheta, ges autres vergiers
No fai folhar martz ni fevriers
Mas vos.

Ibid., 35, 23 : S'ieu *autra* donna deman ni enquier
Mas vos (2).

En ancien français, parmi la liste des 36 exemples de *mais* exceptif dressée par J. Melander, il y en a 9 qui comportent *autre* ou *el*.

Dirons-nous donc avec J. Melander que « *mais* [exceptif] s'explique par analogie avec l'adversation », ce qui suppose la filiation sémantique : « *plutôt* » $\longrightarrow$ « *mais* » $\longrightarrow$ « *excepté* » ?

Nous ne croyons pas que la formule corresponde exactement à la réalité. Nous mettrions volontiers le sens exceptif et le sens adversatif sur le même plan, comme deux conséquences parallèles obtenues en discours à partir d'un seul et unique signifié de puissance, qui est inversion de signe algébrique. Il nous paraît vain de rechercher si l'une des valeurs découle de l'autre. D'ailleurs l'aisance, amplement montrée par A. Tobler et J. Melander, avec laquelle les tours dits exceptifs de l'ancien français sont utilisés pour l'adversation semble bien indiquer la même indistinction originelle. D'autres faits vont dans le même sens. E. Löfstedt a mis en relief, dans le latin tardif, les emplois adversatifs de l'exceptif *nisi* (3).

(1) V. i., p. 49 sqq.

(2) Exemples cités par E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, I, p. 99. Le premier l'est aussi par J. Melander, *op. cit.*, p. 151. M. H. Sten, *op. cit.*, p. 213, signale une correction de M. Kjellmann à la thèse de J. Melander ; trouvant trop « mécanique » le processus d'analogie proposé par celui-ci, il souligne l'identité profonde qu'il y a entre adversation et exception, et la facilité du passage de l'une à l'autre. Les exemples allégués comportent tous, dans leur premier élément, l'idée de « *autre* », ils sont donc tout à fait comparables aux exemples d'ancien provençal que nous citons ici.

(3) *Vermischte Studien*, p. 28 sqq.

On sait que, de même, en espagnol, *sino* est adversatif aussi bien qu'exceptif et restrictif. Il n'est pas jusqu'à l'adversatif *si* de l'ancien français qui ne puisse occasionnellement se faire exceptif. Cf. :

Cor. Lo. 240 Par tel covent i ala li guerriers
Puis ne revint si ot grant encombrier.

E. Langlois (1) traduit « qu'il ne revint qu'après avoir surmonté de grandes difficultés ». Nous avons bien là une idée exceptive, puisque la négation de *revint* n'est que provisoire : Guillaume est effectivement revenu (2).

Mais est donc à l'origine un inverseur, apte aussi bien à la fonction exceptive qu'à la fonction adversative. C'est le rapport qui s'établit dans l'esprit entre ce qui le suit et ce qui le précède qui décide en discours de l'une ou de l'autre valeur. Si ce qui suit a un caractère particulier par rapport à un concept général dans le premier élément, on obtient un effet d'exception ; si les deux ont le même degré de particularité, on obtient un effet d'adversation. Evidemment, par la suite, l'une des deux fonctions prend le pas sur l'autre : *mais*, se précisant sémantiquement au cours de l'évolution du français, tend à se spécialiser dans la fonction adversative, tandis que les autres tours, ambivalents à l'origine eux aussi, se confirment comme exceptifs. A voir les choses sous cet angle, on évite l'inconvénient qu'il y a, croyons-nous, à parler, comme A. Tobler, d'emplois « illogiques » des tours exceptifs. L'illogisme n'existe que selon l'optique moderne.

Ainsi corrigée, la thèse de J. Melander nous paraît la plus plausible. Mais il y a quelque chose à retenir de l'explication d'A. Tobler. En réalité, les deux théories, loin de s'opposer, apparaissent complémentaires, si l'on veut poser le problème sur le plan de la langue.

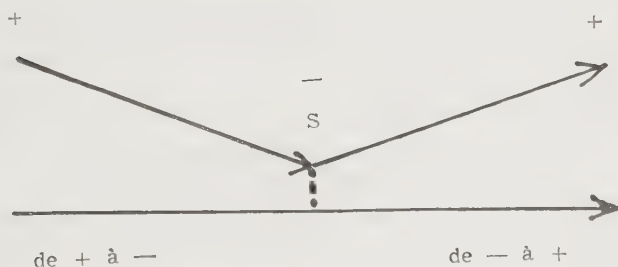
(1) Ed. C.F.M.A. du *Couronnement de Louis*, p. 153.

(2) Ce tour est assez rare en ancien français ; à son sujet, v. P. Imbs, *Les propositions temporelles en ancien français*, pp. 426-438.

Ainz semble n'être jamais employé avec valeur exceptive. C'est peut-être qu'à la différence de *mais* il est senti comme clairement et purement adversatif ; c'est un inverseur intégral, parce que c'est un inverseur innové. *Mais* a un sémantisme plus flou.

Le latin postclassique met un fait en lumière : l'aptitude de *magis* à figurer dans l'un ou l'autre élément, — le négatif ou le positif —, d'une phrase à inversion de signe algébrique. D'où la difficulté de son interprétation. On le rend par « plus » (après négation) dans le premier (Cf. l'exemple de Lampride cité p. 28, ou encore le tour : *non... magis..., sed*, où *magis* est à peu près intraduisible : Cypr. *Demetr.* 9 non de se *magis*, *sed* de altero iudicare. Arnob. *Nat.* 1, p. 3, 23 non impii *magis* nos, *sed illi* (1)), par « mais » dans le second (Cf. *Iulian. Dig.* 47, 12, 16 non ad rem familiarem eiusdem, *magis* ad ultionem pertinet) (2).

Mais n'y a-t-il pas au fond une unité sémantique sous ces deux emplois si différents ? Et n'est-ce pas que *magis* est devenu simplement, en langue, un signe d'inversion, ni plus ni moins ? Nous avons déjà indiqué que, dans une phrase à inversion de signe algébrique, il existe, au point même où l'on passe du premier élément au second, ce que la linguistique psychomécanique de M. G. Guillaume appelle fort justement un seuil, soit :



Or, un des traits caractéristiques du seuil linguistique est de constituer une position intenable par un signe ; le signe du seuil est soit avant, soit après, mais, par définition, jamais sur le seuil lui-même. N'avons-nous pas là l'explication de la double place possible du signe d'inversion *magis* ? Dans le pre-

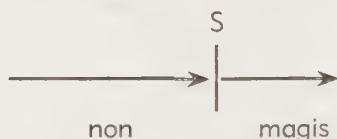
(1) *Thesaurus Linguae latinae*, art. *magis*, t. VIII, p. 60.

(2) *Thesaurus, Magis*, t. VIII, p. 60.

mier élément, avant le seuil, il en annonce la survenue, et le signe du passage est alors, le plus souvent, un *quam* :



Dans le second élément, *magis* signifie que l'inversion a eu lieu, soit :



Il n'est peut-être pas impossible que le latin parlé ait connu un type de phrase avec un *magis* dans chaque élément, soit, pour reprendre la phrase imaginée par Tobler : non habet filium *magis*, *magis* unum, puisqu'on lit dans le ms P d'*Alexis* :

36 ...que *mais* n'ara enfant
mais celui sol...

Cependant ce type ne peut être que très exceptionnel. En roman, on aura, correspondant au premier emploi de *magis* :

Afr. *Al.* 43 *N'at mais amfant*
aprov. *Gir. Rouss.* 6343 E *no sunt mais o lui trei compainon*
esp. *no mas* : un poquito *no mas*
roum. *numai* : am *numai* un frate

et, correspondant au second :

afr. *Q.L.R.*, II, I, 26... Si cume la mere sun fiz qui n'ad *mais* un
aprov. *Flamenca* (Appel, 5, v. 180) El cors non ac *mais* II enfans
anc. catal. *En Buc*, ap. *Catal. Streitgedicht*, éd. W. Förster 72,
Que ab mi no pots res guaynar, *Mas* bastonades, si les vols (1).

En ancien français, *mais*, exceptant une expression nominale après assertion affirmative est quelque chose de tout à fait exceptionnel. Nous n'en avons rencontré aucun exemple dans nos textes allant jusqu'à la fin du XII^e siècle. Parmi

(1) Cf. A. Wallensköld, *op. cit.*, pp. 389-390.

les 36 exemples de *mais* exceptif cités par J. Melander (1), deux seulement sont dans ce cas :

Saisnes CL Et ont tuit l corage, mes li sire qu'es guie.

M. Aym. 449 Tote esteit neire mes un bras qu'ele ot blanc.

Il s'agit d'une tentative d'extension qui n'a pas eu de suite, du fait que *mais* est surtout senti comme inverseur du — au +.

Mais exceptif peut-il être introducteur de proposition ? La question peut paraître sans objet, car le résultat n'est ni plus ni moins qu'une adversation (2). On peut voir à la rigueur, du fait de la présence de *el*, une exception plutôt qu'une adversation dans :

Chans. Guill. 78 Respunt Tedbald : Unques pur *el nel* dist,
Mais a la bataille n'ose il pas venir.

(encore le texte est-il évidemment altéré).

Toutefois *mais* suivi du subjonctif peut avoir le sens de « pourvu que », comme *mais que*, valeur que nous croyons dérivée du sens exceptif :

Pél. Charl. 485 Volentiers, dist li quens, *mais* Carles me l'otreit.

Aiol 3530 Les chevaus prendrai jo, *mais* ne vous poist.

Mais il est difficile de dire dans quelle mesure la proposition introduite par *mais* est sentie comme subordonnée et non coordonnée.

On obtient une subordonnée exceptive en faisant porter *mais* sur un *tant* développé par *que* + proposition : *mais tant que* est attesté dans les *Quatre Livres des Rois* à côté de *mais que* :

I, XVIII, 25 Li reis n'ad que faire ne él ne quert endreit vus, *mais tant que* de ses enemis le vengiez é de lur chiefs cent li presentez.

III, XX, 31 E Josaphath regnad en Juda é fist ço que Deu plout, *mais tant que* il suffrid que l'um sacrefiad as munz.

L'existence de *fors tant que* (3) est peut-être pour quelque chose dans l'invention de *mais tant que*.

(1) *Op. cit.*, pp. 152-154.

(2) Cf. H. Sten, *op. cit.*, p. 216.

(3) V. i., p. 62 sqq.

d) NE... NE MAIS.

L. Clédât (1) considère *ne mais* comme une abréviation de *ne mais que* : « *Ne mais que* a pris déjà [i.e., dès l'époque du *Roland*] la valeur d'une locution prépositive gouvernant l'accusatif, et, dès cette époque, elle s'est abrégée en *ne mais*.

Rol., v. 1688 Tuit sunt ocis cis Franceis chevalier,
Ne mais seissante, que Deus at espargniez ».

Cette interprétation ne paraît guère soutenable. Elle n'explique pas pourquoi une telle abréviation se serait produite dans les tours exceptifs, alors qu'elle est inconnue des tours comparatifs. Elle ne tient aucun compte de l'existence du tour *ne... mais*, que L. Clédât ne cite pas.

K. von Ettmayer (2) propose une autre explication. Il pense que *ne mais* a eu d'abord valeur d'un « nein ! » ou celle de « nicht mehr ! nicht weiter ! genug ! », qui amène au sens de « im Gegenteil, umgekehrt » (« au contraire, inversement ») ; il se serait employé en premier lieu après phrase positive. Puis, après phrase négative, *ne mais* prendrait le sens d'une disjonction renforcée : « einzig und allein », comme dans :

Rol. 381 Jo ne sai veirs nul hume
Ne mes Rollant, ki uncore en avrat hunte.

Cette explication pêche par le fait que *ne mais* ne peut en aucun cas être traduit par « seulement ». Après phrase négative comme après phrase positive, il est exclusivement régissant et signifie « excepté ».

A. Tobler (3) considère que *ne mais* a d'abord suivi une proposition négative, la particule *ne* constituant une reprise de la négation qui accompagne le verbe précédent. Il nous semble qu'il est dans le vrai, et que *ne... mais* donne naissance à *ne... ne mais*, par expressivité, comme *ne... mais que* engendre *ne... ne mais que*. Là encore est inventé un signe à deux termes reproduisant en lui-même le schéma V de l'inversion qu'il signifie.

(1) L. Clédât, *les vieilles locutions « mais que, ne mais que »*, *Rev. Phil. Franç.*, 1906, pp. 14-16.

(2) K. von Ettmayer, *Analytische Syntax der fr. Sprache*, § 43, t. I, p. 93 sqq.

(3) *Art. cit.*, pp. 91-92.

Le tour est bien attesté à date ancienne. Citons, outre Rol. 381 :

- Phil. Thaon, *Comp.* *Unc nen out volenté*
 1697 *Ne mais de servir Dé.*
- Cor. Lo. 600 *Ne fu puis om quil peüst empirier*
 Ne mais itant l'espès de dous deniers.
- ibid.* 647 *D'une grant teise n'i puet on aprochier*
 Ne mais icil qui en fu costumiers.
- Mon. Guill. 1 541 *Sor le ceval fu dans Guillaume encore,*
 Tos nus et povres, qu'il n'avoit point de robe,
 Ne mais ses braies, ses cauces et ses botes.
- Gorm. 175 *Meie ert la terre e le païs*
 que n'en suleie home servir
 ne mes sul Deu, qui ne menti
 e l'emperere Lowis,

(où il ne faut pas voir une adversation restrictive car il est habituel à date ancienne que Dieu soit compté, pour ainsi dire, dans la catégorie des hommes. Cf. Robert de Clari, XVIII, 15. Il ne sont que deus hommes qui doivent donner : Dame-diex et jou.).

Ses homologues se retrouvent dans d'autres langues romanes. Cf. les exemples suivants, cités par A. Wallensköld (1) :

anc. ital. *In chi de mete lo savio la soa speranza ? noma in quello chi he somo savio* (*Prose gen.*, ed. Ivo, *Arch. glott. it.* VIII, pp. 10, 1, 6-7) (2).

Che nessun a dagno, noma da si meesmo (*Ant. par. lomb.*, éd. W. Förster, *Arch. glott. it.* VII, pp. 1, 1, 15).

E no rengna no ma per anni XII (*Rec. d'ex. en a. it.*, 1.391, éd. Ulrich, *Rom.* XIII, 39).

rhéto-roman : (Istrie, Muggia) *gavon vu diés figuoi, e dio, no me n'a lasa nome doi* (*Reliquie ladine*, éd. J. Cavalli, *Arch. glott. it.* XII, p. 287, 1, 2).

anc. roumain : *si niminê nu stie fiiul numai tatlb* (*Tetraev. de 1574*, *Math.* XI, 27, éd. M. Gaster, *Arch. glott. it.* XII, 1890-2, 218).

Mais les langues romanes de la partie occidentale du domaine l'ignorent (3).

(1) *Op. cit.*, pp. 390-391.

(2) L'interrogative équivaut ici à une négative.

(3) Cf. J. Melander, *op. cit.*, p. 150.

L'ancien français semble avoir été seul à étendre *ne mais* à l'exception après phrase positive ; c'est là une indication sur le caractère secondaire du tour.

Cependant le roumain moderne n'emploie *numai* que dans le sens de « seulement », en phrase positive, cf. am *numai* un frate (1). Le rhéto-roman utilise *noma* dans le même sens :

(eng.) Ch'ell sto aquo *noma* ad urer, chia ell nun po ne baiver ne mangier (*Hiob. Ein obereng. Drama aus dem : XVII Jh.*, éd. Kofmel 1889 v. 183-4).

Il ne nous appartient pas de dire si ces emplois proviennent des emplois cités plus haut, où les termes en question sont exceptifs (par une évolution comparable à celle de l'ancien français *ne mais que*) (2), ou s'ils remontent directement au latin *non magis* : « pas plus » —> « seulement ». Les deux exemples d'ancien roumain cités par W. Meyer-Lübke (3) ne renseignent pas sur ce point ; *numai*, après proposition négative, semble y avoir le sens adversatif-restrictif de « mais seulement » plutôt que le sens exceptif.

Il semble que le roumain *numai* n'ait pas de rapport direct avec l'afr. *ne mais* exceptif.

B. NE... QUE.

On a souvent dit que le tour *ne... que* était tardif et secondaire en français. K. Ebeling (4) affirme qu'il fait défaut dans *Alexis*, dans *Roland* et dans le *Pèlerinage de Charlemagne*. L. Clédât (5) pense que « dans une proposition négative, *ne mais que* s'est abrégé en *ne... que* », et E. Bourciez (6), qu'il y a eu « ellipse » de *mais*. Ces allégations méritent examen.

(1) Cf. E. Bourciez, *El. Ling. rom.*, § 248 c, p. 272.

(2) V. s., p. 30.

(3) *Gramm. Lang. rom.*, III, § 702, p. 783. Sur la difficulté d'interpréter les faits du roumain et du rhéto-roman, cf. H. Sten, *op. cit.*, pp. 212-213.

(4) *Art. cit.*, p. 213 sqq. J. Melander, *op. cit.*, p. 141 et E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, I, p. 112 reprennent cette affirmation à leur compte.

(5) *Les vieilles locutions...*, p. 15.

(6) *El. Ling. rom.*, § 320 b, pp. 382-383.

Il est exact qu'on ne trouve pas *ne... que* dans *Alexis*, ni d'ailleurs dans la *Passion du Christ*. Cela ne suffit pas à établir qu'il ne soit pas ancien. La *Passion*, *Alexis*, le *Pèlerinage de Charlemagne* comptent, en tout et pour tout, deux expressions de l'exception chacun. La *Vie de Saint Léger* n'en compte aucune. On ne peut donc tirer argument du silence de ces textes. Ceux-ci mis à part, il faut reconnaître que *ne... que* apparaît tôt. Il y en a un dans *Gormond et Isembart*, que certains situent au XI^e siècle.

271 Jeo n'ai trenché ke l'alqeton
e un petit del peliçon.

Il y en a un aussi dans le *Roland d'Oxford*, quoi qu'en disent K. Ebeling et E. Lerch (1) :

1352 Sa hanste est fraite, n'en ad que un trunçun.

Un encore dans le *Comput de Philippe de Thaon* :

2073 Duze demies hures
Ço ne sunt que sis hures.

Nous en comptons quatre dans le *Couronnement de Louis*, quatre dans le *Charroi de Nîmes*, et pas moins de dix dans la *Chanson de Guillaume* (dont, il est vrai, l'ancienneté est contestée).

Ainsi représenté, *ne... que* ne fait pas mauvaise figure, à date ancienne, auprès des autres tours d'exception. Il est aussi ancien, par exemple, que *ne... se... non*.

On ne peut donc retenir l'argument de l'apparition tardive. Mais surtout, l'hypothèse de la chute du mot *mais* de *ne... mais que* paraît difficile à soutenir. On voit mal comment un tour fondé sur la négation d'un comparatif de supériorité pourrait se passer du terme essentiel que constitue ce comparatif. Aussi bien, ni L. Clédât ni E. Bourciez ne tente d'expliquer cette chute. E. Lerch, lui, n'esquive pas la difficulté ; il propose l'hypothèse suivante (2) : il part de *mais que* exceptif (qu'il considère d'ailleurs comme secondaire) utilisé dans une phrase comme : Nuls n'i remest mais que la reïne = « niemand blieb, ausser dass die Königin [blieb] », et il explique : « aber es lag nahe, das *mais* solcher Sätze zu verwechseln mit

(1) Cf. H. Sten, *op. cit.*, p. 195.

(2) *Hist. fr. Synt.*, I, p. 108 sqq.

mais = « mehr », also zu verstehen : Niemand blieb mehr (noch länger), ausser der Königin. Dementsprechend liess man das *mais* fort, wenn man den Begriff « mehr » (« furder ») nicht ausdrücken wollte : Nuls n'i remest, que la reïne, und erhielt so ein *que* = « ausser », « ausgenommen », « als ». Pour soutenir cette interprétation, E. Lerch pose en fait que *ne... que* est apparu d'abord dans des phrases comme :

Gaut. d'Arr., *Ille*, 1819 *Ne cuide qu'il i ait nului*
Que seulement son clerc et lui,

contenant un terme signifiant « niemand » ou « nichts », et que le type :

Jus Adams, 240 *N'a que nos dous en ceste rote*

est secondaire. Pour lui,

Lancelot, 1240 *Li chevaliers n'a cuer que un*

serait l'un des plus anciens exemples du tour.

Il est aisé de réfuter ces dernières allégations. Les exemples anciens que nous avons cités, — bien antérieurs au *Lancelot* de Chrestien, — démontrent que le tour apparaît d'abord dans les phrases qui n'ont d'autre prédicat que ce qui suit le mot *que*. C'est le type que Lerch tient pour primitif qui est secondaire.

D'autre part, n'est-il pas bien invraisemblable que *mais que*, qui dès les origines apparaît comme une locution synthétisée, que précède toujours la coupe syntaxique, se soit ensuite dissocié en *mais* / *que*, au point que le premier élément *mais* n'ait plus été compris, soit revenu au sens premier de « plus » et ait pu ainsi disparaître ? On observe fréquemment le processus qui, de *ne... mais* / *que* mène à *ne... / mais que*, mais on ne voit pas d'exemple du processus inverse. D'autre part surtout, il nous paraît tout à fait inexact de poser *que* = « excepté », comme nous verrons par la suite. Nous pensons que la tentative de Lerch d'expliquer la chute d'un *mais* constitue un échec. Il ne faut pas partir de *ne... mais que* pour expliquer *ne... que*.

J. Damourette et E. Pichon ont cherché dans une tout autre direction (1). Ils considèrent que la phrase : « Louis ne

(1) *Essai de Grammaire*, VII, 3062, pp. 320-321.

mange que des légumes » est un « zeugme » pour « Louis ne mange qu'il ne mange des légumes, *Non edit Ludovicus quin olus edat* ». Ils s'appuient sur une phrase de Rabelais, II, 28 :

...car elle ne pissoit foyz qu'elle ne fist une rivière plus grande que n'est le Rosne ou le Danoubbe,

phrase très proche de : « Elle ne pissait qu'elle ne pissât une rivière », qui aurait donné « Elle ne pissait qu'une rivière ».

Cette interprétation, séduisante à première vue, nous paraît insoutenable.

D'abord, il faudrait alléguer des exemples beaucoup plus anciens que celui de Rabelais (dont la phrase est d'ailleurs passablement sollicitée pour les besoins de la cause), et des exemples où le verbe de la principale fût formellement repris dans la consécutive négative : dans la phrase de Rabelais, *fist* ne peut guère passer pour un emploi de *faire* comme verbe suppléant. Nous en avons cherché sans succès, alors que les autres tours exceptifs pouvant passer pour des « zeugmes » possèdent leur équivalent développé. Cf. :

Og. *Dan.* 9805 Il ne cremoit en France nule gent,
Ne mais Ogier *cremoit* sur tote gent.

Wace, *Rou* 3736 Ja n'istreit de prison se par li n'en isseit.

Mer. 2837 Font elles, si ne dient plus,
Fors en allant *dient* : « mar fus ».

Mais surtout, ce qui est impossible à admettre, c'est que la négation de la proposition consécutive ait pu tomber. Dans les consécutives du type invoqué ici, la présence ou l'absence de *ne* donne deux sens absolument contradictoires. Or c'est seulement la consécutive comportant une négation qui aurait pu donner le tour exceptif. On attendrait donc *ne... que.. non*, comme on obtient *ne... se... non*, zeugme de *ne... se... ne* + verbe : au reste, *que* + subjonctif produit le même effet de sens que *se* + indicatif. A notre connaissance, *ne... que... non* n'est que très rarement attesté. On peut citer :

Thèbes 576 car il ne mena home o sei
ne escuier ne compaignon
que solement son cheval *non*.

(Texte d'un seul manuscrit ; les autres ont se... non).

Mer. de Portl., 1656 *Je ne demant que guerre non* (1).

(Texte d'un seul manuscrit).

Auberi 1117 *Ci n'a tor que cel non* (2).

Il s'agit vraisemblablement, soit de fautes de copistes, soit de tentatives isolées de contamination de *ne... que* et de *ne... se... non*. Remarquons aussi que, pour *Thèbes* 578, une proposition développée, au lieu du prétendu « zeugme », soit : *que solement son cheval ne menast* se comprendrait difficilement.

S'il est vrai que la proposition consécutive négative introduite par *que* produit souvent en ancien français un effet de sens d'exclusion proche de l'idée d'exception, nous ne croyons pas pour autant qu'on puisse retenir l'hypothèse de l'*Essai de Grammaire* quant à l'origine de *ne... que*.

Comment dès lors expliquer la genèse de cette locution ?

Nous pensons avec A. Wallensköld (3) que le tour est primitif et qu'il faut remonter, pour en rendre compte, jusqu'au latin tardif.

E. Löfstedt (4) a signalé d'importantes particularités de la syntaxe de *quam* dans le latin postclassique. *Quam* à lui seul peut signifier *sicut*, *tanquam* :

Luc. Calar., p. 260 *Aduersarius uester diabolus quam leo rugiens circuit.*

Il s'emploie sans un *tam* corrélatif dans l'expression de l'égalité :

CIL VI 28138 *educatus litteris graecis quam et latinis.*

Peregr. Aether. 40, 2 *Benedictis cathecumenis quam fidelibus iuxta consuetudinem reuertuntur.*

Iren., 4, 10, 2 *Candidi dentes eius quam lac* (5).

(1) Cité par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 472.

(2) Cité par H. Sten, *op. cit.*, p. 221.

(3) *Op. cit.*, p. 465.

(4) Einar Löfstedt, *Vermischte Studien zur lateinischen Sprachkunde und Syntax*, Lund, etc., 1936, pp. 23-28.

(5) Cité par A. Blaise, *Manuel du latin chrétien*, Strasbourg, 1955, p. 97.

Malheureusement E. Löfstedt ne cite aucun exemple où la première partie de la phrase comporte une négation. Il n'en faut pas moins retenir qu'en latin tardif, *quam* peut à lui seul suggérer l'idée de comparaison. Il est donc inutile de supposer la disparition du *magis* de *non magis quam*. Si *quam* = *tam...* *quam*, on peut inférer que *non... quam* a pu exister au sens de « non autant... que ».

Mais il y a plus. On sait qu'en latin classique même on trouve des exemples des termes signifiant « autre » (*alter*, *alius*, *aliter*, etc.) construits avec *quam* :

Cic. de inuent. 1, 26 *Aliud conficere quam causae genus postulat.*

On trouve même, une seule fois chez Cicéron, *nihil aliud quam* dans le sens de « rien d'autre que » :

Acad. fr. 20 *hominem natum ad nihil aliud quam honestatem* (1).

Le fait est plus fréquent après Cicéron :

Liv. XXVII, 18, 11 *nihil aliud quam* uī impediti iere.

Or, en latin tardif, du fait de l'interférence de *nihil aliud quam* avec *nihil nisi* (2), le terme signifiant « autre » peut n'être pas exprimé. Si, malheureusement, *nihil... quam* n'est pas un tour attesté, que nous sachions, on rencontre son équivalent sémantique interrogatif *quid... quam* ? Cf. :

Faust., Trin. 1, 14 p. 49 C *Quid est dei uoluntas quam dei sapientia* ?

Tert. adv. Prax. 29 *Quid est compati quam cum alio pati* ? (3)

On reconnaîtra que ces interrogations valent des assertions négatives ; il n'est donc pas interdit d'admettre l'existence de phrases comme * *non est dei uoluntas quam dei sapientia*, * *non est compati quam cum alio pati* ; ou tout au moins * *nihil est...*

C'est là l'idée que nous trouvons traduite en français par le tour *ne... que*, dans :

Phil. Thaon, Comp. 2075 Duze demies hures

Ço ne sunt que sis hures.

(1) Cité par Stolz - Schmaltz - Leumann - Hofmann, *Lateinische Grammatik*, Munich, 1928, p. 732.

(2) Cf. E. Löfstedt, *Vermischte Studien*, p. 34, qui, après l'ouvrage cité ci-dessus, p. 732, donne la phrase de Faust. trin. en n. 1.

(3) Cité par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 465, et par A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*, § 202, p. 149, avec cette remarque : « *Quam* devient à lui seul l'équivalent de *aliud quam* ».

C'est pourquoi on doit considérer *ne... que* comme ancien et comme remontant au latin tardif *non... quam*, représentant *non aliud quam* influencé par *non... nisi* (1).

L'ancien provençal connaît *no (non)... que* dès ses premiers textes. Cf. :

Boece, 90 ni noit ni dia *no faz que* mal pensar.

Jaufré, 389 ma donna *non vos fara*

Que plazer (2).

En ancien français, un mot de peu de consistance et phonétique et sémantique comme *el*, dans le tour *ne... el... que* (bien attesté) a beaucoup plus de chances de paraître inutile ou facultatif en phrase négative qu'un mot de sens plus plein comme *mais*.

Les trois premiers exemples de *ne... que* en français :

Rol. 1352 Sa hanste est fraite, *n'en ad que* un trunçun

Gorm. 271 Jeo *n'ai trenché ke* l'alqeton

Phil. Th., Comp. 2075

Duze demies hures

Ço ne sunt que sis hures

s'accordent bien avec l'origine que nous indiquons. On ne changerait rien en suppléant un *el* dans la première partie de chacune de ces phrases. Pour la troisième, soulignons même combien la chute d'un mot signifiant « autre » est une hypothèse préférable à celle de la chute de *mais*. Il n'est pas dit que douze demi-heures ne sont pas *plus* que six heures (c'est-à-

(1) Cf. H. Sten, *op. cit.*, p. 195 : « En Type *non-quam* kan taenkes optaet i senere Latin ved at *quam* i nogle Tilfaelde traeder i *nisi's* Sted ; F. Eks. har klassisk kun *nihil aliud nisi*, i Senlatin faar vi *nihil aliud quam...* ; og da vi har Formlen *non nisi* (artem non odit nisi ignarus) kan vi ogsaa *non-quam* (og *nullus-quam* for *nullus-nisi* o. s. v.). »

(2) Exemples cités par Meyer-Lübke, *Gramm. Lang. rom.*, III, § 702, p. 784, et par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 468. Ce dernier cite également des phrases d'italien moderne, — mais non d'ancien italien —, et rapproche *ne... que* du portugais *nao... nega* ou *nego*, et du roumain *nu... decit*. Remarquons que le rhéto-roman possède un exceptif *auter che* et citons, après Meyer-Lübke, III, § 447, p. 508 : parler de l'Obwald : *Barlaam* 266, 24 els possien magliar de tutts fregs del Paradis, *auter che* d'in pumir ; 283,34 figei che ei seigi nagina autra persuna con el en il Pallaz, *auter che* qestas Giufnas. *Auter che* est un bon exemple d'inverseur complexe formé par l'attraction d'un élément du premier membre dans le second.

dire six heures *seulement*), mais qu'elles ne sont *autre chose* que six heures, qu'elles font six heures *exactement*.

De même, dans la formule du type :

Cor. Lo. 376 En cels de Rome *n'en ot que esmaier*

Char. Nîm. 699 Molt fu dolant, *n'i ot que corrocier*,

l'interprétation : « il n'y eut *pas autre chose* qu'effroi, que courroux » se comprend bien mieux que : « *pas plus* qu'effroi, que courroux ».

On peut conclure de cela que le tour *ne... que* n'est pas spécifiquement exceptif à l'origine, car il ne fait pas allusion à un tout dont une part est soustraite. Il exprime seulement un rapport de non-hétérogénéité, c'est-à-dire d'identité.

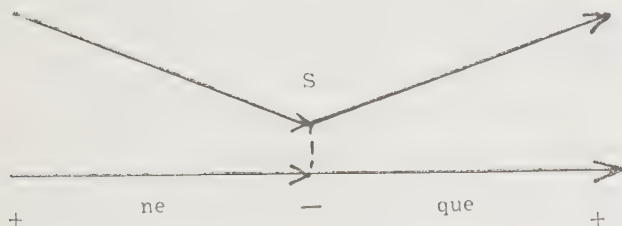
Cela dit, il importe de préciser comment le tour fonctionne en langue.

Après un premier élément nié, c'est-à-dire exprimant un mouvement à la négativité dont *ne* est le signe, *que* joue le rôle d'inverseur et introduit un élément positif, comme il apparaît d'après le signe de coordination qui est toujours et dans le second élément. Cf. :

Gorm. 271 Jeo *n'ai trenché ke l'alqeton*

E un petit del peligon

On retrouve donc le schéma déjà indiqué pour d'autres tours :



Mais l'inverseur est ici un terme dont les fonctions sont multiples dans la langue. Nous l'avons vu jouer le rôle d'« extérioriseur » dans les comparatives, et il l'assume encore ici, puisqu'il soustrait ce qui le suit à la négativité de ce qui le précède. Nous l'avons défini ailleurs comme indice introducteur du regardé (1). Cela signifie entre autres choses qu'il sert

(1) Cf. notre *Essai sur le subjonctif*, Ch. III.

à nominaliser (1). Il en résulte que l'inversion qu'il produit n'est pas celle d'une adversation banale, mais est celle qui oppose le signe + d'un nom au signe — d'un verbe, le signe d'un concept à celui d'un procès. Le nom devant être nécessairement référé au verbe nié qui précède, avec fonction de sujet, d'objet, de complément circonstanciel, etc., il constitue un élément particulier qui est ainsi mis hors de l'action du procès. C'est pourquoi la phrase à *ne... que* comporte un premier élément négatif exclusivement verbal, c'est-à-dire un verbe, très souvent de sémantisme très général, comme *estre*, *avoir*, *faire*, le tour *i a*, etc., et après *que* un nom qui constitue l'essentiel de l'énoncé, le prédicat de la phrase. L'inversion du mouvement est rapide et amène l'idée essentielle, qui est posée comme existant exclusivement. Cette quasi-nécessité de la proximité de *ne* et de *que*, qui caractérise le tour à date ancienne, est une conséquence du fait que l'inverseur est de structure simple, un monorème, à la différence de la plupart de ceux que nous avons vus précédemment. *Que* ne traduisant pas en lui-même le mouvement double que d'autres symbolisent, ne peut agir comme inverseur qu'à condition de survenir dans la chaîne parlée immédiatement après le verbe négativé. Le tour subit là une servitude qui est peut-être cause de sa rareté dans les plus anciens textes.

Toutefois, — secondairement, et à date relativement tardive (seconde moitié du XII^e siècle), — on trouve un premier élément négatif un peu plus étoffé, comportant notamment un nom. Cf. :

Thèbes 7648 Car il n'aveient *fil* que lui.

Ibid. 7201 Car il n'aveient *heir* que cestui.

Guernes, Becket 213 Vindrent a un grant duit ; n'i ot *punt ne*
charrière
 K'une planche; u passa cele gent poünière.

Cf. aussi les phrases alléguées par E. Lerch (2).

On voit apparaître, sous la forme d'un nom dans l'élément négatif, l'expression de la catégorie dont l'élément posi-

(1) Cf. « il est malade », phrase nominalisée en « qu'il est malade » quand elle doit devenir régime : « il dit qu'il est malade ».

(2) V. s., pp. 45-46, et i., p. 85.

tif excepte un individu. Ce type de phrase reste rare en ancien français. Il n'autorise pas à penser avec Lerch que, là, *que* signifie « ausser », c'est-à-dire « excepté ». On ne peut proposer cette valeur que pour des expressions qui peuvent survenir aussi bien après un élément positif qu'après un élément négatif. Ici, il n'existe qu'un syntagme indissociable *ne... que*.

En dépit de ce que nous venons d'exposer, le tour *ne... que* est-il apte à l'expression de la simple adversation, c'est-à-dire à l'opposition de deux termes situés au même degré de généralité ? La question est posée par J. Melander (1), à propos de phrases comme :

Troie 7746 Et ont armes que ne sont teintes
De vert, de jaune ne d'azur,
Que de fin or vermeil et pur.

ibid 9505 Cist ne chevauchent pas roncins,
Qui chevaus buens d'outre Eüfrate,

(en effet, *qui* alterne avec *que* dans cet emploi) ou encore (*que* / *qui* introduisant toute une proposition) :

Cligès 5665 Mais n'i ot joie ne deduit,
Que triste et mat estoient tuit

Il y a là un problème embarrassant.

Le plus vraisemblable nous paraît être que les tours indiqués ici n'ont aucun rapport avec *ne... que* exceptif. Si notre analyse de *ne... que* et de ses emplois est exacte, il en résulte que 1) *que* dans sa fonction exceptive n'alterne pas avec *qui* ; 2) il ne peut amener une proposition complète ; 3) il introduit un élément nominal nécessaire à la complétude de la partie verbale négative qui précède ; 4) la négation qui accompagne le verbe n'est pas renforcée par *pas*, *point*, *mie*, etc. Ces quatre traits semblent découler des origines que nous avons reconnues au tour. Or les emplois qui nous occupent maintenant sont en contradiction avec ces caractères.

Pour les expliquer, il faut sans doute recourir pour une part aux vues de M. Geijer (2). Selon ce linguiste, *que* serait

(1) *Op. cit.*, p. 133 sqq. Cf. aussi E. Lerch, *op. cit.*, I, pp. 111-113.

(2) *Studier i Modern Sprakvetenskap*, V, p. 101 sqq. Cf. J. Melander, *op. cit.*, pp. 135-138.

la conjonction introductrice d'une explicative et équivalant à *car*. Après proposition négative, *que*, introduisant une proposition positive, glisserait du sens de « *car* » à celui de « *mais* ». Ce changement se serait opéré d'abord dans les propositions complètes (comme ici dans *Cligès* 5665). De là, il aurait été utilisé en proposition incomplète, où il est inutile de répéter un verbe déjà exprimé. On obtiendrait ainsi le type de *Troie* 7746.

Là où l'explication de M. Geijer cesse de paraître valable, c'est quand il considère *qui* comme une forme tonique de *que*, amenée par analogie de l'alternance *qui* / *que* du pronom relatif. Il y a lieu de voir dans *qui* un véritable pronom, alliant la fonction de ligature de *que* à la représentation d'un concept. Il est à remarquer en effet qu'il n'intervient que dans des phrases où il y a dans le premier membre un substantif ou un pronom susceptible d'être représenté dans le second.

Au reste, il n'est même pas nécessaire, pour justifier la valeur adversative de *que* ou de *qui*, de partir d'une valeur proprement causale du terme conjonctif. La valeur dite « causale » de *que* est un effet de sens, une valeur de discours. En fait, en proposition explicative, *que* assume le rôle « consécutionnel » qui est constamment le sien, et qui consiste à mettre un procès sous le regard d'un autre. L'effet de causalité résulte de la nature des idées mises en présence, et plus précisément, du fait que le second procès se situe logiquement dans l'antériorité du premier. Un effet d'adversation est pareillement obtenu avec *que* si par lui un procès positif est mis dans la consécution d'un procès négatif. De même, si une relative a valeur causale ou adversative, ce n'est nullement que de telles valeurs s'attachent au pronom qui l'introduit : l'effet résulte uniquement de la confrontation des deux procès.

L'adversation signifiée par *que* ou par *qui* est une conséquence de discours ; elle n'a pas de rapport avec l'effet d'exception obtenu par *que* fonctionnant comme inverseur dans le syntagme *ne... que*.

Il paraît légitime de rattacher à l'étude de *ne... que* celle d'un autre tour qui ne laisse pas non plus d'être mystérieux :

le tour comparatif *ne...*, *ne que*. Un des premiers exemples attestés semble être :

Cor. Lo. 841 Totes voz messes ne toz voz sacremen
Voz mariages ne voz esposemen
Ne pris je mie ne qu'un trespas de vent.

Les interprétations qu'on en a données sont assez diverses (1).

Nous pensons que l'hypothèse que nous adoptons concernant *ne... que* peut rendre compte du tour comme d'une variante du précédent, avec reprise de *ne*, comparable à *ne... ne mais que* auprès de *ne... mais que*, à *ne... ne mais* auprès de *ne... mais*.

Le sens de Cor. Lo. 841 est : « Je ne les prise pas une miette, pas autrement que [je prise] un coup de vent ». Il n'est pas dit quelque chose de bien différent de ce que dirait : *Ne pris je qu'un trespas de vent*.

En effet, si nous sommes autorisés à traduire

Duze demies hures
Ço ne sunt que sis hures

par « Douze demi-heures font exactement six heures » (m. à m. « ne sont pas autre chose que six heures »), on pourra traduire

Ne pris je mie ne qu'un trespas de vent

par « je ne les prise une miette, je les prise exactement un coup de vent » — (« je ne les prise pas autrement qu'un coup

(1) H. Sten, *op. cit.*, p. 223, n. 1 cite celles de Tobler (*Verm. Beitr.*, III, p. 92, reprenant Dubislav et repris par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 465, n. 2) et d'E. Lerch. Pour Tobler, *que* ici n'est pas comparatif ; c'est le pronom interrogatif-relatif ; il traduit : « nicht was » = « nicht (einmal) so viel wie » ; ailleurs (*Mél. Gramm. fr.*, p. 4, n. 5) : « non (ce) que, c'est-à-dire non autant que ». Nous ne saurions nous rallier à cette vue, car dans la plupart des cas, on est incapable de trouver une fonction pronominale possible pour *que*. E. Lerch fait dériver ce *ne que* de *ne mais que*, par une explication analogue à celle de *ne... que* par *ne... mais... que*. Comme nous n'avons pas pu accepter cette dernière thèse, celle-là ne nous paraît pas plus admissible. Mais une idée est à en retenir, celle de la parenté de *ne... ne que* et de *ne... que*. Une autre hypothèse est émise par J. Damourette et E. Pichon (*Essai de Grammaire*, VII, p. 321), qui voient dans le *ne de ne que* l'équivalent du fr. mod. *ni*. On aperçoit mal ce qui pourrait appuyer cette vue.

de vent »), « aussi peu qu'un coup de vent » c'est-à-dire, en fin de compte, pas du tout.

De même, Troie 3619 *Ne fereit por vos nule rien,
Ço dist, ne que por un vil chien.*

« Il ne ferait rien pour vous, pas autrement qu'il ferait pour un vil chien ».

Guill. Angl. 1431 *Et dient : « Por voir cist enfant
Ne resambent ne tant ne quant
Dant Foukier ne dant Gosselin
Ne que li vespres le matin ».*

« pas autrement que le soir (ressemble) au matin » —> « pas plus que... », « aussi peu que... ».

Cligès 916 *Et sui je donc por ce s'amie ?
Nenil, ne qu'a un autre sui.*

« Non, pas autrement que je suis celle d'un autre » —> « aussi peu que je suis celle d'un autre ».

Quand un verbe est exprimé, il n'est jamais accompagné de *ne*, ce qui prouve que la proposition est sentie positive, comme dans le cas de *ne... que*. Elle énonce une idée absurde, un « adynaton ». Cf. le dernier exemple de *Cligès*, ou encore :

Erec 831 *del desresnier tres bien me vant [...],
que a vos ne s'an prant nes une,
ne que au soleil fet la lune.*

Ce qui suit *ne que* constitue un « adynaton » positif qui équivaut, dans son absurdité, à ce qui est dit négativement dans la première partie de la phrase : « aucune ne rivalise avec vous » = « chacune rivalise avec vous comme la lune avec le soleil ». Il y a donc bien inversion de signe, ce que traduit en lui-même le dirème *ne que*, selon un principe que nous avons indiqué. Nous pouvons dire que *ne... ne que* est à *ne... que* ce que *ne... ne mais que* est à *ne... mais que*, ce que *ne... ne mais* est à *ne... mais*. Si la fonction de *ne... ne que*, qui est d'introduire une comparaison après énoncé négatif, paraît bien différente de celle de *ne... que*, qui est d'amener une restriction ou une exception, c'est que l'usage a orienté vers des utilisations différentes deux expressions de même origine. *Ne... ne que* se rattache à un stade de développement de *ne... que* antérieur à son évolution en tour signifiant l'exception : il en est resté à la valeur originelle de *ne... que*, qui est, sous une forme négative, la position d'une identité.

Nous verrons que dans les autres couples aussi la synonymie originelle tend à être abandonnée et que chaque tour évolue vers une spécialisation sémantique ou fonctionnelle.

C. NE... SE... NON.

L'origine du tour *ne... se... non* ne pose pas de problèmes particulièrement ardu. Nous croyons qu'on peut entièrement souscrire à ce que dit A. Tobler à ce sujet (1).

En latin, *nisi* servait à introduire l'exception après proposition négative. C'est de loin le plus répandu des mots exceptifs et on le rencontre jusqu'au terme de la latinité. On ne trouve pas *si non* dans cette fonction. Il a pu même être étendu à l'expression de l'exception à un énoncé positif, puisqu'on lit au VIII^e siècle :

Form. Salicae Merkelianae, 63 Et alii homines hoc faciunt, nisi seni et parvuli, qui hoc implere non possunt (2).

Nisi, qui en est donc venu à signifier « excepté », n'a pas laissé trace dans les langues romanes, mais celles-ci ont conservé le procédé d'expression qui consiste à opposer une hypothèse négative à un énoncé négatif. En effet, une hypothèse négative dont la conséquence est négative suggère comme corollaire une assertion positive qui s'entend aisément comme une restriction. « S'il ne mange pas, il ne dort pas » suggère « il dort s'il mange » et, mieux « il ne dort que s'il mange ». De même : « S'il ne mange pas de pain, il ne mange pas » suggère : « Il ne mange que du pain ». Ainsi, nier une hypothèse peut constituer un moyen de poser un fait (3). Si, de surcroît, on place régulièrement le tour hypothétique après l'assertion négative, il n'est plus senti comme expression d'hypothèse, ni l'assertion comme conséquence d'hypothèse. Le

(1) *Art. cit.*, p. 78 sqq.

(2) E. Löfstedt, *Vermischte Studien*, p. 35, n. 1.

(3) Que le second élément, comportant *se... non*, soit positif, malgré les apparences, c'est ce qu'indique clairement la coordination, qui se fait toujours par *et*, jamais par *ne* :

Eneas 6321 unques n'oi d'aus se mal non
et felonie et traison

Q.L.R., IV, IX, 35 Cume ces vindrent la ù li cors fud jétéd, n'en truverent si le chachevel nun é poi des piez é des mains.

tour obtenu quitte le domaine des systèmes hypothétiques (1) pour entrer dans celui des systèmes exceptifs.

Le procédé, si on l'étudie en langue, apparaîtra comme fort ingénieux. *Se*, indice hypothétique, est senti comme apparenté sémantiquement à l'indice de négativation *ne*, en ce sens qu'ils s'opposent l'un et l'autre au thétique. Il en résulte qu'après un mouvement à la négativité exprimé par le premier élément de la phrase, par exemple *ne mange*, *se* ne peut constituer un inverseur : son rôle est même de prolonger un temps ce premier mouvement, jusqu'au moment où il est nié, de façon à inverser et à obtenir du positif, du thétique ; ce qu'on fait par la négation *non*, p. ex. *se pain non*. Il est obtenu une inversion quelque peu plus tardive que par les procédés antérieurement décrits, mais le résultat est le même. *Se... non* constitue encore un dirème comportant en soi les deux versants que nous avons dessinés : $\vee$, le schéma même de l'inversion, mais sous une forme un peu différente, qui est : $\vee \dots /$. L'hypothétique se annonce ce qui est concerné par le mouvement restrictif traduit dans la régissante négative ; il le présente comme étant en débat. La négation *non*, intervenant ensuite, détruit l'hypothèse qui pèse sur lui et par là le déclare thétique, c'est-à-dire positif.

En discours, le tour *ne... se... non* se révèle un outil com-mode, d'une part, parce que l'excepté s'intercale entre les deux éléments de l'inverseur, ce qui l'isole et le met en relief, d'autre part, parce que la sémiologie bien individualisée et claire que constitue *se... non* permet d'éloigner sans inconvénient l'expression de l'excepté de celle du procès nié : il n'en est pas ainsi, on le sait, pour *ne... mais* ou *ne... que*. Comme il est naturel, c'est ici la négation des noms, à savoir *non*, qui intervient : il s'agit en effet de suggérer l'adversation partielle qu'est l'exception, l'adversation du substantif par rapport à la phrase. Cependant, on peut trouver toute une proposition comme second élément. Cf. :

(1) On peut admettre que, dans les phrases hypothétiques, l'ordre hypothèse — conséquence est plus logique que l'ordre inverse ; sans être constant, il est le plus courant. Dans l'expression de l'exception, l'ordre : principale négative... — *se... non* est à peu près de règle, et l'ordre inverse est imputable surtout à des servitudes métriques

Wace, Rou 3736 Ja n'istreit de prison se par li n'en isseit.

C'est alors *ne* qui apparaît, et l'on retrouve le système hypothétique originel.

La plupart des langues romanes ont utilisé le procédé remarquable de suggestion du thétique par le choc d'éléments exclusivement non thétiques (1). Mais peu d'entre elles ont inventé d'enclaver le terme à excepter entre les deux éléments de l'inverseur. C'est là une règle quasi générale en plus ancien français. Nous n'avons trouvé, pour y manquer, que :

Wace, Rou 2686 Co n'ert se *non* feintise, vos dirai ki m'oez,
où des raisons métriques ont dû intervenir.

Signalons enfin que *ne... se... non* peut fournir l'expression de l'adversation restrictive :

Eneas 239 Ne voient borde *ne* maison
ne borc *ne* vile, se *bois non*.

A. Tobler a longuement étudié cette phrase, qu'il trouve illogique (2). Mais c'est là une vue de moderne. Le français *se... non* peut se faire à l'occasion adversatif, comme le latin *nisi* (3), sans démentir le mécanisme qui l'a engendré. L'excepté qu'il signifie peut être mis en parallèle, par juxtaposition, avec des éléments antérieurement exprimés, non exceptés de la négativité affectant le verbe. Il se dégage de cette construction un effet de sens d'adversation pure et simple.

D. NE FORS, NE FORS QUE.

L'origine des tours où entre *fors* ne fait pas grande difficulté (4).

a) FORS.

Bien qu'il n'y ait pas d'exemple attesté de *foris* à valeur exceptive en latin, même tardif (5), on ne peut douter que tel soit l'étymon de *fors*. *Foris*, adverbe de lieu signifiant « de-

(1) Cf. les exemples cités par A. Wallensköld, *op. cit.*, p. 460, n. 3.

(2) *Art. cit.*, p. 81 sqq.

(3) Cf. E. Löfstedt, *Vermischte Studien*, p. 29 sqq. V. s., p. 36.

(4) Cf. E. Brall, *Latin FORIS, FORAS im Galloromanischen, besonders im Französischen*, Berlin, 1918.

(5) Cf. E. Brall, *op. cit.*, p. 20.

hors », a dû être employé par image au sens de « à part » (1), et, comme *praeter* en latin préclassique, passer de l'emploi adverbial à l'emploi prépositionnel.

Praeter n'a pas laissé de trace en français. *Extra*, qui était déjà exceptif en latin, cf. :

Pl. *Amph.* 833 mi *extra* unum te mortalīs nemo corpus corpore contigit,

est conservé en ancien français, sous la forme *estre*, pour exprimer la mise à part, mais il est très peu employé et sans doute littéraire. *Foris* a dû constituer un équivalent populaire de *extra*. Il a eu une extension considérable.

C'est un emploi prépositionnel que nous présente le premier exemple attesté de *fors* :

Al. 272 Nel reconut nuls sons appartenanz
Ne neüls hom ne sout les sons ahanz
Fors sul le lit u il a jeü tant,

et, mieux, avec valeur adversative-restrictive : deux faits qui témoignent d'ancienneté. Cet emploi prépositionnel est bien établi. *Fors* est très souvent suivi du cas régime quand le terme désignant la catégorie dont *fors* excepte un individu est au cas sujet. Cf. :

Chans. Guill. 81 Car il n'en est nez ne de sa mere vis [...]
84 Mielz de mei ose grant bataille tenir,
Fors sul *Willame* al curt nés, le *marchis*,

De même : *Brend.* 711 ; 1341 ; 1516 ; *Mon. Guill.* I, 832 ; *Eneas* 5417.

(1) Il ne nous semble pas indispensable de rechercher ou d'imaginer des exemples où l'excepté comporte une indication d'ordre local, pour fournir un chaînon intermédiaire entre *fors* local et *fors* exceptif. E. Brall, *op. cit.*, pp. 20-21, a certes raison de faire remarquer que

Rol. 6 Citet n'i ad qui contre lui remaigne

Fors Sarraguce ki'st en une montaigne
peut s'entendre de deux façons : au sens local : « à l'extérieur de Sarragosse » et au sens exceptif « excepté Sarragosse ». Mais il ne fait pas de doute, vu l'exemple antérieur d'*Alexis* 274, et les autres exemples du *Roland*, que le sens exceptif est le bon. De même, il nous paraît inutile de proposer, pour la phrase imaginée par E. Brall : Tuit i sont entré *fors* il, la glose : Alle sind dort eingetreten, drausser er [blieb]. Le glissement du sens propre de *fors* (extériorité) au sens figuré (mise à part) se conçoit d'emblée. Pour expliquer le cas-sujet, plutôt que de supposer une indépendante en parataxe, il nous paraît préférable de voir là une construction nominale absolue, sans aucun verbe « sous-entendu », juxtaposant l'adverbe et le cas-sujet : « lui à part ». L'emploi prépositionnel doit être postérieur à l'emploi adverbial. Comme il est très ancien en français (cf. l'exemple d'*Alexis*, il faut admettre que le passage s'est fait au cours de la préhistoire du français.

Cependant, on trouve assez souvent *fors* suivi du cas sujet, non seulement dans le cas où l'exception constitue l'essentiel de l'énoncé et le seul sujet exprimé, cf. :

Cor. Lo. 714 N'en eschapa *fors* solement Noë
et si *trei fill*, et chascuns ot sa per.

De même, Bérout 24

mais aussi quand un sujet figure déjà dans le premier élément de la phrase :

Brend. 91 Quer puis devint en itel liu
U nuls n'entrat *fors* sul *li piu*

De même, *Ibid.* 442 ; 700.

On remarque même les deux cas coordonnés dans la même phrase :

Bérout 4205 ...qu'entre mes cuises n'entra home
fors le ladre qui fist soi some,
qui me porta outre les guez,
et *li rois Marc*, mes esposez.

La même incertitude règnera tout le temps qu'il subsistera une apparence de flexion en français (1).

A la question que pose A. Tobler (2), de savoir si *fors* est « adverbe prédicatif » ou préposition, il n'y a donc pas lieu de répondre, croyons-nous. Deux tendances entrent en jeu, celle de faire suivre *fors* du cas régime, qui est ancienne, et celle de faire suivre *fors* de la tournure (même cas, même préposition, etc.) qui figure dans l'autre membre de la phrase. Quand l'exception porte sur une idée exprimée dans le premier membre par un complément prépositionnel, elle est toujours accompagnée de la même préposition. Cf. :

Cor. Lo. 700 Li fruiz des arbres lor fu abandonez,
Fors d'un pomier, icil lor fu veez.

Quand les deux tendances sont en conflit, — ce qui ne se produit que si l'exception porte sur l'idée du sujet du premier membre, — les auteurs choisissent librement. Si le seul

(1) Cf. A. Tobler, *Mél. Gramm. fr.*, XL, *Prépositions suivies du Nominatif*, pp. 341-342, qui cite des exemples plus tardifs que les nôtres.

(2) *Verm. Beitr.*, III, p. 97.

sujet exprimé figure dans la partie exceptive, on a régulièrement le cas sujet. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne trouve jamais d'exemple injustifié du cas sujet.

b) *FORS QUE*.

Fors que introduisant une exception de caractère nominal est un tour secondaire et récent. Les premiers exemples ne semblent pas antérieurs à la seconde moitié du XII^e siècle (1). Cf. :

Philomena 1354 Ja plus compaignie n'i quiert
Fors que lui et li et son fil.

Guill. Angl. 574 ...qui si estoit povres et nus
qu'il ne sambloit *fors que* truant.

Bérout 879 N'i a celui ne face duel
Fors que li nains de Tintajol.

(seul exemple de Bérout).

Renart 19 Onques n'i ot beste si ose
Qui se tardast por nule chose
fors que Renart tant solement.

(seul exemple de la première branche de Renart).

Il y a lieu de considérer l'intrusion de *que* comme de caractère analogique, d'après les autres tours exceptifs qui comportent cette particule : *ne... que*, *ne... mais que*, etc. (2). Mais le fait déterminant est sans doute l'avantage qu'il y a à ce que l'exceptif soit assez étoffé : la tendance est à créer des exceptifs dirèmes.

Le cas est différent quand il s'agit de *fors que* introduisant toute une proposition exceptive.

C'est le tour *fors tant que* qu'on rencontre tout d'abord. Cf. :

Trad. Lap. Marbode, Ruge est, e n'a vertut mult grant
293 *Fors tant ke* toilt sanglutement.

Il devient courant dans la seconde moitié du XII^e siècle.

(1) *Cor. Lo.* 648 cité par Graeme Ritchie, *op. cit.*, p. 104 est la leçon du ms C considérée comme inférieure par E. Langlois, éd. CFMA, qui adopte la leçon *ne... mais*.

(2) Cf. A. Tobler, *art. cit.*, p. 98, E. Brall, *op. cit.*, p. 26.

Nous ne croyons pas, avec A. Tobler (1), que *tant*, dans cette expression, signifie « seulement » comme le latin *tantum*. *Tant* n'aurait ce sens que dans cette locution, ce qui est peu vraisemblable. Le mot usuel pour dire « seulement » est *sol*, parfois *solement*. Nous pensons que, primitivement, *tant* est un pronom neutre ou un adverbe signifiant « autant », sur lequel porte le mot *fors*, et qui a pour rôle d'annoncer la subordonnée qui suit. Nous avons un exemple ancien de *itant* comme seul mot régi par *fors* :

Brend. 541 Mal nen avum fors sol *itant*,

où *itant* annonce l'idée suivante introduite en parataxe. (Remarquons la juxtaposition de *sol* et de *itant*, qui semble bien exclure leur synonymie).

En voici un autre où *tant* est antécédent de *que* pronom relatif :

Guill. Angl. 159 N'en portés vaillant un festu
Fors *tant que* vos arés vestu.
(« excepté ce que vous aurez revêtu »).

Enfin voici *tant* régi par une préposition, ce qui interdit de l'entendre « seulement » et établit sa qualité de pronom :

Q.L.R., L. III, XV, 5 ...pur ço que David servid nostre Seignur a gréd é
ne trespasad pas sun cumandement fors en *tant* cume il mesprist vers Urie.

Il apparaît donc normal que *tant* puisse annoncer le conjonctif *que* introduisant une subordonnée. C'est ce qui se passe évidemment dans l'emploi de *ne... que sol itant que*, cf. :

Renart 932 Ja ne vive il *que sol itant*
qu'il ait esté moignes renduz.

Sans doute ce *tant* a-t-il cessé assez vite d'être senti comme jouant ce rôle d'antécédent de *que*, et *fors tant que* est devenu synonyme de *fors que* ou de *fors*, ce qui explique qu'on le trouve excepteur de locution nominale :

Clariz 6178 Car il n'atent fors *tant que* l'eure
Que li Romain soient venuz,

et qu'il puisse passer après *que* :

Fol. Trist. B 312 Je n'an ai autre porpans
Fors *que tant* en amor servir (2),

une fois *fors que* compris comme synonyme de *fors*.

(1) *Op. cit.*, p. 98, cf. aussi E. Brall, *op. cit.*, p. 32, n. 2.

(2) Les deux exemples sont cités par Tobler, *art. cit.*, p. 99.

Nous avons un exemple de ce dernier cas dans :

Renart 19 Onques n'i ot beste si ose
 qui se tardast por nule chose
 fors que Renart tant solement.

Tant a dû passer assez vite pour un mot vide de sens dans les tours exceptifs où entre *fors* : il a fourni une cheville commode.

Fors que introduisant une subordonnée exceptive apparaît aussi dans la seconde moitié du XII^e siècle. Cf. :

Philomena 250 ...qu'il n'est orer que Progne face
 fors qu'ele vos puisse tenir.

Ibid. 940 ; Bérout, 111.

Pour la période antérieure, il est fort difficile de se faire une opinion, étant donné la rareté des exemples. Nous avons relevé un exemple ancien de *fors* :

Cor. Lo. 82 Le fruit des arbres lor mesis a bandon
 Fors d'un pomier lor veastes le don.

On en trouve d'autres après le milieu du siècle :

Eneas 1401 El ne queroit, fors achaison
 Eüst de lui mettre a raison.

Cf. Bérout, 1848 ; 3081.

Quant à savoir si *que* de *fors que* est le *que* des comparatives (= lat. *quam*) ou celui des complétives (= lat. *quod*), bien que nous penchions pour ce dernier, il paraît difficile d'en décider. Au reste, la question n'a d'intérêt que d'un point de vue étymologique, et encore ; car, du point de vue du psychisme français, il n'existe qu'un indice *que* conjonctif, chargé partout de la continuation d'un mouvement de pensée suspendu. Il est, comme on sait, facultatif à date ancienne dans le langage écrit et versifié.

E. TOURS PREPOSITIONNELS.

On relève l'existence de certains tours prépositionnels exprimant une idée voisine de celle de l'exception, celle de la simple mise à part. Ils sont assez rares. Signalons :

ESTRE.

Chans. Guill. 2798 Vint mil homes en amein ben, e mais
Que l'emperere en France me chargeat,
Estre la force de mi parent leal.

Eneas 3921 Cil amena mil chevaliers
estre la jaude et les archiers.

Il n'est pas proprement exceptif dans ces phrases, où il signifie « outre, mis à part, sans compter ».

Mais il est beaucoup plus proche du sens exceptif dans ces exemples tirés de traductions :

Psaut. Cambr. XVII, 31 kar liquels est Deus *estre* le Seignur, e liquels forz *estre* nostre Deu ?

où *estre* traduit *praeter* (...*praeter* Dominum, ...*praeter* Deum nostrum).

Ibid., Cant. Moysi, 58 Veiez que je sui suls, e nen est altre deus *estre* mei. (Videte quod... non sit alius deus *praeter* me).

Ibid., Cant. Anne, 3 Nen est sainz sicume est li Sire, kar nen est altre *estre* tei, e nen est fort sicume nostre Deus. (... neque enim est alius *extra* te).

Q.L.R., L. II, II, 30 Joab s'en turnad é sun pople asemblad, mais dis e nuef i defurent *estre* Asael. (...*excepto* Asaele).

Estre fournit donc une ressource pour la traduction de *praeter*, *extra*, *absque*, *excepto*, etc., quand il s'agit de suivre de très près un texte latin. Il paraît être savant. Pourtant il continue *extra* qui a conservé sa valeur exceptive en latin tardif ; cf. :

Peregr. Aether., 25, 8 Vbi *extra* aurum et gemmas aut sirico nichil aliud uides.

Nous avons rencontré une fois *estre* ço que utilisé pour introduire une subordonnée exceptive :

Q.L.R., L. IV, XXI, 16 *Estre* tuz ces mals fist li reis Manasses ocire les prudummes d'ici que tute Jerusalem out replenie de sa malice é *estre* ço que il fist pecchiér cez de Juda. (Lat. : *Insuper... absque* peccatis suis, quibus peccare fecit Judam).

Estiers < *exterius* est signalé au XIII^e siècle (1). Cf. :

Serm. poit. 53 Seignors, mot a de ceus en sainte iglese, *esters* les paiens et *esters* les juès, qui sunt essorbé par mavaise vie.

Livre d'Enanchet, 24, 6 il n'i doit onques parler, *estier* en respondant.

(1) Tobler-Lommatzsch, *A.F.W.*, III, p. 1394.

etc. Il peut convenir à la mise à part (« sans compter ») et à l'exception (« sauf »). Il semble appartenir à la langue savante ; nous ne l'avons pas rencontré dans les textes que nous avons dépouillés.

OUTRE.

Outre se rencontre une fois dans nos textes avec valeur exceptive, ou peu s'en faut :

Renart, 1302 Or sui devant lui, si me praigne
et si me face ardoir ou pendre,
qu'autre outre lui ne me doit prendre.

Outre < *ultra* signifie « au delà de » et glisse au sens de « en plus de », d'où « à part ».

SENZ.

Senz peut avoir le sens de « mis à part » :

Pél. Charl. 50 Ne fut itels barnez com le soen senz le vostre.
De même : *Guernes, Beck.*, 4870 ; *Renart*, 80.

Il équivaut parfois à « excepté ».

Paraphr. du Cantique des Cantiques, verset 11, 31.
En nostre terred n'oset eusel canter
Sainz la torterelet chi amat casteed
Por mon ami.

F. SAUF.

Il semble que l'adjectif *saus*, *sauf* n'ait jamais que son sens propre jusqu'à la fin du XII^e siècle. Cependant, on le trouve parfois dans des constructions nominales absolues qui laissent pressentir son emploi comme terme exceptif. Ces expressions sont encore rares. On peut citer :

Guernes, Beck. Saint Thomas dist qu'en France mult produmes aveit,
4125 E ça que il ferunt volt il bien graanter :
Sauf son ordre, voldra les custumes garder.
Ibid. 4131 Mais li sainz arcevesques idunc li graanta
Que, *salve* la fei Deu, les custumes tendra.

Sauf son ordre, salve la fei Deu sont des restrictions, presque des mises à part. Le roi les prend comme telles, puisqu'il refuse de les admettre :

Ibid. 4127 Li reis jure cel mot en estovra oster :
Par cel mot le voldreit, ço dist, ensoffimer.

4133 Li reis jure les oilz ja cil moz n'i sera ;
Car sofisme, ço dit, e grant engin i a.

Sauve m'onor est une formule courante dans la littérature romanesque. Cf. :

Erec, 308 Biax niés Gauvains, conselliez m'an,
sauve m'annor et ma droiture !

Il n'y a là, bien entendu, rien d'exceptif. C'est pourquoi il est assez surprenant de rencontrer deux fois la locution *sauf çou que* + proposition dans *Guillaume d'Angleterre* :

1087 Et lonc tans pensé i avoit
Sauf çou que dit ne li avoit.

et v. 1508.

Ces exemples, où *sauf çou que* apparaît comme une locution exceptive déjà grammaticalisée, nous semblent isolés au XII^e siècle. C'est pourquoi nous préférierions suivre la leçon de W. Förster, qui adopte le texte : *sanz çou que* dans les deux passages (v. 1100 et 1524 de son édition).

*
**

Avant de conclure sur la question des origines des divers tours exceptifs, nous croyons bon d'ajouter quelques remarques sur la structure de l'élément de phrase négatif qui est suivi d'un excepté positif.

Nous avons dit que le signe de la négation qui affecte le premier élément du système exceptif à inversion de signe algébrique est la particule *ne*. On sait qu'en ancien français *ne* suffit à nier en toute circonstance. Il n'est pas fait la différence que connaît le français moderne entre une négation immanente, non transgressive, dont le signe est *ne* et le schéma :

ne → |

et une négation transcendante ou transgressive, dont le signe est *ne... pas* et le schéma :



En ancien français, les termes dits « auxiliaires de négation », sans être des mots pleins, conservent encore une certaine teneur lexicale et désignent plus ou moins précisément un objet signifiant une petite quantité : ils ne sont pas encore signes de transcendance de négation.

Ces termes apparaissent parfois dans la première partie des systèmes exceptifs.

Le fait est à peu près inexistant quand il s'agit de *ne... que*. Nous n'en avons rencontré qu'un exemple, et il est douteux, étant donné l'état du texte :

Chans. Guill. 2383 Uncore n'en ad mie que douz jurz enters
Que jo avei ben pres de quinze miller.

Pas et *point* sont un peu moins rares devant les autres locutions exceptives ; cf. :

*Chans. Guill. 1442 N'out point de barbe ne sur li peil vif,
Fors icel de son chef dunt il nasqui.*

Mon. Guill. 1 54 | Sor le ceval fu dans Guillaume encore
Tos nus et povres, qu'il n'avoit point de robe,
Ne mais ses braies, ses cauces et ses botes.

Eneas 6477 ...que de l'odor *n'*alast point fors,
se par les fistres *non* el cors ;

Ibid., 6503 ; 6803 ; 7076.

Q.L.R., L. I, XXII, 15 *Ne quider pas vers mei nule chose si bien non...*

Ibid., L. II, XXI, 4 ...ne volum pas que huem de Israel i murged fors
ces qui sunt del lignage Saül.

Ibid., L. III, XV, 5; Bérroul, 1413.

Par là est soulignée la différence qui existe entre *ne... que* et les autres tours : *ne... que* porte l'accent sur ce qui suit *que*, et la partie négative est aussi réduite que possible : la présence d'un terme renforçant la négation y est inopportune, car le mécanisme mis en jeu vise à la suggestion d'un positif exclusif de tout autre. Les autres tours, au contraire, sont très compatibles avec une négation appuyée, puisqu'ils font en

quelque sorte la part égale entre ce qui est nié et ce qui est excepté de la négativité. Remarquons d'ailleurs que l'auxiliaire de négation se montre surtout dans deux cas particuliers : quand il y a lieu d'exprimer une idée partitive (cf. *point de...* dans nos trois premiers exemples) et quand une proposition complétive s'interpose entre la négation et l'excepté (cf. *Eneas* 6503, 6803, *Q.L.R.*, II, XXI, 4).

Les termes *rien*, *noient*, *nul* se rencontrent en bien plus grand nombre que *mie*, *pas* ou *point* dans les systèmes exceptifs, devant *se... non* et *fors*, *fors que* tout au moins, car, devant *que*, notamment, ils sont presque aussi rares.

Le premier élément d'un système exceptif à inversion de signe algébrique n'est pas toujours négatif au sens strict. Il suffit qu'il accuse une simple tendance à la négativité ou qu'il ne soit pas pleinement thétique. C'est ainsi que, même assez anciennement, on trouve *que* ou *se... non* après un énoncé interrogatif :

Chans. Guill. 2997 *Ferum nus jamais el*
Que Sarrazins ocire e afronter ?

(la présence de *el*, d'ailleurs, rend le tour très naturel).

Q.L.R., L. IV, V, 21-22... si li dist : « Ai si bien nun ? » Cil respondi que nun. [Lat. Rectene sunt omnia ? Et ille ait : recte.] (la réponse *non* matérialise la négativité impliquée par l'interrogation) (1).

On trouve *que* après une comparative affectée de négativité, c'est-à-dire venant après un comparatif de supériorité positif :

Bérout 35 Mex voudroie que je fuse arse,
Aval le vent la poudre esparsé,
Jor que je vive, que amor
Aie o home qu'o mon seignor.

On trouve encore *se... non* après une subordonnée hypothétique amenée par *se* :

Bérout 4175 Ja n'i avra mais si hardiz,
Se il après les escondiz
En disoit *rien* se anor *non*.

(1) On trouvera d'autres exemples des XII^e et XIII^e siècles dans A. Tobler, *art. cit.*, pp. 79-80.

Les inverseurs *que* et *se... non* peuvent donc jouer après toute espèce de proposition qui n'est pas pleinement thétique : négative, interrogative, hypothétique, comparative refusée, etc. On sait qu'à d'autres points de vue ces propositions provoquent les mêmes conséquences syntaxiques : emploi de la particule de coordination *ne*, de certains « indéfinis » comme *rien*, *nul*, etc., emploi du subjonctif dans leur complétive (1), etc. Il suffit que le premier élément se situe dans une sphère de négativité pour qu'on puisse amener du positif par *que* ou *se... non*.

*
**

Nous avons déjà indiqué (2) qu'en première analyse le français dispose de deux sortes de moyens pour traduire l'idée d'exception : moyens lexicaux ou d'expression, moyens syntaxiques ou de suggestion. Il importe de revenir sur ce point en ce qui concerne l'état de langue que nous venons d'essayer de définir.

On a, à date ancienne, des moyens d'expression constitués par des termes lexicalement clairs, traduisant l'idée d'adversation exceptive. Ce sont d'abord les prépositions de la mise à part : *estre*, *oultre*, *senz*, puis les mots signifiant proprement « excepté » : *fors*, *fors que*, aptes à introduire l'excepté de caractère nominal après un énoncé aussi bien positif que négatif.

Il existe d'autre part des procédés syntaxiques de suggestion de l'excepté : *ne... que* et *ne... se... non*. Ceux-ci ne fonctionnent qu'à condition d'opposer un élément positif à un élément négatif, c'est-à-dire qu'ils mettent en jeu des mécanismes d'inversion détruisant la négativité : négation de l'hypothèse, utilisation de l'inverseur *que*.

Entre ces deux types, nous constatons que certains termes fonctionnent tantôt comme des inverseurs syntaxiques, tantôt comme des termes fixés lexicalement : ce sont *mais*,

(1) Cf. notre *Essai sur le mode subjonctif*, ch. III.

(2) V. s., p. 13.

mais que, ne mais, ne mais que. Ceux-ci ont d'abord été, historiquement, des moyens syntaxiques. Dans la préhistoire du français, *mais que, ne mais, ne mais que* ont d'abord servi à inverser après énoncé négatif, tout comme *que* à date historique. Du fait que tous sauf un sont de structure complexe, assez étoffés phonétiquement et d'utilisation spécifique, ils ont été sentis par la suite comme signifiant « excepté » et ont pu être employés pour l'exception à un énoncé positif. L'un d'entre eux, le plus complexe puisqu'il a trois éléments, *ne mais que*, est même allé plus loin dans l'évolution sémantique et a pu signifier « seulement ».

Que ces tours se soient fixés avec un sens lexical à date historique ne les empêche pas de fonctionner encore comme inverseurs après proposition négative. A ce titre, s'ils introduisent le plus souvent un élément particulier à excepter d'une catégorie générale, ils restent aptes à opposer un élément situé au même degré de particularité, donc à exprimer une adversation pure et simple, sans manquer aucunement pour cela à la logique de leur signification linguistique.

Le cas de *mais* est un peu à part. Il constitue encore un inverseur, lui aussi ambivalent en discours, mais c'est la valeur adversative qui est de beaucoup la plus répandue, et l'exceptive la plus rare. C'est un inverseur à dominante adversative, tandis que les autres sont à dominante exceptive. Nous assistons à l'évolution d'une tendance à le fixer lexicalement comme signifiant « excepté », puisqu'il lui arrive, très rarement d'ailleurs, d'excepter après énoncé positif. Cette tendance n'a pas abouti, en raison de la forte position que *mais* a prise dans l'expression de l'adversation pure et simple, où il apparaît aussi bien après du positif (cf. all. *aber*) qu'après du négatif (cf. *sondern*).

Mais, en tant qu'inverseur exceptif de structure simple, subissait la même loi de la proximité nécessaire de l'indice *ne* que l'inverseur *que*. Cela, joint à la prédominance de la valeur adversative, a pu constituer un facteur de débilite.

S'il fallait donc établir un classement méthodique de nos tours exceptifs anciens, nous proposerions celui-ci :

Moyens purement syntaxiques :

- à inverseur de structure simple : *ne... que.*
- à inverseur de structure double : *ne... se... non.*

Moyens à la fois syntaxiques et lexicaux :

(à la fois syntaxiques et lexicaux après proposition négative, seulement lexicaux après proposition positive).

- à inverseur de structure simple : *ne... mais.*
- à inverseur de structure double : *ne... mais que, ne... ne mais.*
- à inverseur de structure triple : *ne... ne mais que.*
(d'autant plus lexicaux que plus complexes).

Moyens lexicaux :

Fors, fors que, outre, estre, senz.

Chapitre II

Emploi des Tours Exceptifs en Ancien Français

I. — DES ORIGINES A LA FIN DU XII^e SIÈCLE

A l'occasion des problèmes que nous venons d'évoquer, — problèmes des origines, problèmes des psycho-mécanismes, — il est apparu que sous l'idée générale d'exception se cache une réalité de discours multiple : exception par rapport à une assertion positive ou négative, exception sous forme nominale ou sous forme de proposition, exception constituant ou non le prédicat, exception se confondant avec l'adversation simple, expression de la mise à part, etc. Il faut maintenant tenter de définir comment les divers tours exceptifs dont dispose le français dans le premier état syntaxique qui nous soit accessible ont été utilisés pour l'expression de ces différentes modalités de l'exception, dans quelle mesure ils s'adaptent à ces différents rôles, dans quelle mesure ils sont interchangeables ou se spécialisent, dans quelle mesure ils entrent en concurrence. Nous tenterons de répondre à ces diverses questions en dressant des tableaux complets des emplois des tours exceptifs dans un certain nombre de textes.

A. DES ORIGINES AU MILIEU DU XII^e SIÈCLE.

Autant qu'on en peut juger d'après le nombre restreint de textes dont nous disposons, il semble qu'on puisse distinguer deux états successifs :

a) D'abord, on a l'impression que tous les tours sont à peu près sur le même plan, dans les emplois les plus variés.

Ainsi, la *Passion du Christ* compte deux phrases exceptionnelles, toutes deux introduites par *mais que*, dont l'une vient après proposition positive :

98 Tot sos fidels i saciet,
 mais que ludes Escharioh
 cui una sopa enflet lo cor.

L'autre :

385 Argent ne aur *non* i donet
 mas que son sang et soa carn,

constitue une adversation restrictive.

Dans *Alexis*, deux tours exceptifs :

1. *ne... mais..., mais que* :

36 Quant veit li pedre *que mais* n'avrat amfant,
 Mais que cel sul *que* il par amat tant...

2. *Ne... fors + loc. nom.* :

272 Nel reconnut nuls sons appartenanz
 Ne neüls hom *ne* sout les sons ahanz
 Fors sul le lit u il a jeü tant.

Dans *Gormond et Isembart*, cinq exemples d'exception, cinq tours différents :

1. Prop. pos., *mais que* + prop. à l'indic. : 1 exemple.
2. *ne... ne mes sul + loc. nom.* : 1 (1).
3. *ne... que + loc. nom.* : 1.
4. *ne... si + loc. nom. non* : 1.
5. *nul autre... ne... fors + loc. nom.* : 1.

Dans *Roland* (17 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :

ne... mais que + loc. nom. : 1 exemple.
prop. pos., mais que + prop. au subj. : 1.
ne... ne mais que + loc. nom. : 2.
prop. pos., ne mais que + loc. nom. : 2.
ne... ne mais + loc. nom. : 1.
prop. pos., ne mais + loc. nom. : 2.

2. *ne... que* : 1.

3. *ne... se + loc. nom. non* : 3.

ne... se... ne + prop. (indic.) : 1.

ne... fors + loc. nom. : 3.

(1) V. s., p. 43.

Dans le *Couronnement de Louis* (17 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :
 ne... mais que + loc. nom. : 2.
 prop. pos., *mais que* + prop. (indic.) : 1.
 ne... ne mais + loc. nom. : 2.
 prop. pos., *ne mais* + loc. nom. : 1.
2. *ne... que* : 4.
 ne... autre... que : 1.
3. *ne... se... non* : 1.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 4.
 prop. pos., *fors* + loc. nom. : 1.
 prop. pos., *fors* + prop. (indic.) : 1.
5. *ne... si* + prop. (indic.) : 1 (1).

Dans le *Comput de Philippe de Thaon* (9 phrases) (2) :

1. Tours où entre *mais* :
 ne... ne mais que + loc. nom. : 3.
 ne... ne mais + loc. nom. : 1.
2. *ne... que* : 1.
3. *ne... se... nun* : 1.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 2 + 1 probable (texte conjectural).

Ces textes ne dessinent pas une tendance bien nette. Signalons l'absence de *ne... mais* + loc. nom., tour rare. Nous ne croyons pas cependant que cette absence constitue un argument pour soutenir que le tour soit secondaire par rapport à *ne... ne mais*, attesté antérieurement. *Mais* seul est peu clair, car il est multivalent : adversatif, adverbe de quantité, adverbe de temps, il n'est exceptif que bien rarement. *Mais*, quand il est appuyé sur *ne*, il constitue un tour spécifique et devient parfaitement clair.

b) D'autres textes, à peu près contemporains des derniers cités, autant qu'on en peut juger, semblent indiquer des tendances nouvelles.

(1) V. s., p. 38.

(2) Nous ne comptons pas les 3 cas de *ne... mais de* (v. 3325, 3384, 3444), ni le cas de *ne... plus de* (3438). Ce sont des tours comparatifs. Mais ils font comprendre le passage de la comparaison négative à l'exception, V. s., p. 21.

Charroi de Nîmes (6 phrases) :

1. *ne... que* : 4.
2. *ne... fors* : 2.

Pélerinage de Saint Brendan (18 phrases) :

1. *ne... el... se... nun* : 1.
2. *ne... fors* + loc. nom. : 13.
prop pos., *fors* + loc. nom. : 4.

Lois de Guillaume le Conquérant (7 phrases) :

1. *Ne... mais que* + prop. (subj.) : 1.
2. *ne... que* : 3.
3. *ne... se... non* : 2.
4. prop. pos., *fors* + loc. nom. : 1.

Chanson de Guillaume (33 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :
prop. pos. à *ne mes ke* + loc. nom. : 1 (1).
ne... mais + loc. nom. : 1.
el... ne... mais + prop. (indic.) : 1.
2. *ne... que* : 10.
ne... el (altre)... que : 3.
3. *ne... se... non* : néant.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 11 (dont 3 de val. advers.).
prop. pos., *fors* + prop. (subj.) : 4 (1 de val. advers.).
5. *estre* + loc. nom. : 2.

Moniage Guillaume I (8 phrases exceptives) :

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais que + prop. (subj.) : 1.
prop. pos., *mais que* + prop. (impér.) : 1.
ne... ne mais + loc. nom. : 1.

(1) V. 2385 E ore sui ça enz *ne mes ke sul* mei tierz : « nous ne sommes ici que trois ». (m. à m. « je suis maintenant ici troisième seulement ». Bien que le vers soit altéré (deux pieds de trop, probablement ore est à supprimer), on peut considérer la fin du vers comme correcte. *Ne mes ke*, ici en phrase positive, équivaut à « seulement ». V. s., p. 30.

2. *ne... que* : 2.
3. *ne... se... non* : néant.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 3 (1).

Ce deuxième groupe de textes semble indiquer les points suivants :

1. *[ne] mais que* et *[ne] ...ne mais* perdent du terrain. Cependant *mais que* reste le tour usuel pour introduire une subordonnée exceptive. Un emploi particulier est à signaler dans :

Lois Guillaume, 5 Cil kis claimed durrad al provost pur l'escussün VIII den., ja tant n'i ait, meis qu'il oüst cent almaille, ne durrad que VIII den.

ja tant n'i ait, meis que + subj. = « n'y aurait-il que le fait qu'il aurait »... = « aurait-il même... ». Ce tour paraît à l'origine d'un emploi de *mais que* : « même si », « s'il est vrai que » en usage surtout en dialecte anglo-normand (2).

2. *ne... se... non* paraît rester sur ses positions, qui sont modestes ; il n'est présent ni dans le *Charroi de Nîmes*, ni dans la *Chanson de Guillaume*, ni dans le *Moniage Guillaume I*.
3. *Ne... que* et *[ne]... fors* ont la préférence des auteurs. Il nous faut essayer de comprendre pourquoi.

α) *Ne... que* s'emploie dans deux types de phrases seulement :

- la formule du type : *n'i ot que corrocier*, où le prédicat est constitué par un infinitif ;
- le cas où le prédicat comporte une indication numérique, type :

Cor. Lo. 103 Mes sire est juvenes, n'a que quinze ans entiers.

(ainsi, les dix exemples de la *Chanson de Guillaume* sont de ce modèle).

(1) 642 Car el capistre dist li abes cortois
Que n'eüsse armes fors le char et les os,
De che me defendisse,

est encore un exemple qui montre bien le mécanisme du passage de l'exception à l'adversation. On peut se défendre par ses propres moyens physiques, bien qu'ils ne constituent pas proprement des armes : « armes » représente l'idée plus générale de « moyens de défense ». Ce n'est pas une adversation absolue, mais plutôt une restriction.

(2) V. i., pp. 84 et 103.

On peut même dire que *ne... que* est spécialisé dans ce dernier genre de formule. Il apparaît donc qu'il a gagné tout ce que *ne... mais que* a perdu, car c'est surtout *ne... mais que* qui était utilisé à cela dans le premier groupe de textes. Cf. :

Rol. 2759 Jo ai cunté n'i ad *mais que* VII liwes.

Cor. Lo. 2101 O lui n'en meine *mais que* dous chevaliers.

C'est même cet emploi qui a dû faire croire que *ne... que* était une abréviation de *ne... mais que*.

Cependant, comme *ne... que* est inapte à introduire une subordonnée exceptive, *mais que* se maintient bien dans ce dernier rôle, et même s'y spécialise.

Ne... que constitue, de par son origine, un excellent moyen stylistique de mise en relief. C'est pourquoi, pour traduire la plénitude d'un sentiment, son caractère exclusif de tout autre, il est en telle faveur dans les formules épiques bien connues : *n'i ot que esmaier, n'i ot que corrocier, n'i ot qu'es-leecier...*

β *Fors* et *ne... fors*.

Ce qui a fait le succès de *fors* est quelque chose d'assez différent.

C'est d'abord, sans doute, sa clarté : de tous les mots capables d'introduire l'exception, c'est celui dont le sens prête le moins à équivoque, parce qu'il fait image. C'est l'expression la plus directe de l'exclusion : le premier élément de la phrase peut être loin, il peut être long, *fors* n'en indique pas moins nettement que ce qui suit échappe à ce qui vient d'être énoncé.

Mais c'est surtout son ambivalence, le fait qu'il introduit aussi bien l'exception à une assertion affirmée que l'exception à une assertion niée, qui a dû lui valoir la faveur. *Que*, nous l'avons vu, ne se conçoit pas après du positif. *Se... non*, pas davantage à date ancienne. *Ne mais, ne mais que* et *se... non* ont peut-être pâti de la bizarrerie apparente qui est qu'ils contiennent un terme négatif tout en servant à introduire un élément positif. Seul *fors*, lexicalement très clair, est rigoureusement neutre et ne présume rien du signe algébrique de la chose exceptée.

B. SECONDE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE.

Les textes de la période allant de 1150 à 1200 environ nous fournissent les chiffres suivants :

Eneas (74 phrases) :

1. Tours où entre *mais*.

- ne mes que* = « seulement » : 1 (1).
- ne... el... mais que* + prop. (subj.) : 1.
- mais que* + prop. (subj.) : 3.
- ne... ne mais que* + loc. nom. : 2.
- ne... mais* + loc. nom. : 1. (1).
- ne... mais* + loc. nom. : 1 (2).
- ne... ne mais* + loc. nom. : 9.
- ne... altre plus... ne mais* + loc. nom. : 1.
- prop. pos., *ne mais* + loc. nom. : 1.

2. *ne... que* : 3.

ne... el... que : 1.

3. *ne... se... non* : 28 (1 de val. advers.).

prop. pos. dépendant de prop. nég., *se... non* : 2.
prop. hypothétique, *se... non* : 1.

4. *ne... fors* + loc. nom. : 11.

prop. pos., *fors* + loc. nom. : 2.
ne... fors + prop. (subj.) : 1.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 4.

5. *estre* : 2.

Philomena (18 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :

mes que + prop. (subj.) : 2.
mes que + prop. (indic.) : 1.
ne... ne mes que + prop. (subj.) : 1.

2. *ne... que* : 4.

3. *ne... se... non* : 4.

4. *ne... fors* + loc. nom. : 2.

ne... fors que + loc. nom. : 1.
ne... fors que + prop. (indic.) : 1.
ne... fors que + prop. (subj.) : 2.

(1) 3875 *Ne mes que sol* itant lor dist. V. s., p. 30.

(2) C'est par erreur qu'un second est cité par H. Sten, *op. cit.*, p. 209 ; 5018 *n'i ot l'an mes* noise ne cris : ici, *mes* n'est pas exceptif.

Richeut (9 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :
prop. pos., *ne mais* + loc. nom. : 1.
ne... mais que + prop. (indic.) : 1.
ne... mais que + prop. (subj.) : 1.
2. *ne... que* : 1.
3. *ne... se... non* : 1.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 4.

Chrestien de Troyes, Erec et Enide (36 phrases) :

1. *ne... mais que* + loc. nom. : 2 (dont 1 de val. advers.).
mais que + prop. (subj.) : 5.
mais + prop. (subj.) : 1.
2. *ne... que* : 1.
ne... autre... que : 1.
3. *ne... se... non* : 11 (dont 3 de val. advers.).
ne... se... ne : 2.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 7.
ne... fors que + loc. nom. : 1.
ne... fors que + prop. (indic.) : 1.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 1.
ne... fors que tant seulement + loc. nom. : 2.
ne... fors tant con + prop. (indic.) : 1.

Guillaume d'Angleterre (28 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais que + loc. nom. (*del* + infin.) : 1 (1).
mais que + prop. (indic.) : 1.
mais que + prop. (subj. II hypoth.) : 1.
mais que + prop. (subj.), 8.
2. *ne... que* : 1.
3. *ne... se... non* : 3.
prop. hypoth., *se... non* : 1.
prop. compar., *se ne* : 1.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 4 (dont 1, v. 159, *ne... fors tant* + *que*, pron. rel., et 1, v. 3118, *ne... fors del* + infin.).
ne... fors que + loc. nom. : 3.
prop. pos., *fors* + loc. nom. : 1.
ne... fors que tant + prop. (indic.) : 1.
5. *sauf çou que*, *ou sanz çou que* (2) + prop. (indic.) : 2.

(1) V. i., p. 82

(2) V. s., p. 67.

Marie de France, *Lai d'Eliduc* (12 phrases) :

1. *ne... mais que* + loc. nom. : 1 (1).
2. *ne... que* : 2.
3. *ne... se... non* : 3.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 2 (2).
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 4.

Quatre Livres des Reis (68 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais + loc. nom. : 6 (dont 1 de val. advers.).
ne... el... mais tant que + prop. (subj.) : 1.
mais que + prop. : 3 (indic. et subj.).
mais tant que + prop. (indic.) : 1.
2. *ne... que* : néant.
3. *ne... si... nun* : 11 (dont 1 de val. advers.).
ne... altre... si... nun : 1 (val. advers.).
prop. interr., *si... nun* : 1.
prop. pos., *si pur ço nun que...* : 1.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 12.
ne... altre... fors : 2.
ne... el... fors que + loc. nom. : 1.
prop. interr., *fors* + loc. nom. : 1.
prop. pos., *fors* : 2.
ne... fors en tant cume : 1.
ne... fors si cume : 1.
fors tant que + prop. (indic.) : 1.
5. *estre* : 9.
estre ço que + prop. (indic.) : 1.

Bérout, *Tristan* (33 phrases) :

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 9.
prop. comparative, *que* : 1 (3).
3. *ne... se... non* : 2.
prop. hypothétique, *se... non* : 1 (4).

(1) V. 794, texte douteux. Ms : *Ne furent mais* il dui. Il manque un pied que E. Hoepfner rétablit par : *mais que* il dui.

(2) A moins qu'il ne s'agisse de *ne... fors... que* + prop. :
973 Oncques la color ne perdi
Fors un petit *qu'ele* empali.

(3) V. s. p. 69.

(4) V. s. p. 69.

4. *ne... fors* + loc. nom. : 13.
prop. hypoth., *fors* + loc. nom. : 1.
prop. pos., *fors* + loc. nom. : 2.
ne... autre... fors + prop. (indic.) : 1.
ne... el... fors + prop. (subj.) : 1.
ne... fors que + loc. nom. : 1.
ne... el... fors que + prop. (subj.) : 1.
prop. pos., *fors tant que* + prop. (indic.) : 1.

Roman de Renart, le branche (20 phrases) :

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais que + loc. nom. : 3.
ne... mais que + prop. (indic.) : 1.
prop. pos., *mais que* + prop. (subj.) : 1.
2. *ne... que* : 2.
ne... el... que : 1.
3. *ne... se... non* : 2.
4. *ne... fors* + loc. nom. : 6 (dont 1 de val. advers.).
ne... fors que + loc. nom. : 1.
5. *sanz* : 1.
autre... outre : 1.

Quelles indications peut-on tirer des chiffres qu'on vient de lire ? Les traits suivants semblent se dégager :

1. Le déclin des tours où entre *mais* se précise. Ils sont encore assez nombreux et variés dans *Eneas*, et c'est de tous *ne... ne mais* introducteur d'exception nominale qui montre le plus de vitalité ; c'est lui, en effet, qui prête le moins à équivoque. Nous pensons que c'est le risque d'équivoque qui tend à éliminer *ne... mais que* + locution nominale. La plupart des exemples que nous en citons doivent probablement s'entendre en donnant à *mais* une valeur temporelle de « désormais, plus », ce qui fait qu'ils seraient plutôt à classer sous la rubrique de *ne... que*. Cf. :

Guill. Angl., 975 Au matin, quant fu ajorné
Et il furent tot atorné,
Qu'il n'i ot *mais que* del movoir,
Li rois, por amor Dieu le voir
Lor ciet as piés...

De même, *Eliduc*, 794 ; *Renart*, 928 ; 2836 ; 2906.

Il est à remarquer que les *Quatre Livres des Rois* se situent tout à fait à part par la place qu'ils font à *ne... mais* + locu-

tion nominale. Leurs six exemples du tour (dont un à valeur adversative) constituent la proportion la plus importante qu'on puisse trouver. En revanche, ils ne comptent aucun exemple de *ne... que*, dont *ne... mais* remplit exactement la fonction habituelle. Il s'agit, soit d'un archaïsme, soit d'un trait dialectal anglo-normand. C'est peut-être d'après ce texte qu'on comprend le mieux la raison de la rareté du tour et de sa prompte disparition : il n'est pas clair et fait aisément équivoque avec les phrases négatives où *mais*, temporel, signifie « désormais, plus » ;

II, XIX, 35 *ne me asavure ne delite mais ne beivre ne mangier, ne quer mais oïr chanteresse ne chantur.*

III, XII, 29 *Ne vos estut mais a Jerusalem venir* [Lat. *Nolite ultra ascendere in Jerusalem*].

Mais que tend à n'être plus que locution conjonctive introduisant une subordonnée. Avec l'indicatif, il signifie « excepté que ». Suivi du subjonctif, il donne plusieurs effets de sens différents, dont certains même sont opposés entre eux. Le subjonctif étant le plus souvent celui de la subordination critique (on peut mettre à part le cas où il est appelé par une idée volitive de la principale), comme dans :

*Eneas 6689 Mais qu'il eüst la terre an pais
et la fame, ne querroit mais,*

qui d'ailleurs peut s'interpréter autrement), on l'expliquera en général par une pesée hypothétique.

Ne... mais que + subjonctif peut signifier : « *ne... que si* », cf. :

*Richeut, 884 Ses espouse, c'une n'en prent
Mais qu'il gaaint.*

(« car il n'en prend une que s'il y gagne »).

Après proposition positive, ou après proposition négative, sans qu'il y ait une relation étroite entre la négation et *mais que*, on peut obtenir deux nuances bien différentes de restrictive hypothétique.

1) Dans :

Eneas 139 et promist li car li donroit
 plus que ses pere ne avoit,
 et molt par lo feroit riche home,
 mais qu'il li otroiaist la pome.

Ibid., 8833 ; Erec, 3287 ; Guill. Angl., 626, etc.

mais que se traduirait en français moderne par « pourvu que », c'est-à-dire « si seulement ». C'est la visée hypothétique elle-même qui subit une restriction, qui est réduite à un seul point : on exprime ainsi l'idée d'une condition suffisante.

2) Au contraire, dans :

Q.L.R., L. III, XIII, 8 *Mais que* tu me *dunasses* la méited de quanque
ad en ta maisum, od tei ne irrée, ne pain ne mangerée ne éve ne beverée.

et dans la formule fréquente *mais que bien poist* (1), cf. :

Erec 4682 La sera anfoïz li cors,
 puis voldrai la dame esposer,
 mes que bien li doie peser.

Guill. Angl. 681 Si serés garde a grant aise
 Mais que bien poist et bien desplaise.

la restriction porte sur le résultat de l'opération de supposition, qui est menée à son terme ; on obtient alors une hypothèse extrême, un cas-limite qui ne saurait être transgressé, et par là l'idée d'une opposition avec l'idée exprimée dans la proposition principale. *Mais que* correspond au moderne *même si* (2).

Le simple *mais* peut se rencontrer dans l'un et l'autre des deux derniers emplois. Cf. :

1) Guernes, Beck. 2892 Quels que seit li evesques que Deus fait establir,
 Mais religion voille e sun ordre tenir...,
 Ne deit par poesté terriene perir.

2) Erec 5585 poez ausi de vos atandre,
 se la Joie volez anprendre,
 que vos l'avroiz, mes bien vos poist.

(1) Cf. Fr. Bischoff, *Der Coniunktiv bei Chrestien*, Halle, s. d., p. 21. C'est toujours, accompagné ou non de *bien*, un verbe signifiant : « il pèse, il déplaît » qu'on trouve dans cet emploi de *mais que*.

(2) En dehors de la formule : *mais que bien poist*, ce sens paraît particulier à l'anglo-normand. V. s. p. 77 et i. p. 103.

Dans ses sens de « excepté que, mis à part que », *mais que* subit la concurrence de *fors que*, *fors tant que* et même du simple *fors*.

2. *Ne... que* se trouve dans le même type d'emploi que celui que nous avons déjà signalé. Il est surtout utilisé dans l'expression de la restriction numérique. En revanche, la formule : *n'i ot que corrocier* est absente des textes indiqués ci-dessus, alors qu'elle apparaît encore dans les chansons de geste de la même époque : cf. *Aiol* (partie tardive en alexandrins), v. 6202, 7687, 7984. L'abandon de ce type de phrase est peut-être imputable à l'existence d'un tour avec lequel il pouvait être confondu : cf. :

Bérout 2121 « Fuion, *n'avon que demorer* ».

N'avet en eus que sejoirner.

où *que* est pronom neutre.

La locution *i a* employée avec *ne... que* donne lieu à une tournure nouvelle quand *que* est suivi de *del* (*dou*) + infinitif :

Guill. Angl. 977 ... Qu'il *n'i ot mais que del movoir*.

Renart 2836 *Ja n'i avra mes que dou pandre.*

Le sens est : « il n'y a plus qu'à... ».

Dans l'emploi de *ne... que*, la loi de proximité des deux éléments continue à être respectée : ce n'est qu'à ce prix que le tour est clair. Cependant il faut noter, dans la période que nous considérons, une certaine tendance à donner plus de consistance à l'élément négatif en y exprimant, notamment, un substantif de sens général ou un pronom dit « indéfini » ; on traduit ainsi le concept général dont ce qui suit *que* constitue le particulier excepté de la négation. *Ne... que* devient alors proprement *exceptif*. Cf. :

Thèbes 7201 Car il *n'aveit heir que cestui*.

Bérout 4226 *Ele a juré et mis en vo*
Qu'entre ses cuises nus n'entra
que li meseaus qui la porta...

(à côté de : *ibid.*, 1308 *Ne sot que il*).

C'est là une extension d'emploi importante.

Il arrive, — rarement il est vrai, — que les poètes prennent la liberté d'intervertir l'ordre des deux termes *ne* et *que*. Cf. :

Eneas 278 de lor vint nes *que* set *nen* orent.
Bérout 688 O lui c'un jor *ne* sejoinez.
Huon Bord. 250 Et *que* quatorze *ne* furent li marcis (1).

Nous avons signalé l'inaptitude de *ne... que* à amener une proposition exceptive. La difficulté peut être levée en introduisant le mot *el* dans l'élément négatif. Cf. :

Aiol 9108 Quant l'entent li traître, n'en fait *el* qu'il s'enrage.

3. Le tour *ne... se... non* marque un grand progrès. Il est représenté de façon massive dans *Eneas* et fait bonne figure dans les autres textes. Cependant il n'y en a qu'un exemple dans *Aiol*, et il se trouve dans la partie ancienne en décasyllabes (v. 1982). Les préférences stylistiques des auteurs se portent soit sur *ne... se... non*, soit sur *ne... fors*, qui offrent à peu près les mêmes possibilités d'expression.

Nous avons déjà signalé l'extension de *se... non* hors du cas de la principale niée, et notamment après proposition interrogative et proposition hypothétique introduite par *se* (2). Il faut encore citer *se... non* dans la formule *se por ce non que* après principale au subjonctif Il hypothétique. Cf. :

Eneas 1304 Se *por ce non* qu'a mon espos
 pramis m'amor a mon vivant,
 de lui *feïsse* mon amant.

Q.L.R., L. IV, II, 19 Mult par fust bons li surjurs a ceste cited, si cume bien les véis, *si pur ço nun que* pesmes sunt les éves é baraignes les terres. [Lat. sed].

Se por ce non que signifie « sinon quant au fait que, sauf quant à ce que » et sert à l'expression d'un fait en opposition avec une idée sous hypothèse. C'est que l'idée sous hypothèse est sentie plus ou moins équivalente d'une idée niée. (Elle ne fait pas d'Enée son amant, le séjour de la cité n'est pas bon).

(1) Cité parmi d'autres exemples par A. Tobler, *art. cit.*, p. 101.

(2) V. s. p. 69.

Citons enfin l'apparition de l'expression *faire se bien non*, dans :

Troie 16938 En l'ueil me fiere de son dei
Seit rei, seit prince, seit baron
Cui j'aie fait rien se bien non.

Ici l'emploi de *se... non* est assez justifié après une relative à antécédent indéterminé, c'est-à-dire sentie équivalente d'une proposition hypothétique, et l'on doit comprendre encore « à qui j'aie fait *autre chose que du bien* ». Mais le temps n'est pas loin où *faire se bien non* signifiera simplement « faire du mal » (1).

4. *Fors* jouit d'une grande faveur. C'est lui qui, au total, est le mieux représenté, car c'est lui qui offre la plus riche gamme de possibilités d'expression. Il a, notamment, sur tous les autres l'avantage d'être très clair après un énoncé positif. Il est capable, aussi bien, d'introduire une proposition exceptive, soit sous sa forme simple, soit en portant sur un *tant* annonçant un *que* : *fors tant que* est devenu un tour tout à fait courant. Enfin *fors que* apparaît, encore assez peu représenté ; il est utilisé aussi bien pour l'exception substantive que pour la subordonnée exceptive.

Il est un fait qu'il ne faut pas perdre de vue quand on étudie la concurrence des tours exceptifs, c'est que la très grande majorité de nos textes anciens est en vers, et que les nécessités métriques n'ont pas manqué d'intervenir. On a bien souvent usé d'un tour ou de l'autre selon qu'il fallait une syllabe de plus ou de moins. Les ressources des tours exceptifs à cet égard sont remarquables : avec les rallonges de *sol*, *solement*, *itant*, etc., on a toute une série de formules occupant de une à six syllabes. Il est ainsi des octosyllabes presque entièrement remplis de termes exceptifs :

Renart 21 *fors que Renart tant seulement.*

Eneas 3875 *Ne mes que sol itant lor dist.*

Le v. 1203 du *Comput* de Philippe de Thaon :

Ne mais que sulement
sutils entendement

ne contient que la formule exceptive.

(1) V. i., pp. 107-108.

Il ne faut donc pas tirer des chiffres des conclusions trop rigoureuses. Il suffit de souligner les tendances qu'ils semblent indiquer.

A la fin du XII^e siècle, les tendances sont à la simplification par élimination des tours peu clairs, peu normalisés, pouvant créer des équivoques. Des tours où entre *mais*, seuls *ne... ne mais* + locution nominale et *mais que* + proposition témoignent de vitalité. *Ne... que* s'est imposé et s'étend, mais ses conditions d'emploi sont bien déterminées. Cette simplification résulte en réalité d'une spécialisation dont les grandes lignes peuvent se résumer dans le tableau suivant :

<i>[ne]... mais</i>	adversatif
<i>[ne]... ne mais</i>	exceptif
<i>[ne]... mais que</i>	introduceur de proposition exceptive, surtout hypothétique (« pourvu que », « même si »).
<i>[ne]... ne mais que</i>	exceptif de locution nominale.

La fonction exceptive de locution nominale appartient surtout aux tours à reprise de *ne* : *ne mais* et *ne mais que*. La répartition fonctionnelle des tours où entre *mais* accuse une spécialisation comparable à celle que nous avons signalée comme s'étant produite antérieurement entre :

<i>ne... que</i>	restrictif.
et <i>ne... ne que</i>	comparatif (1).

Cependant, *ne... se... non* et *ne... fors* bénéficient du décliv des tours à *mais*, et c'est *fors*, accompagné de *fors que* et de *fors tant que*, qui offre les possibilités les plus étendues.

Un travail de décantation s'est fait au cours du XII^e siècle.

*
**

(1) V. s., p. 56.

II. — XIII^e SIÈCLE ET DÉBUT DU XIV^e

A partir du début du XIII^e siècle, les œuvres en prose se font plus nombreuses, et certaines d'entre elles émanent d'auteurs dépourvus de prétentions littéraires. Ce sont les œuvres en prose que nous interrogerons dorénavant pour tenter de nous faire une idée de l'évolution de l'usage. Les œuvres en vers nous offriront surtout des particularités.

A. PREMIÈRE MOITIÉ DU XIII^e SIÈCLE.

Villehardouin, *Conquête de Constantinople*.

1. Tours où entre *mais* :

Seul *mais* que est usité, et seulement pour introduire une subordonnée au subjonctif, avec la valeur de « pourvu que ».

2. *ne... que* : 13.

3. *ne... se... non* : 21.

mult poi... se... non : 1.

ne... se... ne : 1.

4. *Ne... fors* + loc. nom. : 1.

prop. pos., *fors* + loc. nom. : 3.

ne... fors que + loc. nom. : 2.

prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 2.

defors + loc. nom. (mise à part) : 2.

5. *sanz* (mise à part) : 3.

Robert de Clari, *Conquête de Constantinople*

1. Tours où entre *mais* :

mais que + prop. (indic.) : 1 (val. advers.).

2. *ne... que* : 8.

3. *ne... se... non* : 2.

ne... sen... ne : 1.

4. *ne... fors* + loc. nom. : 12.

prop. pos., *fors* + loc. nom. : 2.

ne... fors que + prop. : 2.

5. *hors* + loc. nom. : 1.

estre... hors : 2.

Queste del Saint Graal.

1. Tours où entre *mais* :

ne... ne mes + loc. nom. : 1.
sanz... ne mes + loc. nom. : 1.
prop. pos., *ne mes* + loc. nom. : 4.
ne... ne mes que + prop. (indic.) : 1.

2. *ne... que* : 5.

ne... autre chose... que : 1.
ne... autre chose que + prop. : 2.

3. *ne... se... non* : 36 (dont 1 de val. advers.).

sanz... se... non : 1.
ne... se (ce) n'est (estoit, fu, etc.) : 13.
poi... se ce n'ert : 1.

4. *ne... fors* + loc. nom. : 46 (dont 2 de val. advers.).

sanz... fors + loc. nom. : 2.
prop. pos., *fors* + loc. nom. : 12.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 2.

5. *sanz* : 1.

La Mort le Roi Artu.

1. Tours où entre *mais* :

Ne... mes que + prop. (subj.) « excepté que » : 1.
ne... ne mes que + prop. (subj.) : 1.
prop. pos., *ne mes que* + prop. (subj.) : 1.
prop. pos., *ne mes* + loc. nom. : 1.

2. *ne... que* : 16.

ne... autre... que : 1.

3. *ne... se... non* : 30 (dont 1 de val. advers.).

ne... se non : 1.
ne... se... ne... : 1.
ne... se n'est : 2.

4. *ne... fors* + loc. nom. : 42 (dont 2 de val. advers.).

prop. pos., *fors* : 19.
ne... fors que + loc. nom. : 3.
prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 1.
ne... fors que + prop. : 6 (3 indic., 3 subj.).
ne... fors tant que + prop. : 8 (6 indic., 1 subj., 1 subj. II hypoth.).

5. *sanz* : 3.

Aucassin et Nicolette.

1. *Mais que* + prop. (subj.) « pourvu que » : 1.
2. *ne... que* : 1.
3. *ne... se... non* : 3 (dont 1 de val. advers.).
4. *ne... fors* + loc. nom. : 2.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 1.
5. *sanz* (mise à part) : 1.

La Fille du Comte de Ponthieu, 1^{re} version.

1. *Mais ke* + prop. (subj.) « pourvu que » : 1.
2. *ne... que* : néant.
3. *ne... se... non* : néant.
4. *sans autre... fors* : 1.
sains... fors que + loc. nom. : 1.
prop. pos., fors ke + loc. nom. : 2.

Le fait le plus saillant révélé par ces chiffres est le déclin des tours où entre *mais*. Si l'on ne tient pas compte de *mais que* + subjonctif : « pourvu que », qui ne doit plus guère être senti comme un tour exceptif, ils ne sont représentés que de façon bien modeste : 7 exemples dans la *Queste*, 4 dans la *Mort Artu*. *Ne mes* figure 7 fois, tant après proposition négative que positive. *Ne mes que* introduit 3 fois une proposition exceptive ; avec l'indicatif, il signifie « excepté que » (*Queste*, p. 271, l. 29) ; avec le subjonctif, il traduit l'idée d'un visé exclusif dans :

Mort Artu, p. 155, l. 22 Sire, font il, il n'i a *ne mes que* la tour soit assaillie de toutes parz souvent et menu.

Il signifie « pourvu que » dans :

Ibid., p. 195, n. 39 du § 172 et orendroit vudroie jo estre mort *ne mes que* jo fusse avant vengé de Mordret.

Ne... mes que, suivi du subjonctif, est exceptif dans :

Ibid., 152,21 ...comme cele qui *ne* quiert *mes qu'*ele soit delivre d'eus,

à moins de comprendre *mes* comme signifiant « plus ».

A signaler encore un emploi de *mais que* avec l'indicatif, dans Robert de Clari :

LXXIV, 48 Quant il fu laiens a genoullons, et chil li keurent il sus a haches, as espees, si le ferirent durement ; *mais qu'*il estoit armés, la

grace Dieu, si ne le navrerent mie, si comme Diex le wardoit qui ne voloit mie consentir qu'il duraissent plus, ne que chil i morust mis.

Mais que paraît ici explicatif, avec le sens, probablement dialectal, de « comme, du fait que ». Les tours exceptifs servant à indiquer que quelque chose existe à l'exclusion de tout le reste, on s'explique qu'ils puissent servir à poser fortement un fait.

Les textes en vers contemporains indiquent la même désaffection des tours exceptifs comportant *mais* ; cependant ils y apparaissent encore. Cf. :

Guill. Lorr., *Rose* 112 Si estoit poi mendre la Seine
mais qu'ele estoit plus espandue.

4366 Si la sai je bien par cueur rendre
Qu'onc mes cueurs rien n'en oublia
Veire entendre quanqu'il i a
Pour lire en tout comunement
Ne *mais* a mei tant seulement.

Chev. *Cygne* 204 N'en remaine avec lui *ne mais* que trente et sis

Les tours où entre *mais* tendent à sortir de l'usage du début du XIII^e siècle. Les écrivains qui ne cherchent qu'à porter témoignage de ce qu'ils ont vu les ignorent ; ils ne subsistent guère que chez les poètes ou chez les prosateurs qui, tels l'auteur de la *Queste* et celui de la *Mort Artu*, conservent quelque chose du style de la poésie. Toutefois, il serait faux de croire qu'ils soient entièrement sortis de l'usage : on les trouvera encore à date bien plus tardive.

Le tour *ne... que* est bien représenté. Il sert presque uniquement à l'expression d'une restriction, l'élément négatif étant réduit au verbe et ne comportant aucun élément nominal dont l'élément positif puisse constituer l'excepté. C'est tout au plus s'il apparaît parfois un mot comme *nul* dans la première partie de l'expression. Le cas sujet *nuls* est d'ailleurs presque nécessaire quand c'est sur le sujet que porte la restriction : l'habitude, qui tend à s'imposer, de faire précéder le verbe de son sujet amène dans le premier élément un indéfini laissant prévoir un sujet excepté après *que*. Cf. :

Vill., § 403 et *nuls* des Grieus ne se tenoit a als *que* cil.

La présence du mot *autre* se note encore assez souvent dans l'élément négatif :

Queste, p. 104, 1.10 *autre chose que ce que len te promet n'i avras.*

Cette présence est nécessaire si *que* équivaut à *que ce que* :

Queste, p. 168, 1.30 *je ne menjerai hui mes autre chose que vos veez.*

Il arrive pourtant que le premier élément soit assez étoffé :

Mort Artu, p. 64, 1.1 *...ne ne porta avec li nules armes que seulement s'espee.*

Comme antérieurement, *ne... que* est surtout employé quand une restriction d'ordre numérique est en cause.

Ne... se... non jouit d'une grande faveur : il a la première place chez Villehardouin et la seconde dans la *Queste* et la *Mort Artu*. Il est apte à tous les usages et est aussi bien exceptif que restrictif. Il est plus souvent restrictif que *tors*, et à ce titre il concurrence *ne... que* (notamment dans la *Queste*), sauf toutefois quand il s'agit d'indications numériques, pour lesquelles il ne sert guère. Il constitue un excellent moyen de mise en relief d'un sujet, d'un attribut, d'un objet, d'un complément circonstanciel, d'un adverbe de quantité, etc. Cf. :

Queste, p. 47, 1.10 *car d'aler avant ne vos porroit venir se honte non.*

Ibid., p. 121, l. 22 ; p. 167, l. 13 ; p. 204, l. 26.

En particulier, c'est le seul tour exceptif qui serve à mettre en relief l'adjectif attribut :

Jeu S. Nicolas 419 *N'aiés les cuers se seürs non.*

Chast. Vergi 828 *ne ma mort n'est se douce non.*

Il est volontiers associé à l'expression de sentiments emphatiques, et la phrase : *ce n'estoit se merveilles non* se rencontre à un grand nombre d'exemplaires.

Se et *non* ne sont souvent séparés que par un seul mot, et la tendance est assez forte pour que *non* disjoigne le substantif de son complément déterminatif et même de son épithète. Cf. :

Vill., § 120 *que, tant que om pooit veoir a oil, ne pooit on veoir se voilles non de nés et de vaissiaus.*

Queste, p. 251, l. 25 *la ou il ne reperoit se bestes non sauvages.*

Non peut séparer aussi le relatif de son antécédent :

Ibid., p. 5, l. 23 Ja nus ne m'ostera de ci, se cil non a cui costé je doi pendre.

Il sépare deux substantifs coordonnés :

Mort Artu, p. 86, l. 1 car en ce que il dit n'a se fable non et men-gonge la plus desloial del monde.

— le verbe et son objet :

Ibid., p. 175, l. 9 ...Lancelos n'ot gueres fet se souffrir non l'esfort monseigneur Gauvain et couvrir soi.

C'est le besoin de clarté qui rapproche ainsi se de *non*. Mais il n'est pas sans inconvénient de disloquer le groupe de mots. Est-ce la raison pour laquelle, malgré l'abondant emploi de se... *non*, des innovations sont à signaler dans le type d'inversion qui utilise se hypothétique ?

On note d'abord un essai timide de rapprochement intégral des deux termes, ce qui donne se *non*. Les exemples en sont encore très rares. Citons :

Mort Artu, § 172 (p. 195, n. 39) Mais je sai bien que tu ne le fesis se *non* por moi faire de duel morir.

(mais il s'agit d'une addition peut-être postérieure, car seuls les mss D et V comportent cette phrase).

Roman de Troie en prose, 105, 19 Tant et tant en gisoient par mi les chans que par poi lor cheaus ne metoient piet a terre se *non* sus mors.

Ibid., 140, 26 Vos n'i avrés se *non* honor.

Se... *non* est beaucoup plus fréquent dans ce texte.

Plus importante est l'invention, qui semble dater du début du XIII^e siècle (1), du tour ne... se [ce] n'est. Il est assez fréquent dans la *Queste del Saint Graal* (14 exemples). Cf. :

p. 9, l. 2 car il voient celui si jone home qu'il ne sevent dont tel grace lui puist estre venue, se ce n'est de la volenté Nostre Seignor.

(1) J. Melander, qui n'a guère dépouillé les textes en prose, ne signale (*op. cit.*, p. 121) que deux exemples de « proposition complète », *Cov. Viv.* 84 et *Escanor* 9379. Ce sont deux exemples de ce tour. Cf. aussi A. Tobler, *art. cit.*, p. 86 ; H. Sten, *op. cit.*, p. 204.

Evidemment, le verbe *estre* varie en temps, et, quand le verbe régissant est au passé, on a *se n'estoit*, *se n'ert*, *se ne fu*, cf. :

p. 134, l. 29 ...la ou Nostre Sires li lessa veoir les granz secrez et les granz repostailles del Saint Graal, dont onques chevaliers n'avoit gueres veu à celui tens, se Joseph *n'estoit*, ne puis ne fu chevaliers qui gueres en veïst, se ce *ne fu* aussi come en sonjant.

On a aussi *se ce n'estoit* pour correspondre à la forme en *-roie* :

p. 263, l. 15 car en si aesié lieu ne en si avenant, se en cestui meis-mes *n'estoit*, ne porroie je mie trespasser.

Mais n'est-ce pas une certaine tendance à l'invariabilité qui se manifeste par le présent dans :

Ibid., p. 3, l. 28 Et certes, fet il, je ne creroie ja mes riens se ce n'est Galaad [...] ?

Le premier élément de la phrase à *se... non* ou *se ce n'est* n'est pas toujours proprement négatif ; il peut comporter simplement l'idée d'un petit nombre ou d'une petite quantité. Il y a encore mouvement à la négativité. Cf. :

Vill., § 165 Ne n'avoient pooir que il porcaçassent viande III arba-lestees loing de l'ost ; et il en avoient mult *poi*, se de farine *non* et de bacons.

Queste, p. 265, l. 16 Et dedenz celui terme orent il si achevees les aventures dou roiaume de Logres, que *poi* en i veoit len mes avenir, se ce *n'ert* demostrance de Nostre Seignor merveilleuse.

Se... non se rencontre après proposition positive au futur hypothétique dans :

Auc. XIV, 6 Et puis que vos ariés jut en lit a home, s'el mien *non*, or ne quidiés mie que j'atendisse tant que je trovasse coutel dont je me peusse ferir el cuer et ocirre,

et au subjonctif II à valeur hypothétique dans :

ibid. XIV, 12 encor ameroie je mix a morir de si faite mort que je seusse que vos eusciés jut en lit a home, s'el mien *non*.

Ces phrases sont à rapprocher de celles que nous citons p. 86. C'est la valeur hypothétique des régissantes qui justifie l'emploi de *se... non*.

Fors est amplement utilisé par les prosateurs, car, nous l'avons dit, il est apte à toute espèce d'expression exceptive ou

restrictive. Dans l'exception à une assertion pleinement positive, il bénéficie — et lui seul — du déclin des tours où entre *mais*. Dans l'exception à une assertion négative, il semble marquer plus nettement l'exception que se... *non*, en ce sens que, dans les phrases où il figure, le premier élément (négatif) est généralement plus étoffé, au point qu'il ne laisse pas toujours prévoir la venue d'un élément exceptif : l'opération de négativation est bien près d'être menée à son terme quand il intervient ; il ne l'interrompt qu'*in extremis*. D'où la fréquence assez grande des auxiliaires de négation :

Vill., § 421 Sachiez que dedenz V jornees de Costantinoble ne remest nulle riens a essillier, *fors* solement la cité de Visoi et cele de Salembrie, qui estoient varnies de François.

Rob. Clari, XIII, 14 mes tout chil de l'ost ne seurent mie chest conseil, *fors* li plus haut homme.

Id. XXI, 54 Or n'i avoit il nul catel u siecle, *fors* une mule et un vaslet.

Queste, p. 69, l. 25 ne nos ne devons pas cuidier qu'il i remaigne riens *fors* amertume.

Auc. II, 8 Il n'avoit nul oir, ne fil ne fille, *fors* un seul vallet.

Mais on le trouve aussi souvent pour exprimer une simple restriction, le premier élément étant réduit au minimum :

Rob. Clari XCVIII, 3 Si n'en departi on *fors* le gros argent qui i estoit.

Queste, p. 121, l. 5 et si n'avoit vestu *fors* sa robe.

et même, avec indication numérique :

Queste, p. 88, l. 10 ...qu'il n'en puet mes nul veoir *fors* trois.

Fors que introduit l'exception nominale chez Villehardouin, dans la *Mort Artu* et dans la *Fille du Comte de Ponthieu*, mais non chez Robert de Clari, qui le réserve à l'exception en proposition verbale. L'auteur de la *Queste* utilise *fors* pour l'exception nominale, *fors tant que* pour la proposition exceptive. Celui de la *Mort Artu* se sert aussi bien, pour la proposition exceptive, de *fors que* et de *fors tant que*.

On note chez Villehardouin deux exemples de mise à part exprimée par l'adverbe *defors*, dans des phrases, d'ailleurs synonymes, qui comportent une autre expression exceptive :

§ 387 et n'ere mie de mervoille que il avoient la terre si tote perdue que il ne tenoient, *defors* Costantinople, *fors que* Rodestoch et Salembrie.

§ 421 Et sachiez que mult erent al desoz, que *defors* le cors de Costantinoble n'avoient retenu que ces deus citez.

Devant le problème qui consiste à exprimer la mise à part à côté de l'exception, Villehardouin, en utilisant l'adverbe *de-fors*, a retrouvé le principe qui en latin tardif avait fait passer *foris* du sens local de « dehors » au sens exceptif de « hormis ».

Robert de Clari a une innovation non moins intéressante et vouée à plus d'avenir. Il est le premier, semble-t-il, à exclure complètement *fors* du sens local et à utiliser systématiquement l'adverbe *hors* dans cet emploi (bien que quelques textes antérieurs aient paru s'engager, mais sans rigueur, dans cette voie). Cependant il se sert une fois de *hors* pour exprimer l'exception :

LXVIII, 16 Quant il eurent tout chou atiré, après si fist on jurer seur sains a tous chiaus de l'ost que les waains d'or et d'argent et de nuef drap, a le vaillanche de chinc sols et de plus, aporteroient tout à l'ost a droite partie *hors* euxtius et viande,

et deux fois de *estre... hors* pour la mise à part :

XCII, 28 ne je ne quit mie, par le mien ensient, que nus hons conterres peust nombrer mie toutes les abeïes de le chité, tant i en avoit il, que de moines que de nonnains, *estre* les autres moustiers de le vile *hors*.

CVII, 1 Quant li empereres fu revenus et li baron qui avec lui alerent et il eurent conquis grant partie de le tere et bien soisante chités, *estre* les castiaus et les viles *hors...*

Estre et *hors* encadrent l'idée exclue ; il s'agit du pléonasme d'un auteur peu cultivé, le mot rare et plus ou moins littéraire *estre* étant repris par l'adverbe de lieu faisant image *hors*.

Ces trois phrases témoignent de l'invention d'un nouvel exceptif, l'adverbe *hors*, qui ainsi renouvelle au XIII^e siècle l'histoire de l'évolution bien antérieure de *fors* (1). Mettre *hors* sera au XIII^e siècle l'expression usuelle de l'idée d'« excepter ».

La préposition *sanz* sert toujours à l'expression de la mise à part, surtout avec le sens de « sans compter » :

Villehardouin, 319 et li nostre n'avoient mie plus de VII chevaliers, *sanz* les serjanz a cheval.

De même, *Queste*, p. 126, l. 31 ; *Auc.*, XXII, 15.

(1) E. Brall, *op. cit.*, p. 45, cite un exemple antérieur à celui de Robert de Clari :

T'hèbes 9737, var. Que Adrastus est deconfis
Et *hors* lui tierc sont tot ochis.

Cet emploi est tout à fait isolé au XII^e siècle.

*Sauf n'a jamais valeur strictement exceptive. On le trouve dans les expressions *sals lor cors, salves lor vies* (Vill., §§ 80, 82, 86, 249, 250), *saue vostre grace* (Queste, p. 6, l. 9 ; etc. ; *Mort Artu*, p. 27, l. 21). Toutefois une phrase de Villehardouin semble montrer la voie par laquelle il deviendra exceptif :*

§ 496 et cil en fu ses hom liges, *saue* la fealté l'empereor de Constantinople.

Comme dans les vers de Guernes cités plus haut (1), on a là une restriction : le principe de la suzeraineté de l'empereur de Constantinople est réservé.

Les tours exceptifs sont utilisés aisément dans la prose pour exprimer l'adversation. Cf. :

Ne... se... non :

Queste, p. 213, l. 7 a ce respont il que li porters dou rainsel n'appartenoit *pas* a l'ome se a la fame *non*.

Auc. II, 14 Et si estoit enteciés de bones teces qu'en lui n'en avoit *nule* mauvaise se bone *non*.

Ne... fors :

Queste, p. 69, l. 27 Donc tu es semblables au fust mort et porri ou *nule* douçors n'est remese, *fors* amertume.

Mort Artu, p. 127, l. 14 il *ne* s'apareille *pas* de lui deffendre, *fors* de soi couvrir.

Ibid., p. 133, l. 14.

On remarquera que chacune de ces phrases contient un auxiliaire de négation. La valeur pleinement adversative est soulignée par une négation fortement marquée. Ces tours sont assez rares au XIII^e siècle ; Villehardouin et Robert de Clari les ignorent. Nous n'avons pas rencontré d'exemple d'emploi adversatif de *ne... que*, comme il semble en exister dans la poésie du XII^e siècle (2), selon une syntaxe un peu forcée, sans doute.

(1) V. s., p. 66.

(2) V. s., p. 53 sqq.

B. SECONDE MOITIÉ DU XIII^e ET DÉBUT DU XIV^e SIÈCLE.

Récits d'un Ménestrel de Reims :

1. Tours où entre *mais* (1) :
mais que + prop. (indic.) : 1.
2. *Ne... que* : 16.
ne... autre... que : 1.
ne... autre... que + prop. (subj.) : 1.
3. *ne... se... non* : 16.
4. *ne... fors* : 8.
ne... fors que + loc. nom. : 2.
ne... fors tant comme + prop. (indic.) : 1.
prop. pos., fors : 3.
prop. pos., fors que + loc. nom. : 1.
pou..., fors que tant que + prop. (indic.) : 1.
5. *sans* : 1.
sauf ce que + prop. (indic.) : 2.
a reis de : 5.

Mahieu le Vilain, Les Metheores d'Aristote :

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 5.
Ne... autre... que : 4.
3. *Ne... se... non* : 3.
4. *ne... fors* : 74.
prop. pos., fors : 6.
ne... fors que + prop. (subj.) : 5 ; (indic.) : 1.
prop. pos., fors que + prop. (indic.) : 1.

Brunet Latin, Tresors, L. I (ch. I à CC) :

1. Tours où entre *mais* :
ne... mes ke + loc. nom. : 1.
2. *ne... que* : 20.
ne... autre (ailleurs)... que : 3.
3. *ne... se... non* : 38 (dont 1 de val. advers.).
sans... se ce non que + prop. (indic.) : 1.
ne... se n'est : 1.
prop. pos., se ce n'est (fu) : 3.

(1) Nous ne tiendrons plus compte à l'avenir de *mais que* + subjonctif signifiant « pourvu que ».

4. *ne... fors* : 2.
prop. pos., *fors* : 1.
fors de + loc. nom., prop. pos. : 1.
ne... fors que + loc. nom. : 4.
prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 2.
ne... fors que + prop. (indic.) : 2 (dont 1 de val. advers.).
5. *sans* : 2.
hors de : 1.
sauf ce que + prop. (indic.) : 1.

Philippe de Beaumanoir, *Coustumes du Beauvoisis*, § 1 à 505, (14 premiers chapitres, pp. 1 à 243).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 33.
ne... autre... que : 1.
sans... que : 1.
sans... d'autre chose que : 1.
3. *ne... se... non* : 1.
ne... se n'est (se ce n'est, -ne sont) : 13.
prop. pos., se ce n'est : 1.

(Nous ne tenons pas compte du tour assez fréquent, tant après proposition négative que positive : *se ce n'est que*, *s'ainsi n'est* (*n'estoit*) *que*, qui exprime l'idée d'une hypothèse négative et non celle d'une exception).

4. *ne... fors* : 32.
non, fors : 1.
prop. pos., *fors* : 1.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 1.
ne... fors pour tant que + prop. (indic.) : 1.
ne... fors en tant que + prop. (indic.) : 2.
ne... fors tant comme + prop. (indic.) : 2.
ne... fors que + loc. nom. : 14.
prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 1.
non fors que + loc. nom. : 1.
5. *essieuté* accordé au substantif ou au pronom qui suit, figurant au cas régime : 26.
essieuté (sans accord) : 4.
ce essieuté que + prop. (indic.) : 2.
excepté (avec accord) : 2.
sauf (avec accord) : 4.
sauf ce que + prop. (indic.) : 2.

Joinville, *Histoire de Saint Louis ; Credo.*

1. Tours où entre *mais* :

- ne... mais que* + loc. nom. : 10 (dont 1 de val. advers.).
- ne... ne mais* + loc. nom. : 1.
- ne... ne mais que* + loc. nom. : 7 (dont 1 de val. advers.).
- prop. pos., *ne mais que* + loc. nom. : 1.

2. *ne... que* : 38.

- ne... pas... que* : 1.
- ne... autre... que* : 2.

3. *ne... se... non* : néant.

4. *ne... fors* : 1.

- ne... fors que* + loc. nom. : 7.
- ne... autre... fors que* : 1.
- prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 6.
- ne... fors que tant que* + prop. (indic.) : 1.
- prop. pos., *fors que tant que* + prop. (indic.) : 1.

5. *sanz* : 2.

Traduction de la *Chirurgie* de Henri de Mondeville, L. I (Anatomie).

1. Tours où entre *mais* : néant (1).

2. *ne... que* : 14.

3. *ne... se... non* : néant (2).

4. *ne... fors* : 6.

- prop. pos., *fors* : 5.
- ne... fors que* + prop. (indic.) : 1.
- prop. pos., *fors que* + prop. (indic.) : 1.
- non..., fors tant comme* + prop. (indic.) : 1.
- prop. pos., *fors en tant que* + prop. (indic.) : 1.

5. *excepté* (accordé avec un substantif) : 3.

Fouke Fitz Warin.

1. Tours où entre *mais* :

- mes ke* + prop. (subj.) « s'il est vrai que », en opposition avec la principale qui suit : 1.

2. *ne... que* : 6.

3. *ne (nul)... si... noun* : 13.

- si (hypoth.)... si... noun* : 1.
- ne... si noun* : 9.

(1) Il y a un exemple de *mais que* exceptif dans le L.II, § 1020. V. i., p. 103.

(2) Nous ne tenons pas compte de l'exemple du § 523, qui est une conjecture de l'éditeur pour corriger un contre-sens du traducteur.

4. *ne... fors* : 1 (val. advers.).

5. *estre* (1) : 10.

On peut tirer de ces chiffres les indications suivantes :

1. Il faut d'abord faire la part des préférences personnelles des auteurs. C'est en vertu d'un choix stylistique, sans doute, que *se... non* est bien représenté chez le Ménestrel de Reims et chez Brunet Latin, alors qu'il est totalement absent du texte de Joinville et du premier livre de la *Chirurgie* (2) et très peu en faveur chez Philippe de Beaumanoir et Mahieu le Vilain. De même, les proportions d'emploi de *ne... que* et de *ne... fors* sont inverses chez Mahieu le Vilain et chez Joinville. Le goût de l'auteur de *Fouke Fitz Warin* pour la préposition *estre* n'a d'équivalent nulle part. Ce n'est que chez le Ménestrel de Reims que nous avons rencontré l'expression *a reis de* au sens exceptif :

253 *ne n'estoit qui les destourbast a reis des forteresses, qui estoient bien garnies de païsanz qui i avoient fui bues et vaches et brebiz et quanqu'il avoient.*

L'expression est peut-être plutôt un trait de parler local qu'un trait du style de l'auteur.

2. C'est, croyons-nous, par l'effet d'un goût personnel pour l'archaïsme que Joinville use encore assez souvent des tours où entre *mais*. Nous en avons compté 19 exemples dans son œuvre. Citons :

ne... ne mais :

53 *mais li hom lays, quant il ot mesdire de la loy crestienne, ne doit pas desfendre la loy crestienne, ne mais de l'espee.*

ne... mais que :

45 *Il disoit que foys et creance estoit une chose ou nous deviens bien croire fermement, encore n'en fussiens nous certain mais que par oïr dire.*

ne... ne mais que :

284 *Ne li menestrier ne fussent ja si hardi que il sonnassent lour estrumens de jour, ne mais que par le maistre de Haulequa.*

(1) Compte non tenu de deux exemples de l'expression non exceptive *estre vostre gree*.

(2) Comme aussi des *Mémoires* de Philippe de Novare, du *Jeu de la Feuillée* et de *Robin et Marion* d'Adam de la Halle, etc.

prop. positive, *ne mais que* :

649 Seneschaus, je vous comment que vous ne vous couchiez des or en avant, tant que vous aies touz les feus de ceans estains, *ne mais que* le grant feu qui est en la soute de la nef.

Cependant ces tours ne sont pas totalement absents des textes contemporains (ni non plus de textes plus tardifs) :

Brunet Latin, *Tresor*, I, CXI, 5 ...fu il establi par les anciens sages que li I des mois eussent XXX jors et li autre en eussent XXXI, ja soit ce ke fevriers n'en a més ke XXVIII quant il n'a bissexe.

(qu'il faut peut-être entendre : « n'en a pas plus de 28 »).

Chirurgie, 1023 Environ la maniere d'ouvrer es froisseures qui ne sont pas ouvertes et es fixures, 2 choses sont a entendre : la 1 est que l'en ne doit pas proceder par choses ne par estrumens *mes que veuz*.

L'éditeur, le Dr A. Bos, commente : « C'est-à-dire, à moins qu'ils ne soient vus, connus ».

Les tours à *mais* se rencontrent en poésie :

J. de Meung, *Rose* 10463 Chascuns d'aus ot mout le cuer gent
Ne *mais* Astenance, Contrainte
E Faus Samblanz a chiere feinte.

Bien entendu, *mais que* + subjonctif reste bien vivant au sens de « pourvu que ». Nous n'en tenons plus compte. Signalons l'emploi du même tour et du même mode avec une valeur différente, la valeur adversative, dans :

Fouke, p. 22, l. 14 Mes ke vous, sire, e vostre esquier fusséz par moy herbygés, les autres, qe seyntz par vous sunt, ne furent mes.

(« S'il est vrai que vous, sire, et votre écuyer, vous ayez été introduits par moi, les autres, qui sont ici grâce à vous ne l'ont pas été »).

Nous retrouvons là un sens assez rare, probablement particulier à l'anglo-normand, déjà signalé à propos des *Lois de Guillaume* et des *Quatre Livres des Rois* (1).

Mais que + indicatif : « excepté que » se rencontre encore :

Mén. Reims, 161 Et li vaissiaus estoit touz ou flun, *mais* qu'il en paroît entour un pié.

(1) V. s., pp. 77 et 84.

On le trouve aussi, du moins en poésie, suivi du futur, au sens de « à condition que » :

Jehan Maillart, *Comte d'Anjou*, 3721

Tu avras, dit la desloiaus,
Cent gros tournois d'argent royaus,
De quoi ta fame vestiras,
Mez qu'au chastelain bien diras
Que tost face ce que li mande
Li quens par lectres et commande.

3. La fréquence de *ne... que* s'est accrue de façon considérable par rapport à la période précédente : il prend la première place des exceptifs après proposition négative, devant *ne... fors* et *ne... se... non*, avec 132 exemples contre 124 et 97. Ses conditions d'emploi n'ont guère changé. Le plus souvent, il exprime une restriction précisée numériquement. L'intervalle des deux termes est rempli par un simple verbe. Quand le premier élément doit comporter l'idée de la catégorie générale dont un objet particulier est excepté, le mot *autre* y apparaît presque nécessairement. Chez Philippe de Beaumanoir, on a souvent *autre chose* qu'une précision numérique après *que*. Cf. :

§ 184 si convient il que li baillis ou li jugez qui les a a recevoir prengne seulement les paroles qui ont mestier a la querele, et les autres *ne* sont contees *que* pour oiseuses.

De même, § 376 ; § 420 ; etc.

Une nouveauté consiste dans l'apparition très discrète d'un auxiliaire de négation après *ne*, ce qui donne *ne... pas... que*. Parmi les premiers exemples (1), on peut citer :

Mahieu, *Méth. Arist.* p. 60, l. 3 Et pour ce, ceulz qui vouldrent sagement soutiver leur oppinion distrent que tous les vens *ne* sont *pas que* un vent.

Phil. Beaum., *Const.* § 1216 En tel cas, *ne* seroient *pas* les lettres de mon seigneur creues contre moi *que* pour l seul tesmoing.

Joinville, § 241 Car je *ne* fu *pas* blechiez de lour pilés *que* en cinc lieus, et mes roncins en quinze lieus.

Dans les deux derniers exemples, le rôle de *pas* semble être de donner à la négation *ne* une consistance rendue nécessaire par l'éloignement de l'expression exceptée.

(1) Compte non tenu de l'exemple douteux de la *Chanson de Guillaume*, v. 2383, v. s., p. 68.

4. Nous avons signalé la désaffection de *ne... se... non*. La raison en est dans l'inconvénient qu'il y a parfois à introduire *non* immédiatement après le mot qui suit *se* (1). Mais c'est aussi peut-être que la langue a opté pour un ordre progressif des termes et qu'un mot comme *non* portant sur ce qui le précède fait figure d'anomalie. Nous avons déjà indiqué que deux solutions nouvelles sont trouvées au XIII^e siècle.

Philippe de Beaumanoir utilise largement celle qui consiste dans l'invention de *se [ce] n'est*. C'est au point que dans les 243 premières pages des *Coustumes*, il n'emploie *ne... se... non* qu'une fois, et c'est dans une locution figée :

§ 19 ...Car tout soit il ainsi que li baillis, de moi, *ne face ne ne vueille se bien non...*

Il présente en revanche 14 exemples de *se [ce] n'est*. L'expression se trouve surtout après une négativation poussée, traduite par un terme comme *pas* :

§ 42 Car li homme *ne sont pas tenu*, s'il ne leur plect, a fere jugement de querele qui n'ait esté pledoiee devant aus, *se n'est* par l'acort des parties.

Mais il peut excepter après une négativation moins avancée :

§ 219 ...il doit faire seurté, se je le requier, qu'il prenra droit en la court de mon seigneur et qu'en autre court *ne me trera de ceste chose, se n'est* par apel de defaute de droit ou de faus jugement.

Il se trouve même après une assertion pleinement positive :

§ 63 ...il doit estre tournés en pure defaute, *se ce n'est* puis qu'il l'avra fet savoir qu'il soit hors de son essoine.

La locution nouvelle possède donc un avantage sur *se... non*, qu'on ne trouve pas dans ce cas.

Brunet Latin et le traducteur de la *Chirurgie* connaissent aussi le tour. Cf. :

Tresors, L. I. CLXXXV, 2 (De Camelion) Et sa coulour est si muable que tot maintenant k'il atouche a aucune chose, prent sa coulour et devient d'autretel taint, *se ce n'est* rouge ou blanc, car ce sont Il coulours k'il ne puet faindre. Et sachiés que son cors est sans char et sans sanc, *se ce n'est* ou cuer ou il en a l petit.

Chir. 574 ; 2026.

(1) V. s., pp. 93-94.

Une seconde solution, qui avait été tentée sporadiquement dans la période antérieure, se confirme au XIV^e siècle ; elle consiste à rapprocher les deux éléments *se* et *non* en un mot unique, autrement dit, à renoncer à l'enclave de l'excepté. Dans *Fouke Fitz Warin*, on peut parler d'une concurrence de *si... non* et de *si non* : 14 exemples de l'état ancien, 9 du nouvel ordre des termes. Il semble d'ailleurs qu'à cet égard, comme à bien d'autres, le français insulaire soit plus novateur que le français continental.

Il faut noter que l'auteur de *Fouke* n'emploie pas indifféremment l'un et l'autre tour. Il préfère généralement le tour ancien quand l'excepté constitue un élément court et de fonction directe (le plus souvent l'objet), le tour innové quand l'excepté est assez long et introduit par préposition :

p. 17, l. 8 rien ne vist si bien *noun*.

et p. 18, l. 20 ele ne se poeit mover si *noun* a grant payne.

C'est donc une raison de clarté qui a rapproché *si* de *noun*. On a *si non* dès que l'excepté est prévu comme devant avoir une certaine étendue et comme constituant un groupe à ne pas disjoindre.

Le rapprochement de *se non* consacre un fait important du point de vue psychique : l'expression n'est plus sentie comme étant un tour hypothétique : elle est sentie particule une signifiant « excepté ». Elle occupe intégralement la place normale du régissant, c'est-à-dire la place initiale, dans l'ordre des mots qui se fixe en moyen français. Avec *se non*, il est retrouvé un type d'inverseur connu, de schéma : V.

Cependant, *se non* est encore bien loin de s'imposer. L'usage pratiqué par l'auteur de *Fouke Fitz Warin* est tout à fait exceptionnel à cette époque. Il est assez intéressant de remarquer qu'un peu antérieurement Brunet Latin, qui tient *se... non* en grande faveur, n'est nullement influencé par sa langue maternelle et ne rapproche jamais *se non*, alors qu'il écrit en toscan :

Tesoretto, cap. IV	Esso è onnipotente
	Ma i' non posso neente,
	Se non quanto concede...
Ma io non son saccente	
	Se non di quel ch' e' vuole,

et son traducteur et contemporain Bono Giamboni :

I, I E pero che 'I Tesoro ch' è qui non dee esser dato se *non* a persona sufficiente a si alta ricchezza, lo daro a te, bel dolce amico...

Se... *non* survivra encore assez longtemps. Mais, de plus en plus, on le rencontrera surtout en expressions figées. A cet égard, il faut consacrer une remarque particulière à trois locutions comportant l'ancien se... *non* : *avoir se bien non*, *i a se bien non* et *faire se bien non*. Cf., après se hypothétique :

Rustebuef, *du secrestain et de la femme au chevalier*,

746 Et Rustebuef en un conte a

Mise la chose et la rima.

Or dist il que s'en la rime a

Chose ou il ait se bien *non*,

Que vous regardez a son non.

Fouke, p. 30, l. 17 Si Fouke nulle chose si bien noun vous fist ce fust par vostre desert demeyne.

et même après phrase thétique :

De Guillaume au faucon (Montaiglon et Raynaud, II, p. 108), 471 :

Moi poise qu'il a se bien *non* (1).

N'i a se bien non : « il n'y a que du bien » —> « il n'y a pas de mal », *ne faire se bien non* : « ne faire que du bien » —> « ne pas faire de mal », *n'avoir se bien non* : « n'avoir que du bien » —> « ne pas avoir de mal » donnent naissance à des locutions positives de sens opposé : *i a se bien non* : « il y a du mal », *faire se bien non* : « faire du mal », *avoir se bien non* : « avoir du mal » : on entendra, dans les textes précédents : « s'il y a en la rime quelque chose où il y ait du mal », « Si Fouques vous a fait du mal », « Je suis fâché qu'il ait du mal ». On voit aboutir l'évolution amorcée au temps du *Roman de Troie* (2). Cf. aussi les exemples cités par A. Tobler (3) : sauf un, tous ceux de se... *non* après phrase *non* négative concernent la locution *avoir se bien non* : « avoir du mal ».

Dans ces conditions, la phrase :

Fouke, p. 65, l. 19 qe fet le dragoun de vous ? Ne vous fet il si bien noun ?

(1) Cité par A. Tobler, *art. cit.*, 80.

(2) V. s., p. 87. Cf. aussi H. Sten, *op. cit.*, pp. 203-204.

(3) *Art. cit.*, p. 80.

doit être comprise, non pas « ne vous fait-il que du bien ? », mais « ne vous fait-il pas de mal ? ».

A. Tobler cite une curieuse phrase de Cléomadès, à propos de l'expression de l'exception par un tour hypothétique :

11903 Trestous seus
M'en irai, se Pinchonnet n'ai
Nului fors que lui n'en menrai.

Il faut entendre : « Tout seul, à part Pinchonnet ». Se *Pinchonnet n'ai* équivaut à se *Pinchonnet non*, dont l'emploi serait d'ailleurs assez inhabituel après une proposition positive. C'est *fors* qui sert constamment à cette époque dans ce genre d'expression. L'exemple de Cléomadès est isolé : le tour ne pouvait guère avoir de succès étant donné l'équivoque à laquelle il prête.

5. Sur l'emploi des tours utilisant *fors*, il y a peu à dire à propos du groupe de textes commenté ici. La répartition : *fors* + locution nominale / *fors que* + proposition est observée rigoureusement par certains (Mahieu le Vilain, le traducteur de la *Chirurgie*), tandis que d'autres usent volontiers de *fors que* pour excepter ce qui est nominal. (Philippe de Beaumanoir, Brunet Latin). On ne trouve pas en prose, à notre connaissance, *fors* exceptif de proposition. On ne le voit guère en vers non plus, vers la fin du XIII^e siècle, à en juger par les œuvres que nous avons interrogées (Rustebuef, *Fabliaux* du recueil de Montaiglon et Raynaud, *Œuvres dramatiques du XIII^e*), et par les exemples cités par A. Tobler et E. Brall (1).

Comme introducteurs de proposition, on trouve, comme antérieurement, une certaine variété de tours où entre *fors* : *fors tant que*, *fors tant comme*, *fors que tant que*, *fors de tant que*, *fors en tant que*, *fors en tant comme*, etc. E. Brall en donne quelques exemples (2).

Le fait le plus intéressant concernant *fors* est son utilisation au sens de « seulement », sans qu'il y ait *ne* auparavant.

(1) A. Tobler, *art. cit.*, p. 99; E. Brall, *op. cit.*, pp. 33-34.

(2) *Op. cit.*, p. 35 sqq.

Ce développement est particulier aux textes anglo-normands. E. Brall (1), à la suite d'Ebeling, cite ainsi :

Ipomedon 891 Il sunt unze e il *fors* quatre.

Ibid. 2440 K'ele demande *fors* reisun.

Langtoft II, 80 Le ray Richard *fors* carbuns i trovait.

L'hypothèse d'E. Brall, qui voit là une influence de l'anglais *but*, paraît plausible. Mais c'est peut-être une tendance naturelle que de faire passer les tours exceptifs après négation à la valeur positive restrictive. Cette évolution a existé au XII^e siècle pour *ne mais que* (2) ; elle se retrouve en français moderne pour *que* et *rien que*, compris comme quasi synonymes de « seulement » (3).

On signale au XIII^e siècle l'apparition de tours hybrides contaminant *ne... fors que* et *ne... se... non : ne... fors... non, ne... fors que... non*. Citons, après Tobler et E. Brall :

Faits des Romains, in P. Meyer, *les premières compilations françaises*, Romania, XIV (1885) p. 9 Et Labienus ne li sien n'entendirent *fors* a Inditiomarus chacier *non*.

Jongl. et Trouv., 117 (ap. Tobler, *art. cit.* et *Altfr. Wort.*, *art. fors*)
Ne le clerc qui les escrira
Ne sache ja que cera
Fors qu'en ceste maniere *non*.

Jehan de Condé, II, 35, 1130 (ap. Tobler, *ibid.*)
C'on n'aime *fors* que l'avoir *non*.

On peut citer aussi des cas d'accumulation :

Miracles [Paris-Robert] II, 16, Rom. Review, IV, 195 (ap. Brall).
Ha ! Dame, tant belle vous voy
Et tant sent vostre oignement bon
Que je n'ay *fors* que se bien *non*.

God. Bouill. 263 (ap. Tobler, *art. cit.*)
Et si n'en ai custel, serre ne plaiseis
Ne *mais* *fors* une cave.

Ces anomalies ne se trouvent guère qu'en vers, et la métrique doit y être pour beaucoup. Cependant elles ne sont pas inconnues de la prose, témoin cette phrase, — d'un auteur étranger, il est vrai :

(1) *Op. cit.*, p. 32. Cf. aussi H. Sten, *op. cit.*, p. 219.

(2) V. s., p. 30.

(3) V. i., pp. 195 et 197.

Marco Polo, *Livre des Merveilles du Monde* (ap. A. Henry, *Chrestomathie de la Littérature en ancien français*, 175, p. 323) :

Car il ne i oçoit estre nulz masles mes for que celles pucelles,
où, après un mes adversatif, *for* que assume la valeur restrictive de « seulement ».

Hors, mis hors restent peu usités. Nous n'en avons rencontré que peu d'exemples jusqu'au début du XIV^e siècle. C'est à peine si l'on peut parler d'exception pour ces emplois de *hors* de, tant l'image est présente :

Brunet Latin ; I, CIII, 1 Mais Aristotles, li grans philosophes, dit k'il est un autre eliment *hors* de ces IIII.

Id., II, V 2 Beatitude est chose complie, si k'ele n'a nule besoigne d'autre chose *hors* de lui.

Voici un exemple où *mis hors* suit la préposition *estre* :

Enoul, ch. XVIII, p. 315 Et si trouva on escript el castiel que les II galies qui escaperent de Sur et vinrent a Barut avoient fait damage de plus de XIII mil homes, qu'il avoient pris en le mer et envoies en Espagne et en Paenie, *estre mis hors* ceus qu'il avoient ocis.

Cette phrase est à rapprocher des deux de Robert de Clari que nous citons plus haut ; elle comporte le même pléonasme. Mais il ne nous paraît pas absolument certain que *estre* soit senti là comme préposition : à côté du participe *mis*, il est peut-être compris comme un infinitif, l'ensemble *estre mis hors* constituant une sorte d'expression absolue.

6. *Metre hors* constitue, fin XIII^e siècle, l'expression verbale courante de l'idée d'« exclure, excepter ». Cf. :

Rom. Rose 5668 Je n'en *met hors* reis ne prelaz.

Chir. 16 Tutevoies je ne *met* pas *hors* du tout en tout ceus qui ne sont pas letrés.

Cependant le langage juridique use de termes nouveaux, empruntés au latin. Ainsi *exceper*, « alléguer une exception », francisation de *excipere* signalé par Godefroy en mai 1279 (1) :

Lett. d'Ed. I, Bretigny LVI, B.N. De defendre nostre terre countre tutes personnes, de *exceper*, de repliker, de poser, de respondre.

Ainsi encore *excepter*, qui pour la forme paraît être la francisation de *exceptare*, mais ne correspond pas à ce verbe

(1) *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. IX, p. 579.

pour le sens (1) : il apparaît simplement comme le verbe correspondant au substantif *exception*, qui signifie d'abord « moyen d'ajournement ou de rejet qu'on oppose à une demande sans entrer dans la discussion de l'affaire » (2). Cependant *excepter* semble prendre très tôt le sens que nous lui connaissons, et son participe, la fonction prépositionnelle, puisque Godefroy signale dès 1219 :

Cart. de Cysoing, p. 104 En toutes les pecqueries et fosses et tourbries depuis ma maison jusques à l'Escarpe avons communes piscations et usages, *excepté* es fosses qui sont autour de ma maison (3).

Étant donné les origines juridiques du mot, il est assez naturel que nous le trouvions bien représenté chez Philippe de Beaumanoir ; celui-ci l'emploie soit sous sa forme savante *excepter*, soit sous une forme dialectale *essieuter*. Comme *exceptif*, au participe, il précède le substantif exprimant la notion exclue ; il s'accorde avec lui et tous deux sont au cas régime :

Cost., § 484 et après ce qu'il l'a tenu grant tans sans seigneur, li sires i veut jeter la main, il le puet, s'il li plest, tenir autant de tans sans homme comme cil qui en dut estre ses hons le tint sans seigneur, *essieutés* ceus qui tiennent en bail.

Chir. 474 Chascun spondille, *exceptés* 2, est joint o l'autre continuelment o fors liemens.

Cependant on peut trouver des exemples qui font douter que l'accord ait été toujours fait :

Cost. 36 ... car se li homme fesoient aucun jugement qui semblast mauvès au seigneur, il convenroit, se li sires le vouloit fauser, que ce fust par apel en la court souveraine, et seroit li apeaus demenés par gages de bataille, *essieuté* ceus qui sont fil de roi.

Ibil., 503 ...et *essieuté* la partie que la fame au fil en doit porter.

Toutefois on n'est pas sûr du texte exact des *Coutumes* : il a dû être dicté à un secrétaire ; il n'est pas exempt de *lapsus calami*, et il a été plus ou moins arrangé par son éditeur A. Salmon.

Mais il semble bien qu'en un cas au moins l'accord ne soit pas fait : c'est quand l'exception comporte deux substan-

(1) A. Tobler, *Altfr. W.*, cite *excepter* comme donné par le *Glossaire de Paris* 7692 comme la traduction française de *excipere*.

(2) A. Salmon, *Glossaire de l'édition des Coutumes*, II, p. 515.

(3) *Dictionnaire*, IX, p. 578.

tifs coordonnés de genre différent. Cf. les formules : *essieuté mort d'homme et mehaing* (§§ 18, 26) *excepté mort ou mehaing* (§ 1631). Y aurait-il accord avec le seul mot *mehaing*, le masculin l'emportant sur le féminin ? Dans :

Chir. § 550 Le 2 puet savoir le cyrurgien qui n'est pas lettré, *escieuté l'art et la science* pour quoi il soit sutil et avable et souffisanment garni de toutes bonnes conditions de souffisant cyrurgien,

on peut croire qu'il y a accord avec le plus proche, *art* ; mais ce mot est souvent féminin en ancien français.

Nous avons vu d'autre part qu'*excepté* vient aisément devant préposition : cf. l'exemple du *Cart. de Cysoing* (1219) cité par F. Godefroy : *excepté es fosses*. Il semble donc qu'on s'engage dès le XIII^e siècle dans la voie de l'invariabilité et de l'emploi prépositionnel.

Le terme nouveau fournit vite des formules d'introduction de proposition exceptive :

ce essieuté que :

Coust. § 490 Car il loit au pere ou a la mere a partir contre leur enfans ou as enfans l'uns vers l'autre, s'il n'ont ne pere ne mere, si pourfitablement comme il leur plest, sans leur fief depecier ne departir ; *ce essieuté que* se li mainsné ne porte par le gré de l'ainsné nus des fiés entiers ou plus du tiers d'aucun des fiés, l'ainsnés des enfans en pert les homages de ses mainsnés.

excepté que :

Chir. § 920 Eles [la cure Thederic et la nouvelle cure] s'accordent pour ce que si comme la cure Thederic devant suppose toutes les 8 choses dessus dites ou chapistre general, et la nostre cure autresi, *excepté seulement que* ceste ne devee nule fois la pocion.

A *l'exception de* est signalé depuis la fin du XIII^e siècle, comme locution prépositive, par F. Godefroy (1), avec les références suivantes :

A *l'eyception de* (1294, A.N. S 5063, pièce 10, Suppl.).

A *l'eception de* (1316 A.N. JJ 33 fo. 44 Vo.).

Nous ne l'avons pas rencontré dans nos textes.

Sauf s'emploie souvent au XIII^e siècle pour exprimer la condition sous laquelle on conclut un pacte, on accepte un

(1) *Dictionnaire*, t. XI, p. 579.

traité ou un marché, on rend une place forte, etc., c'est-à-dire la clause par laquelle on sauvegarde quelque chose à côté de ce qu'on accorde. De là, on glisse aisément à l'idée voisine de l'exception ou de la mise à part. Cf. :

Coust. § 62 li sires doit saisir toutes les choses esquels cil qui firent semondre demandent partie, et les doit oïr en leur demande et leur doit fere partie et deviser, *saue la partie* au defaillant quant il la vourra acquerre.

Ibid., § 295.

Godefroy (1) signale *salve à* = « à la réserve de » : *salve as* parçonniers desus ditz (1285, Lieu Dieu, H 769 A. Indre).

Mais c'est surtout *sauf ce que*, introducteur de proposition, que l'on rencontre au XIII^e siècle. Cf. :

Henri de Valenciennes, 585 ...Il ne m'est pas avis [...] ke vous tel chose deussiez mie requerre a bregiers que vous aiiés les cités et les castiaus, et toute la segnorie de la tierre, *sauf chou que* nous n'i partons.

(« sans que nous y ayons part », « pourvu que nous n'y ayons aucune part » : *sauf chou ke* + subjonctif prend ici le sens de *mais que* + subjonctif, dont nous avons indiqué l'origine exceptive).

Mén. Reims, § 368 Car il s'acorda au respit de trois ans que li chevalier quisent au legat pour avoir respit des detes qu'il devoient aus bourgeois, *sauf ce que* li legaz ne pourprenoit pas leur foiz.

Brunet Latin, *Tresors*, I, CXVIII, 13 Mais du premier en avant dois tu joindre les epactes de celui an concurrent de celi mois que tu voldras, et tant aura la lune le premiers jour de celui mois, *sauf ce que*, se li nombres monte plus de XXX, tu les osteras et retenras le remanant.

Ibid., III, X, 1 ; Phil. Beaum., *Coust.*, § 386, etc.

*
**

Si l'on tentait d'établir un inventaire des tours exceptifs à la fin de la période de l'ancien français, on soulignerait d'abord le déclin évident des tours où entre *mais*, si variés et riches de possibilités d'expression dans les débuts. On constaterait les progrès de *ne... que* qui passe de la dernière place à la première et développe ses emplois, très limités au départ.

(1) *Dictionnaire...*, t. X, p. 615.

On noterait que *fors* et *fors que* sont d'un usage courant et maintiennent, en gros, leurs positions, mais que *ne... se... non* est en nette régression. On enregistrerait enfin les innovations décisives du siècle : l'invention de *se ce n'est*, le rapprochement de *se* et de *non* en *se non*, l'avènement de plusieurs tours à base d'une construction participe ou adjective : *hors mis*, *excepté*, *sauf*. L'évolution s'est faite dans le sens de la simplification, de la spécialisation et de la clarté sémantique.

Chapitre III

Emploi des Tours Exceptifs en Moyen Français

I. — XIV^e SIÈCLE

Chronique de Morée (entre 1341 et 1346) :

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 13.
ne... autre (*autre chose, autrement*)... *que* : 8.
3. *ne... se... non* : 4 (dont 1 de val. advers.).
ne... senon : 9 (dont 6 de val. advers.).
ne... sinon que + prop. (indic.) : 1.
4. *ne... fors que* + loc. nom. : 1.
sans... fors que + loc. nom. : 1.
5. *sauve* : 8 (1).
toutesfois salvant : 1 (2).
sauve que + *de* + infinitif : 1 ; + prop. (subj.) : 1.
sans : 1 (3).

Grandes chroniques de France, t. IX (Charles IV le Bel, Philippe VI de Valois) (env. 1349).

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais que + loc. nom. : 2.
ne... autre chose mes que + prop. (indic.) : 1.
prop. pos., *mes que* + loc. nom. : 1.
2. *ne... que* : 19.
ne... autre (*autre chose*)... *que* : 2.

(1) Exemples clairement exceptifs, et compte non tenu de 3 ex. du type : *sauve sa grace*.

(2) Un autre exemple, § 275, donne à *sauvant* le sens premier de *sauf* : car il seroient tout lié de rendre les fortresses *sauvant* leurs personnels et leurs choses.

(3) § 406 ; texte du ms à conserver au lieu de la correction *sauf* de l'éditeur.

3. *ne... se... non* : néant.
ne... se ce n'estoit : 1.
ne... se ne fust : 1.
4. *ne... fors* : 8.
sanz... fors : 1.
prop. pos., fors : 1.
ne... fors que + loc. nom. : 2.
5. *excepté* : 15.
ce excepté que + prop. (indic.) : 1.
sanz : 2.

Jean le Bel, *Chronique*, t. I (ch. I à LX) (entre 1352 et 1370).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 18.
ne... aultre (aultre chose, autrement)... que : 5.
ne... aultre... que + prop. (indic.) : 1.
3. *ne... se... non* : 2.
ne... se ce n'estoit : 2.
4. *ne... fors* : 7.
prop. pos., fors : 4.
ne... fors que + loc. nom. : 14 (dont 1 de val. advers.).
prop. pos., fors que + loc. nom. : 2.
fors que + prop. (indic.) : 1.
fors mis : 4.
5. *hors mis* : 3.
excepté : 6.
sans : 5.
reservé que + prop. (indic.) : 1.

Berinus, § 1 à 208 (pp. 1-191) (entre 1350 et 1370).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 5.
ne... autre... que : 3.
3. *ne... se... non* : 1.
ne + subj. II, se ne fust : 1.
4. *ne... fors* : 8.
sanz... fors : 1.
prop. pos., fors : 2.
ne... fors que + loc. nom. : 12.
prop. pos., fors que + loc. nom. : 5.
ne... fors que + prop. : 3 (2 subj., 1 indic.).
ne... fors que tant + prop. (indic.) : 1.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 2.
sanz... fors tant que + prop. (indic.) : 1.
prop. pos., fors que tant que + prop. (indic.) : 1.
5. *sanz* : 1.

Froissart, *Chronique*, L. II, 1 à 168 (t. IX) (1387).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 25.
ne... autre (ailleurs, autre part)... que : 3.
ne... autre chose... que + prop. (subj.) : 2.
3. *ne... se... non* : néant.
ne... se ce n'est (n'estoit) : 5.
prop. pos., *se ce n'est* : 1.
4. *ne... fors* : 20 (dont 2 de val. advers.).
ne... fors que + loc. nom. : 15 (dont 1 de val. advers.).
prop. pos. contenant *envis*, *fors tant que* + loc. nom. : 1.
5. *horsmis* : 4.
excepté : 10.
réservé : 3.
réservé ce que + prop. (indic.) : 1.
sauf tant que + prop. (subj.) : 1.
6. *ne..., si* + verbe (indic.) : 8.

Philippe de Mézières, *Griseldis* (entre 1384 et 1389).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 1.
3. *ne... se... non* : néant.
4. *ne... fors* : 2.
ne... fors que + loc. nom. : 3.
5. *excepté* : 2.
saue que + prop. (indic., f. en -roie) : 1.

Jean d'Arras, *Mélusine* (1392).

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais que + loc. nom. : 1 (val. advers.) (1).
ne... mais que tant que + prop. (indic.) : 1.
2. *ne... que* : 68 (dont 2 *ne... pas... que*).
ne... pas... plus... que : 8.
ne... mais... que : 2.
ne... pas... autre... que : 8.
prop. interr., *mais... que* : 1.
prop. interr., *autre... que* : 1.

(1) Deux autres ex., pp. 157 et 200 comportent un *mais* temporel : nous les comptons sous le n° 2 : *ne... que*.

3. *ne... se... non* : 4.
sans... se... non : 1.
se (interr. indir.), *se... non* : 2.
ne... sinon : 1.
ne... sinon que + prop. (indic.) : 1.
prop. pos. à v. *se garder*, *sinon que* + prop. (indic.) : 1.
ne... se ce n'est : 1.
4. *ne... fors* : 8 (dont 1 de *ne... pas* et 1 de val. advers.).
ne... fors sans plus fors : 1 (1).
prop. pos., *fors* : 2.
prop. interr., *fors* : 1.
ne... fors que + loc. nom. : 4.
ne... fors que + prop. (subj.) : 2.
ne... fors tant que + prop. (indic.) : 4.
prop. pos., *fors tant que* + prop. (indic.) : 1.
5. *hors* : 1.
excepté : 11.
excepté que + prop. : 2 (1 indic., 1 subj.).
sans : 6.
sans ce que + prop. (subj.) : 2.

1. Les tours où entre *mais* sont de plus en plus délaissés. Ils ne figurent, — et encore, petitement, — que dans deux textes.

Citons :

ne... mais que + locution nominale.

Gr. Chron. IX (ms fr. 17270) p. 72, n. 2 et leur fu dit que la prochaineté que le roy d'Engleterre se disoit avoir ou royaume de France *ne* lui venoit *mais que* de par sa mere.

Ibid., p. 252 et ne povoit avenir *mais que* en du moins (2).

Mélusine, p. 166 Et ne vous doubtez, car du vostre *ne* voulons nous vaillant un petit denier, *mais que* vostre bonne amour sans villenie.

(emploi plutôt adversatif qu'exceptif).

ne... mais que + proposition :

Gr. Chron. IX (ms 10 103) p. 332 Mes sus ces crismes que l'en li opposoit, il *ne* disoit *autre chose mès que* ce que fait avoit il avoit fait du gré du roy.

ne... mais que tant que + proposition :

Mélusine, p. 300 Gieffroy, *n'en* enquier plus avant, car plus *n'en* pues savoir, *mais que tant que* je suiz de par Dieu.

(1) V. i., p. 123.

(2) Un blanc dans le texte du manuscrit.

proposition positive, *mais que* + locution nominale :

Gr. Chron. IX (ms 10132) p. 333 Et tout ce et li roys nouviaux, mès *que* ce qui en fu retenus privèement d'aucuns collecteurs.

Il y a doute, il est vrai, pour deux passages de *Mélusine* :

p. 157 Messeigneurs, il *n'a mais que* XII lieues jusques au siege.

p. 200... et voit que il *n'en y* avoit *mais que* deux devant lui.

Faut-il traduire *mais* par « plus » ? et l'entendre au sens temporel ou au sens quantitatif ? Il ne nous semble pas, en tout cas, que là, *mais que* soit purement et simplement l'équivalent de l'inverseur *que*. On a plutôt *ne... mais / que que ne... / mais que*.

Nous n'avons pas trouvé *ne... ne mais*, ni *ne... ne mais que*. Ce sont là, semble-t-il, des tours complètement sortis de l'usage (1).

2. *Ne... que* est, de loin, le mieux représenté des tours exceptifs : il n'y en a pas moins de 149 exemples dans l'ensemble des sept textes.

Le renforcement de *ne* par *pas* reste exceptionnel. Nous en avons trouvé deux exemples seulement : ils sont dans *Mélusine* :

p. 57 et *n'a pas* homme vivant de ceulx qui savoient le cas *que* lui,

p. 118 car je *n'ay pas* volenté *que* de faire en mon devoir.

Dans la première des deux phrases, la présence de *pas* est justifiée par l'éloignement de *ne* et de *que*.

Nul apparaît quelquefois :

Ibid., p. 296 ...le bon conte Aimery de Poitiers le donna a mon pere si franchement que il *n'en* devoit rien a *nul* homme *que* a Dieu.

D'ordinaire, quand l'élément négatif de la phrase est assez important et exige l'expression de la substance dont quelque chose est excepté, apparaissent les mots *autre*, *ailleurs*, *autrement*, les locutions *autre chose*, *autre part*, etc. Nous les avons fait entrer dans nos dénombrements, bien qu'on ne soit plus là, à proprement parler, dans le domaine des tours ex-

(1) *Ne... ne que*, tour comparatif, est encore vivant, du moins dans la prose influencée par le style poétique. Nous en avons compté six exemples dans *Mélusine* : pp. 23, 107, 226, 228, 243, 265.

ceptifs. Il est intéressant de noter l'alternance : *ne* + élément bref... *que* ∞ *ne*... *autre* + élément long, *que*. Quand *autre*, etc. est dans le premier élément, les auxiliaires de négation *pos*, *mie*, *nul* sont plus fréquents que dans le cas de *ne*... *que* :

Chron. Morée § 182 car il ne pooit *mie* pranre fame d'*autre* gent *que* de sa nacion.

Bérinus § 200 [...] et aperçut que sa fille ne vouloit avoir en *nulle* manière *autre* *que* Ganor.

Mélusine, p. 49 Et pour ce que nous ne voudrions pas avoir *autre* seigneur *que* vous...

p. 277 Et Gieffroy prent congié du prieur, qui ne cuidoit pas qu'il y alast pour *autre* chose *que* pour veoir l'estat des hermitaiges.

Nous avons trouvé des phrases où *ne*... *autre* chose *que* introduit une proposition :

Froissart, II, § 81, p. 116, l. 15 et n'atendoient *autre* cose *que* li Espaignol chevauchassent.

Ibid., l. 16 Ossi li Espaignol n'atendoient *autre* cose *que* li rois Henris fust venus.

3. *Ne*... *se*... *non*, etc. L'expression de l'exception par hypothèse niée subit une éclipse au XIV^e siècle. Comme à la fin du XIII^e siècle, *ne*... *se*... *non* se fait rare. Il ne figure pas dans les *Grandes Chroniques*, t. IX (341 pages), ni dans le tome VII (282 pages), ni dans Froissart, II, 1-168 (t. IX, 289 pages), ni dans *Griseldis* (30 pages). Il n'apparaît que deux fois dans Jean le Bel, t. I (342 pages), une fois dans les 191 premières pages de *Bérinus*. Il n'est guère plus fréquent dans la *Chronique de Morée*, 4 ex. en 405 pages, et dans *Mélusine*, 5 ex. en 312 pages : en tout 12 ex. pour 2192 pages in-8°. Encore, sur ces 12 exemples, faut-il noter que 5 contiennent des formules qui semblent bien figées :

Chron. Morée § 571 et vous ne buverés *se* *poy non*.

Jean le Bel, I, p. 145 ...que ilz ne peussent venir par deça la mer *se* *petit non* pour le guerrier.

Id. I, p. 269 et ne voulut puis aprez venir au conseil du conte *se* *petit non*.

Bérinus § 7 car nulz ne bee a honneur ne a franchise *se* *petit non*.

Mélusine p. 203 Et ceulx s'en venoient tout le beau pas, *sans* faire semblant que ilz leur voulzissent *se* *bien non* (1).

(1) Sur *ne*... *se* *bien non*, v. s., pp. 107-108.

C'est cette dernière formule que nous avons encore, après proposition interrogative, dans deux exemples de *Mélusine* :

p. 178 Monseigneur, dist l'escuier, c'est bon de envoyer savoir quelz gens ce sont, ne se ilz vous veullent se *bien non*.

p. 179 ...savoir mon que vous querez en son pays et se vous lui voulez se *bien non*.

(= « si vous lui voulez du mal »).

Nous pensons que les quelques exemples qui subsistent du tour ancien s'expliquent par un parti-pris de style archaïsant et poétique dans la *Mélusine* de Jean d'Arras, dont le ton, — *mutatis mutandis*, — n'est pas sans rappeler celui de la *Queste del Saint Graal*.

Il est tout à fait remarquable que le tour nouveau *ne... se non*, dont nous avons signalé l'emploi, au début du siècle, dans *Fouke Fitz Warin*, ne bénéficie nullement de l'abandon de *ne... se... non*. Il n'y en a pas un exemple dans les deux tomes des *Grandes Chroniques* (VII et IX) que nous avons dépouillés, ni dans Jean le Bel I, ni dans *Bérinus*, pp. 1-191, ni dans Froissart, t. IX, ni dans *Griseldis*. Il n'apparaît que dans la *Chronique de Morée* (où, avec 9 ex., il est bien représenté) et dans *Mélusine* (un seul ex.). Sa fréquence dans la *Chronique de Morée* est très probablement imputable au modèle italien : Jean Longnon (1) signale de nombreux italianismes dans cette *Chronique* ; il aurait pu ajouter celui-ci à sa liste. Aucun des deux textes qui présentent *ne... se non* en plusieurs exemplaires au XIV^e siècle — *Fouke* et la *Chronique de Morée* — n'est purement français : l'un est anglo-normand et l'autre fortement teinté d'italianisme. On peut se demander si *ne... se non* est un tour français au XIV^e siècle.

Il est à noter que l'auteur de la *Chronique de Morée* emploie surtout ce tour avec la valeur adversative (6 ex. sur 9). Cf. :

§ 442 Donc puis que Dieu *ne* lui donna la grace de avoir hoir masle, *se non* femelles...

(1) Cf. *Introduction* de son édition, (S.H.F.), p. LXXIX sqq.

Il y a quelques exemples de *ne... sinon* dans Froissart. H. Sten (1) en cite deux :

XIII, 127 ce que il tenoit si longuement le chevalier emprès luy, *n'estoit sinon* pour ce que les nouvelles fussent scandalisées partout.

XIII, 260 *ne* ousoient aler *sinon* en grans routes fouragier.

Se *non que* apparaît pour la première fois au XIV^e siècle ; il est introducteur de proposition. Le premier exemple, à notre connaissance, est dans la *Chronique de Morée* :

940 Et quant le Maure vit les fanos, si ne pot panser pour quoy c'estoit, se *non que* il cuiderent que li Grec malicieux donnoient assaut de nuit...

Mais il est isolé au milieu du siècle. Vers la fin, nous le relevons dans *Mélusine* :

p. 70 Nous ne savons que penser qu'ilz tendent a faire, *sinon* qu'ilz se veulent vengier de Remondin.

Plutôt que *ne... senon*, c'est *ne... se [ce] n'est (n'estoit, ne fust...)* qui recueille l'héritage de *ne... se... non*. Il est peu attesté sans doute, mais on le trouve dans presque tous les textes, — à l'exception, bien significative, de la *Chronique de Morée*. Cf. :

Gr. Chron. IX p. 116 Et si *ne* vouloit recevoir chose quelle que elle fust de personne vivant, et meismement ne de son frere ne de sa suer, se ce *n'estoit* en regart de pitié et par titre d'aumosne.

Ibid. IX p. 214 Picazo ton filz, qui si nobles estoit qu'il *ne* peust avoir esté mort en bataille, se ce *ne fust* par les fraudes que les crestiens scevent...

Jean le Bel I, p. 138 et leur dist que jamaiz *ne* retourneroit en Angleterre jusques a tant qu'il sçavroit leur entention plainement, ou se par le deffault de ceulx *n'estoit*.

Froissart II § 52 p. 73, l. 3 Et vous di que Chierebourcq *n'est point* a conquerre, se *n'est* pas famine.

Se ce *n'est* peut venir après proposition positive, comme nous avons déjà vu (2). Cf. :

Froissart II § 167, p. 286, l. 28 car la riviere est grosse et parfonde et trop malle a passer, se ce *n'est* sus les certains pas là où on le passe sans pons.

(1) *Op. cit.*, p. 207.

(2) *V. s.*, p. 105.

4. Les tours à base de *fors* ont encore une grande faveur : l'ensemble de nos textes en donne 156 exemples. Ils n'appellent pas beaucoup de remarques particulières : c'est l'usage ancien qui se perpétue dans sa variété. *Ne... fors* et *ne... fors que*, exceptifs de locution nominale, sont toujours en concurrence : 66 emplois pour le premier, 52 pour le second. La proportion est comparable après proposition positive : *fors* : 10 ex., *fors que* : 7. *Fors tant que* + locution nominale est exceptionnel : un seul exemple, intéressant d'ailleurs en ce que le premier élément de la phrase contient un terme à orientation négative : l'adjectif *envis* :

Froissart, II § 54, p. 77, l. 8 Or parlons de sa fin, dont je parole *envis*, *fors tant que* pour sçavoir ou temps advenir que il devint.

Fors tant que équivaut ici à « seulement ».

Le tour *fors sans plus fors*, dans *Mélusine* :

p. 187 Damoiselle, nous n'avons fait *fors* / *sans plus fors* ce que nous devons

ne s'explique que par une étourderie de copiste, un changement de folio survenant après le premier *fors*.

Comme introducteur de proposition exceptive, *fors que* est un peu moins usité que *fors tant que*. Nous avons trouvé un exemple de *fors que tant* :

Bérinus § 132... ne on n'en savoit nul si sage ne mieulx enseigné, *fors que tant* pour la beauté qu'il sentoît en lui il s'enorguilli...

et un de *fors que tant que* :

Ibid., § 206 Mais Giefftoy n'ot nul talent de l'avoir retenir, ains le departi tout a la povre gent, *fors que tant* qu'il en retint ce qu'il sot que bon fu pour faire ses despens.

Une locution innovée : *fors mis*, coexiste avec *hors mis* chez :

Jean le Bel, I, p. 51 ilz sont tous a cheval, ungs et aultres, *fors mis* la ribaudaille qui les sieut a pyé.

Ibid., p. 276 et puis retournerent en Escoce et reconquirent leurs fortresses, *fors mise* la cité de Berwic et III aultres *fors* chastelz.

On voit que l'usage est flottant quant à l'accord du participe *mis*.

E. Brall signale *formis* chez Froissart, II, 133, 182, et, sans référence, *forpris* (« ausser, ausgenommen ») (1).

(1) E. Brall, *op. cit.*, pp. 70 et 72.

5. Plusieurs tours, nés au siècle précédent, fournissent des carrières diverses.

Hors est peu utilisé : un seul exemple dans nos sept textes :

Mélusine, p. 281 Gieffroy estoit monté sur un hault coursier liart, et ses III freres apres lui, chascun monté sur un groz coursier, et le baston ou poing, armez de toutes pieces, *hors* le bacinet.

Horsmis est plus fréquent : 3 exemples dans Jean le Bel, t. I, 4 dans Froissart, t. IX. L'accord du participe n'est pas fait dans le seul exemple où le substantif qui suit est féminin :

Froissart, II, § 151, p. 254, l. 28 Si fu, la nuit, la ville de Vertus toute arse, *horsmis* l'abbëie qui n'eut garde.

Excepté jouit d'une ferveur croissante, puisqu'on en trouve 44 exemples, plus 3 d'*excepté que*. La tendance au XIV^e siècle est à accorder de moins en moins ce terme avec le substantif qui suit. L'accord est respecté chez Jean le Bel, mais dans les *Grandes Chroniques*, IX, nous pouvons citer des exemples où il n'est pas fait :

p. 37 ainsi fu ramenée toute Gascoigne en la seignourie du roy sanz moyen, *excepté* Bordiaux, Baionne et Saint Sever.

Ibid., pp. 47 ; 163.

On remarque la forme *exceptez* devant préposition :

pp. 232-233 Et que les ordenances faites devant Tournay, des tri-ves seront exprimees dedenz et des II roys confermees, *exceptez* des emprisonnez.

Froissart (dans le t. IX tel qu'il est édité par la S.H.F.) ne connaît qu'une forme *excepté*, utilisée même quand le substantif masculin qui suit est au cas sujet.

Il n'y a pas d'accord dans les deux exemples de *Griseldis* :

III, l. 117 (p. 167) *excepté* la contesse de Paniche.

V, titre (p. 171) *excepté* une seule chemise ;

Ni dans *Mélusine* (Cf. pp. 7 ; 83 ; 139 ; 150).

On peut considérer qu'à la fin du XIV^e siècle, *excepté* est invariable.

Il existe quelque exemples où *excepté* vient en fin de groupe :

Gr. Chron. IX p. 92 le roy de France *excepté*.

Ibid., p. 246 desquielx les nons sont ci après nommés I *excepté*, duquel je ne scai le nom.

Nous avons relevé 3 exemples de *[ce]* excepté que + proposition :

Gr. Chron. IX p. 247 et furent jugiez par telle maniere comme les devant diz de Bretagne et executez la ditte veille de Pasques, ce *excepté* que les trois chiefs desdiz trois chevaliers normens, du commandement du roy, furent tanstost portez à Saint Leu en Constantin.

Mélusine, p. 47 et p. 131.

Sauf est moins avancé dans l'emploi exceptif. Il est utilisé le plus souvent dans les formules du type : *saue vostre grace* ou *saues leurs vies*. Ainsi dans les *Grandes Chroniques*, chez Jean le Bel, chez Froissart et dans *Bérinus*. Il est franchement exceptif, en revanche, dans la *Chronique de Morée*, (qui ignore *excepté*). Sous les formes *salve* et *saue*, et sans qu'il y ait accord avec le substantif qui suit, il est utilisé huit fois :

Cf. : § 122 Et quant le Champenois vit que tout estoit assené, *saue* monseigneur Goffroy de Villarduin...

Il peut être suivi de préposition :

§ 384 En nom Dieu, dist li princes, je le vous pardons cy devant celle bonne gent, *saue de* ce que vous dites que j'ay fraint mon serement.

§ 909 si dirent li aucun car il n'avoit plus prochaine terre pour guerroyer que celle de l'empereur de Constantinople, *saue pour* ce que li dux avoit pays et trieves a lui.

Il est possible que *saue* soit encore un italianisme, *salvo*, *salvo che* étant usuels en italien du XIV^e siècle (1).

Saue que figure deux fois dans la *Chronique de Morée* ; une fois il introduit *de* + infinitif :

§ 540 ...et estoient appareillié de obeïr au Roux et de faire pour lui autant comme pour le propre corps dou roy lor seignor en toutes choses a leur pooir, *saue que* de faire ligié au bail du roy.

L'autre fois, il est suivi du subjonctif :

§ 873 et ordine et commanda [...] que li baron et sa gent le deüssent obeïr en toutes choses comme seignor, et *saue que* les chastiaux ne laissassent entrer ne garder a autre gent que sa gent propre.

Il y a un exemple de *sauf tant que* + subjonctif dans :

Froissart, II, § 62, p. 87, l. 14 : car un petit endevant li soudis de l'Estude avoit volu rendre le fort, *sauf tant que* yaux et le leur s'en peussent yestre allé à Bourdiaux sauvement.

(1) G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, § 877, III, pp. 120-121.

On a là ce qui s'exprime plus ordinairement par *mais* que + subjonctif.

Sauve que est suivi de la forme en -roie dans :

Griseldis V, 95 Toute nue de la maison mon pere je yssis, et toute nue je y retourneray, *sauve que* ce me sembleroit chose indigne et non affreable que cestuy ventre [...] deüst apparoir tout nuz.

La *Chronique de Morée* emploie une fois avec valeur exceptive l'expression *toutes fois salvant* : encore sans doute un italianisme (1) :

§ 252 Et pour ce, je vous dy que vous le demandés hardiement, car je la vous donray volentiers, *toutes fois salvant* ma coronne et mon honnor. (Il s'agit d'une grâce).

On voit apparaître au XIV^e siècle *reservé*, *reservé [ce]* que comme introducteurs du mis à part. Ces tours sont rares. *Reservé* semble invariable :

Froissart II, § 36, p. 49, l. 28 et leur donna li papes plaine poissance de faire ce que il pooit faire, *reservé* aucuns cas papaulx que il ne puet donner a nul homme ne hoster de sa main.

Cf. *Ibid.*, § 132, p. 223, l. 12.

Reservé [ce] que :

Ibid., § 168, p. 288, l. 20 car il se mist tantost en possession et en resgne par dessus tout, *reservé* ce que il voloit que Charles, ses biaux nepveux, fu couronnés a roi.

Jean le Bel, I, p. 339 Et d'autre part, messire Amaurry, qui escharmuchoit l'ost, rentra en la ville a grand joye, luy et sa compaignie, *reservé* que le sire de Landreniaz et le chastelain de Gingant furent priz de l'aultre costé.

Sanz continue à être employé dans le sens de « sans compter » et parfois de « mis à part ».

6. Il reste, pour en terminer avec cette période, à dire un mot d'un tour particulier qu'on ne trouve guère en prose que chez Froissart (2).

II, § 18, p. 24, l. 7 j'ai dit et juret que jamais de chi ne partiray si arai le castel a ma volenté.

II, § 131, p. 221, l. 1 Si ne cessa si eut fait abatre deus portes.

(1) G. Rohlf, *op. cit.*, § 877 signale l'emploi de *salvando* en italien écrit.

(2) V. s. p. 38, un exemple analogue du *Couronnement de Louis*. v. 241.

La particule *si* introduit une assertion positive qui marque le terme d'un état négatif précédemment énoncé ; le second procès, — souvent exprimé par un temps composé, donc avec idée d'achèvement, d'acquis, — annule la négation du premier procès ; *si* est donc bien un inverseur de négativité. Nous avons donc là un effet de sens voisin de l'idée d'exception : c'est une exception dans l'ordre de la durée. *Ne... si* équivaut à « ne... que quand », et traduit ce que l'ancien français rend le plus souvent par *ne... que... ne* + subjonctif. *Si* n'est pas temporel pour autant : c'est simplement la juxtaposition des deux procès qui suggère que le procès positif met fin à la négativité du procès négatif.

*
**

XV^e SIÈCLE

DEUX TEXTES DU DÉBUT DU SIÈCLE :

Christine de Pisan, *Livre des Faits et bonnes Meurs du sage Roy Charles V*, t. I (1404).

1. Tours où entre *mais* :
Prop. interr., *mais que* + loc. nom. : 1.
2. *ne... que* : 6.
3. *ne... se... non* : 1.
ains que... se... non : 1.
ne... se n'est : 1.
4. *ne... fors* : 18.
prop. pos., *fors* : 1.
ne... fors que + prop. (indic.) : 1.
5. *excepté* : 3.
excepté que + prop. (indic.) : 1.
sauve : 1.
réservé : 2.

Alain Chartier, *Quadrilogue invectif* (1422).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 3.

3. *ne sinon* : 9.

prop. interr., *sinon* : 2.

ne... sinon que + prop. : 4 (3 indic., 1 subj.).

prop. interr., *senon que* + prop. (subj.) : 1.

prop. interr., *sinon que* + infinitif : 1.

4. *ne... fors* : 1.

ne... fors que + loc. nom. : 1.

ne... fors que + prop. (indic.) : 2.

prop. pos., *fors que* + prop. (indic.) : 1.

prop. pos., *fors tant que* + prop. (indic.) : 1.

La comparaison des deux textes paraît indiquer que Christine de Pisan use de la syntaxe du XIV^e siècle, tandis qu'Alain Chartier manifeste des tendances nouvelles.

Il y a encore un *mais que* introducteur de locution nominale chez Christine :

p. 153 De cestui bon duc quel le dirois *mais que* vaissel de toute bonté, clemence, benigneté et douceur ?

Elle utilise encore *se... non*, en locutions assez courantes il est vrai :

p. 56 ...n'estoit se merveilles non.

p. 23 ...ains que les vertus de l'ame puissent, se *petit non*, moustrer l'oeuvre de sa subtilité.

Se *petit non* n'est plus dans cette phrase une expression d'exception, mais une simple restriction : « ne fût-ce qu'un peu », « au moins un peu » ; c'est une locution figée.

On trouve un exemple de *ne... se n'est*, si courant au XIV^e :

p. 16 ...de quoy ne pevent avoir introduction des loys, se n'est par estranges expositeurs.

Mais il n'y a aucun exemple de *sinon* dans le t. I de Charles V.

C'est ce tour seul, au contraire, que connaît Alain Chartier dans son *Quadriologue*, et c'est chez lui un tour privilégié. Cette faveur ne se dément pas tout au long du XV^e siècle. Il nous faut donc revenir sur ce terme dont nous avons signalé la présence sporadique au XIV^e siècle, notamment dans *Fouke Fitz Warin* et la *Chronique de Morée*.

Au XV^e, A. Chartier utilise partout *sinon*, sauf une fois où la forme est *senon* (p. 50, l. 15), alors que la particule hypo-

thétique est partout se dans ce texte. Le même fait se constate chez la plupart des auteurs de ce siècle. Au XIV^e, la forme était *se non* dans la *Chronique de Morée* ; si elle était *si noun* dans *Fouke*, c'est pour des raisons dialectales. Cette question de la forme du premier élément a son importance. Si l'on considère d'autre part que *ne... se... non* ne survit plus guère qu'en formules consacrées, on sera amené à penser que le terme *si-non* du XV^e n'est nullement le continuateur de *se... non*, mais est purement et simplement un calque de l'exceptif latin *nisi*, dont il reproduit le vocalisme quant à la syllabe *si*. On estimera de même que *sinon que* introducteur de proposition exceptive, qui devient courant au XV^e siècle, est un calque du latin *nisi quod*.

A. Chartier utilise de façon variée les termes nouveaux *sinon* et *sinon que*. *Sinon* intervient, comme il est naturel, après proposition négative :

p. 26, l. 19 ...ne n'en debourseroient un denier, *sinon* a regret et en le plaignant comme chose perdue.

Celle-ci peut contenir le mot *autre*, et en cela *sinon* peut concurrencer que :

p. 20, l. 9 je ne voy *autre* demourant ou exploit des longues guerres de ce royaume, *si non* terres en fresche et pays inhabité.

Il existe aussi après proposition interrogative :

p. 33, l. 22 (Cartage la batailleresse) où a elle tourné sa grant gloire *sinon* en la cendre du feu dont elle fut arse et embrasée ?

Sinon introduit en *tant que* suivi du subjonctif :

p. 58, l. 1 ...ne en voz discors et descharges l'un vers l'autre ne gist pas la ressource de mon infortune, *si non en tant que* chascun la doye plus appliquer a son chastement que a vitupere de son prouchain.

Sinon que vient après proposition négative ou interrogative.

Il peut même introduire une proposition complément du comparatif :

p. 21, l. 22 ne je ne voy *meilleur* similitude a ce propos *sinon que* nostre police françoise est comme l'omme furieux qui de ses dens mort et dessire ses autres membres.

Avec le subjonctif, l'effet de sens obtenu est celui que nous rendons par « à moins que » :

p. 48, l. 10 si ne se pouoit combler [...] *sinon que* la plus digne et noble chose romaine y feust descendue.

Les tours où entre *fors* ont la préférence très nette de Christine de Pisan (20 exemples dans le t. I de *Charles V*) ; ils sont au contraire bien loin derrière les tours où entre *sinon* dans le *Quadrilogue invectif* (6 exemples en face de 17) : les tours utilisant *fors* amorcent une certaine tendance au déclin au XV^e siècle. Il est instructif de comparer A. Chartier à lui-même à ce propos : dans ses vers, il fait la place beaucoup plus large à *fors* que dans sa prose. Dans la *Belle Dame sans mercy* et les *Poésies lyriques* (1424), les proportions de *fors* et de *sinon* sont inverses de celles du *Quadrilogue invectif* : 19 exemples du premier en face de 4 du second. La langue poétique est conservatrice.

TROIS TEXTES DU MILIEU DU SIÈCLE :

Anthoine de la Sale : *Hystoire et plaisante cronique du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines* (éd. de la Renaissance du Livre, reproduisant l'éd. G. Helleny, du début au chapitre XLVII (pp. 11-118).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 16.
ne... aultre... que : 2.
3. *ne... sinon* : 2.
prop. interr., *sinon* : 1.
ne + subj. II, *se ne feust* : 1.
4. *ne... fors* : 5 (dont 3 de val. advers.).
prop. pos., *fors* : 5.
ne... fors que + loc. nom. : 3.
prop. interr., *fors que* + loc. nom. : 1.
prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 5.
ne... fors que + prop. : 5 (4 indic., 1 subj.).
prop. pos., *fors que* + prop. (indic.) : 2.
prop. pos., *fors de tant que* + prop. (indic.) : 1.
5. excepté : 4.
ne... pas moins que : 2.

Quinze joyes de Mariage (éd. Tulou, Cl. Garnier).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 42.
ne... autre... que : 2.

3. *ne... sinon* : 15.
ne... sinon que + prop. : 2.
ne... si ce n'est : 1.
si (hypothétique)..., *si n'est* : 1.
4. *ne... fors* : 11 (dont 1 de val. advers.).
ne... fors que + prop. : 2 (1 subj., 1 indic.).
5. *sans* : 1.

Cent nouvelles nouvelles (éd. D. Jouaust, 1874).

Première dizaine.

1. Tours où entre *mais* :
mes que + loc. nom. : 1.
2. *ne... que* : 17.
se (interr.)... *que* : 1.
ne... aultre... que : 6.
3. *ne... sinon* : 1.
prop. pos., sinon que + prop. (indic.) : 1.
4. *Fors* : néant.

Quatrième dizaine :

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 9.
ne... aultre... que : 5 (dont 1 + prop. subj.).
3. *ne... sinon* : 10.
prop. interr., sinon : 2.
ne... sinon que + prop. : 2 (1 indic., 1 subj.).
4. *fors* : néant.
5. *excepté* : 1.

Sixième dizaine :

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 7.
ne... aultre... que : 3.
3. *ne... sinon* : néant.
4. *ne... fors* : 2.
ne... fors que + prop. (subj.) : 1.
5. *sans* : 1.

TROIS TEXTES DE LA FIN DU SIÈCLE :

Commynes, *Mémoires*, L. I, II, III (éd. J. Calmette, t. I).

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 68.
ne... autre (etc.)... que : 10.
3. *ne... sinon* : 6.
prop. interr., *sinon* : 2.
ne... sinon que + prop. (subj.) « à moins que » : 3.
prop. pos., *sinon que* + prop. (subj.) : 1.
ne... si ce n'étoit : 1.
4. prop. interr., *fors* : 1.
5. *hors* : 1.
sauf (invariable) : 21.
sauf que + prop. (indic.) : 4.
excepté (invariable) : 3.
au moins de : 1.
oultre : 1.
oultre et par dessus : 1.
sans : 2.

Ystoire des sept sages.

1. Tours où entre *mais* : néant.
2. *ne... que* : 14.
ne... aultre que : 1.
3. *ne... senon* : 26.
prop. interr., *senon* : 2.
ne... senon que + prop. : 6 (5 subj., 1 indic.).
ne... senon tant que + prop. (indic.) : 1.
prop. interr., *senon que* + prop. (indic.) : 1.
4. *Fors* : néant.
5. *excepté* : 1.

Jehan de Paris.

1. Tours où entre *mais* :
ne... mais que + prop. (indic.) : 1.
2. *ne... que* : 18.
ne... aultre... que : 7.
3. *ne... sinon* : 6.
ne... sinon que + prop. (indic.) : 2.
prop. pos., *sinon que* + prop. (indic.) : 1.
4. prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 3.
ne... fors que + prop. (indic.) : 2.
5. *ors mis* : 2.

Des tours où entre *mais*, seul survit *mais que*. S'il est encore courant, suivi du subjonctif, dans le sens de « pourvu que », il ne subsiste qu'à l'état de traces dans les emplois proprement exceptifs. Signalons-le une fois comme introducteur de nominal :

C.N.N., 2^e nouv. (I, pp. 44-45) Mais tout rien n'y vault, car il n'est tour ne engin que les dictz medecins saichent pour allegier quelque peu de ce destresseux mal, ne en leurs livres n'ont veu ne accoustumé que riens si tresfort que la povre fille empire, *mes que* l'ennuy qu'elle s'en donne, car. autant semble estre morte que vive (1).

Dans une phrase assez embrouillée qui contient déjà deux *que*, un troisième *que* aurait été à peu près incompréhensible, et c'est ce qui explique sans doute l'emploi de l'archaïque *mais que* (qui d'ailleurs aurait pu être remplacé par *sinon* ou, à la rigueur, par *fors*, *fors que*).

A la fin du siècle, *mais que* apparaît une fois pour introduire une exceptive à l'indicatif dans :

Jehan, p. 36, l. 26 Si ne sçavoit que dire, *mais que* point ne le laisseroit tant que leur chemin il voudroit tenir.

Les 6 derniers textes s'accordent sur l'importance du tour *ne... que*, qui l'emporte de loin en fréquence sur tous les autres (191 ex.). Il reste de règle pour l'exception à indication numérique, mais sert aussi très aisément en dehors de ce cas : en cela, il empiète sur le domaine des autres tours.

Le terme qu'il introduit peut avoir toutes les fonctions possibles.

Pour la fonction sujet, une difficulté surgit, celle de la postposition nécessaire. Le tour peut fort bien s'en accommoder. Cf. :

C.N.N., le nouv. (I, p. 31) Ne restoit plus que *temps* et *lieu*.

Comm., L. I, ch. VI (I, p. 46) Tout ce jour ne peurent passer que ses *gens*.

Mais il est plus usuel d'annoncer à l'avance le sujet par un représentant :

Q. Joyes, p. 40 je vous en feray ou *il* ne touchera que moy.

(1) L'édition P. Champion (Paris, 1928) donne un texte plus simple et plus clair, sans *mes que* : En leurs livres n'ont veu ne accoustumé que si tresfort la povre fille empire avecques l'ennuy qu'elle s'en donne que autant semble morte que vive.

Q. Joyes p. 193 Combien que oncques *homme* ne toucha a ma bouche celui que je espousai.

C.N.N., 3^e nouv. (I, p. 60) *Ame* n'est ceans entré que nous qui y sommes et le musnier.

Comm. L. I, ch. VIII (I, p. 58) *Riens* ne encherist que le pain.

L'adjectif attribut peut être amené par *que* :

C.N.N., 37^e nouv. (IV, p. 73) ... et plusieurs autres choses dont j'espere que vous ne serez que *contente*.

Comm. L. III, ch. VIII (I, p. 219) cela n'est que *honneste*.

Quand c'est l'idée verbale qui doit être isolée par *ne...* *que*, l'usage du verbe suppléant *faire* est de règle, avec la négation, dans le premier membre :

Q. Joyes. p. 136... et les aultres cyseaux, qui ne *font* que voller de rivière en rivière.

Au reste, il en est de même, depuis les origines, avec tous les autres tours exceptifs.

Le membre négatif contient parfois l'indication de la catégorie générale dont est excepté ce qui suit *que* :

Q. Joyes, p. 143 et n'ont *enfant* que luy.

Comm. L. II, ch. XI (I, p. 150) ny n'estoit mort *homme de nom* que ung chevalier de Flandres.

Mais le plus souvent, dans ce cas, on a le mot *autre* dans le premier membre :

Saintré ch. V (p. 24) s'ilz n'estoient feruz d'*autre mal* que d'amours.

A cet égard, l'usage de l'expression *aultre chose* semble se développer au XV^e siècle :

Q. Joyes, p. 17 je savoye bien que vous ne me sauriez *aultre chose* retraire que ma terre.

Signalons un cas de *ne... aultre chose que* introducteur de proposition :

C.N.N., 31^e nouv. (IV p. 5) Vecy sa mullette qui n'attent *aultre chose que* je soye en voye pour aller où en ne veult pas que je soye, phrase à rapprocher de celles de Froissart que nous citons p. 120.

L'usage de *que* exceptif existe en dehors du cas du premier membre négatif. Il s'étend à celui du premier membre interrogatif :

C.N.N., 4^e nouv. (I, p. 68) il demande a sa dame s'en sa chambre y avoit ame *qu'elle*.

Cf. aussi dans un texte en vers :

Condamnation de Bancquet (P.-L. Jacob, *Recueil de farces*, p. 302)
Est-il estat que vivre plaisamment ?

Il se trouve aussi après un premier membre hypothétique :

Nouveau Pathelin (P.-L. Jacob, p. 170)
Et le diable, sire, m'emport
Si jamais le vis qu'a ceste heure !

Ainsi s'amorce une extension d'emploi qui s'affirmera par la suite.

Ne... se... non est un tour à peu près inusité dans la seconde moitié du XV^e siècle. Citons toutefois, avec H. Sten (1) :

C.N.N., 83^e nouv. : il ne disoit mot, *si pou non*.

Ibid., dont on ne rapporta *si petit non*.

où l'on reconnaît une locution déjà signalée comme une survivance.

En revanche, *sinon* confirme les progrès que nous notions à propos du *Quadrilogue invectif* : dans les 6 textes, avec 73 exemples, *sinon* vient au second rang, après *ne... que*, comme exceptif de nominal, et *sinon que*, avec 20 exemples prend la tête des introducteurs de proposition exceptive.

Il faut noter particulièrement l'emploi de *sinon* après proposition interrogative ; il est bien plus usuel que le terme *que* et *que fors*, *fors que*. Cf. :

C.N.N., 33^e nouv. (IV, p. 40) ...que je ne scauroye penser que ce peut estre, se vous n'en dictes plus avant, *si non* ung peu de jalousie qui vous tourmente.

Ibid., 33^e nouv. (IV, p. 48) ; *Saintré*, p. 18 ; Comm., L.I, ch. I (1, p. 7) ;

id., L. III, ch. V (I, p. 204) ; *Sept Sages*, p. 122 ; p. 179.

Très rarement, il arrive que *sinon* introduise une proposition exceptive. H. Sten (2) cite :

C.N.N., 31^e nouv. de prinsault ne sceut que respondre *sinon* a chef de piece elle luy demanda qu'il queroit leans.

Sinon que introduit toujours une proposition exceptive. Nous ne l'avons pas rencontré comme exceptif de nominal au XV^e siècle.

(1) *Op. cit.*, p. 203.

(2) *Op. cit.*, p. 209. C'est ce texte que donne l'édition P. Champion. Le texte de Jouaust est différent.

Suivi de l'indicatif, il peut venir, comme il est naturel, après une proposition négative :

Q. Joyes, p. 164 et n'osera faire dire une messe et ne fait testament, *si non* qu'il met son ame entre les mains de sa femme.

Mais il peut suivre aussi bien une proposition positive :

Ibid., p. 112 ...et le bon homme l'apaise et lui promet et jure qu'il tiendra tout quanque el lui a dit, *sinon* qu'il ne deffendra pas sa maison au jeune compagnon.

On le trouve aussi après une régissante interrogative :

Sept sages, p. 138 que dois je devenir, *se non que* je me feray morir et moy occirray moy meisme...?

Le subjonctif après *sinon que* peut être appelé par une idée regardante exprimée ou suggérée par le verbe de la proposition précédente :

C.N.N., 39^e nouv. (IV, p. 96) Je n'en scay que dire, *sinon*, puis que ma dame a de coustume de servir Dieu, qu'elle *parface*.

Sept Sages, p. 101 mais y le refusa et ne demande se non que celluy homme *priast* pour luy.

Mais la proposition régissante peut ne rien comporter de tel ; le subjonctif est alors provoqué par une pesée hypothétique qui amène *sinon que* à signifier « excepté si, à moins que ».

Comm. L. I, ch. XVI (I, p. 91) Et si est presque impossible que beaucoup grans personnaiges ensemble et de semblable estat se puissent longuement entretenir, *sinon qu'il y ait* chef par dessus tous.

Sept Sages, p. 139 Y me semble qu'i soit impossible a moy que je ne t'ayme toujours, *se non que* par experience je soie enformé de chose par laquelle mon amour soit revoqué.

On voit d'après ces textes que l'emploi de *sinon que* s'étend largement au XV^e siècle, surtout aux dépens de *mais que* et de *fors que* ; il permet une grande variété d'expression dans la proposition exceptive.

Si [ce] n'est (n'estoit, etc.) n'est pas largement utilisé. Il paraît en recul par rapport au XIV^e siècle. Signalons-le après proposition hypothétique dans :

Q. Joyes, p. 109 mais j'en donne au deable tout quant que il en a dessoulz mes deux mains, si oncques bouche d'omme toucha a la moye, *si n'est* la vostre et a voz cousins et aux miens par vostre commandement.

Et notons se *ne feust* après principale négative au subjonctif II :

Saintré, p. 26 car oncques dame d'honneur ne peust aymer homme envyeulx, se *ne feust* les bonnes vertus pour en estre le meilleur.

Le déclin des tours utilisant *fors*, déjà signalé dans la prose d'Alain Chartier, est confirmé par les textes postérieurs. Ne... *fors* n'a plus nulle part le premier rôle qu'il a encore chez Christine de Pisan. C'est *sinon* son rival heureux ; si *fors* et *sinon* sont à peu près à égalité vers le milieu du siècle, le succès du dernier s'affirme à la fin.

Fors que se maintient un peu mieux, au milieu du siècle au moins, comme introducteur de proposition ; c'est que *sinon que* est encore un tour récent. Celui-ci l'emporte décidément à la fin du siècle. Il y a encore quelques exemples de *fors que* introducteur de locution nominale ; la plupart sont dans le *Petit Jehan de Saintré*, mais il y en a encore trois dans *Jehan de Paris*.

Fors paraît être, au XV^e siècle, le seul tour exceptif pouvant assumer encore la valeur adversative. Cf. :

Saintré, ch. VIII (p. 38) Le petit Saintré qui en service de telle dame d'amours oncques n'avoit eu pensée, ne sceut que dire, *fors* soy agenouiller.

Q. Joyes, p. 162 Briefment, le pauvre corps de lui n'aura jamés re-poux, *fors* seulement paine et tribulation.

Les notions d'exception et d'adversation, qui étaient mal distinguées à date ancienne et se laissaient traduire par les mêmes termes, sont maintenant bien distinctes ; seul le tour *ne... fors*, en nette régression, est encore capable de les rendre l'une et l'autre, la valeur adversative étant d'ailleurs de plus en plus rare. La langue a évolué dans le sens de la précision sémantique.

Hors, hors mis sont d'un emploi restreint. Citons :

Comm. L. I, ch. VII (I, p. 52) pourveu [...] qu'il rendist ce qu'il tenoit au royaume *hors* les dictz duche.

(peut aussi bien s'entendre au sens local).

Jehan de Paris, p. 87, 19 Le jour venu que les nopces ce devoient faire, si esposa le roy Jehan la fille au roy d'Espagne en la ville de Burgues, et en l'abit du païs, *ors mis* la coronne que le roy Jehan luy donna.

On notera l'absence d'accord du participe *mis*.

Excepté n'est pas mal représenté, bien qu'il ne figure ni dans les *Quinze joyes* ni dans *Jehan de Paris*. Il ne s'accorde pas. Cf. :

Saintré, ch. XLIII (p. 111) aux roys d'armes et heraulx d'Arragon et estrangers, excepté les siens, cent escuz.

Il peut être suivi de préposition :

Saintré, ch. XL (p. 103) Et apres eulx venoit Saintré, tout desarmé, excepté de ses avans bras.

Sauf exceptif n'apparaît dans nos textes que chez Commynes, qui en fait un emploi abondant (21 exemples + 4 de *sauf que*). Il est toujours invariable.

L. I, ch. II (I, p. 13) Et à mon advis qu'ilz avoyent esté en repoz plus de trente et six ans, *sauf* quelques petites guerres contre ceulx de Gand qui n'avoient guères duré.

Il est là devenu préposition. Mais il peut aussi être suivi de préposition :

Ibid., L. I, ch. X (I, p. 68) Il estoit leger a parler de gens, et aussi tost en leur presence que en leur absence, *sauf* de ceulx qu'il craignoit.

Commynes use de *sauf que* suivi de l'indicatif :

L. II, ch. XIII (I, p. 161) C'est peu de chose que du peuple, s'il n'est conduyt par quelque chef qu'ilz ayent en reverence et en craincte, *sauf* qu'il est des heures et des temps que, en leur fureur, ils sont bien à craindre.

Hors mis, *excepté*, *sauf* sont devenus des outils exceptifs ; leur place est fixée en tête de groupe et ils ont perdu la variabilité.

Des exceptifs nouveaux utilisant le mot comparatif *moins* avec la négation apparaissent au XV^e siècle.

On a *ne... pas... moins... que* dans :

Saintré, ch. III (p. 18) Mais de ce si tres crueux congié le povre Saintré qui *ne* pensoit *pas moins que* estre deshonnouré se print merueilleusement a plourer.

Ibid. (p. 29) A ces dures et cruelles parolles *ne* pensa *moins que* d'estre mort.

Ne... au moins que est signalé par A. Wallensköld (1), après A. Stimming, dans Commynes :

(1) *Op. cit.*, p. 400 note. Cf. A. Stimming, Zs. f. rom. Phil., I, p. 502.

Ed. Buchon, L. VIII, ch. XIV n'y a aucunes places fortes entre deux au moins que deux ou trois (1).

Au moins de au sens d'« excepté », cité aussi, *ibid.*, par A. Wallensköld, se trouve aussi dans Commynes :

L. II, ch. IX (éd. Calmette, p. 142) mais peu ou nulz de ceulx du duc alloient parler a luy en sa chambre, *au moins de ceulx* qui avoient aucune auctorité avecques luy.

Il n'y a pas de changement notable au XV^e siècle dans l'emploi des mots auxiliaires de négation dans le premier élément des phrases exceptives.

Il y a lieu de distinguer à ce sujet entre ceux qui possèdent encore une certaine valeur substantive, comme *ame*, *riens*, etc. et les mots *pas* et *point* qui déjà semblent être devenus des morphèmes. Les premiers s'emploient assez aisément dans le premier élément des tours exceptifs, et, faisant allusion le plus souvent à la catégorie générale dont quelque chose est excepté, ils mettent en valeur par leur présence le caractère exceptionnel de ce qui suit l'inverseur. Cf. :

Comm. I. II, ch. VI (I, p. 129) et, qui pis vault, sont le plus souvent environnéz de gens qui n'ont l'œil à *nulle chose que* à complaire à leurs maîtres et à leur louer toutes leurs œuvres, soient bonnes ou mauvaises.

Id. L. II, ch. XV (I, p. 169) et n'y avoit le roy *riens que* l'hommage et ressort.

Pas et *point*, au contraire, sont très rares après *ne*. On peut citer quelques exemples de *ne... pas (point)... sinon* :

A. Chartier, Q. I., p. 57, 30 Je ne vueil voz excusacions et deffences plus longuement escouter, ne en voz discors et descharges l'un vers l'autre *ne gist pas* la ressource de mon infortune, *sinon* en tant que chascun la doye plus appliquer a son chastiment que a vitupere de son prouchain.

Q. Joyes, p. 136 ; Comm., L. III, ch. XIII (I, p. 250) ; *Jehan de Paris*, p. 25.

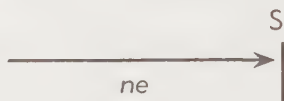
Mais dans tous les textes du XV^e siècle que nous avons indiqués, nous ne pouvons alléguer qu'un seul exemple de *ne... pas... que* :

Comm. L. I, ch. VII (I, p. 54) Mais mon advis, c'est qu'il ne se fait *pas que* par disposition divine.

On estimera peut-être que, cette rareté ayant été déjà constatée durant les siècles antérieurs, il n'y a rien de changé.

(1) Nous n'avons pas trouvé cette phrase dans l'édition de J. Calmette.

Ce serait une erreur, car quelque chose a changé, c'est l'emploi de *pas* et *point* dans les phrases négatives non suivies d'exception : il s'est grandement développé (1). Le système moderne est déjà en place, qui comporte deux négations, la négation simple *ne*, correspondant à un procès de négativation immanente :



et une négation double correspondant à une négativation ayant franchi un certain seuil, transcendante :



L'introduction d'une exception s'accommode très naturellement d'une négativation peu poussée, d'où l'usage quasi constant de *ne... que*. Toutefois l'exemple de Commynes de *ne... pas... que*, isolé en face de 60 du simple *ne... que*, prouve que l'introduction d'une exception n'est pas absolument incompatible avec une négativation ayant franchi le seuil de la transcendance. Il en résulte en discours une expression plus nette et plus frappante de l'exception. Si rare soit-il, le tour montre que l'auxiliaire *pas* traduit l'idée d'une étape franchie et non, comme on croit parfois, celle d'un terme atteint. Il n'est pas signifié que le mouvement de négativation soit achevé, mais bien qu'il a franchi un seuil.

Un autre fait notable, bien qu'assez rare, concernant *ne... que* consiste dans la présence de l'adverbe *seulement* après le mot *ne*, dans la partie négative de la phrase, alors qu'avec les autres tours, *seulement* figure dans la partie positive, après l'inverseur. Citons, au XV^e siècle (bien qu'il y ait des exemples antérieurs) (2) :

Q. Joyes, pp. 17-18 Car vous savez bien que j'estoye parlée de marier à tel où à tel, et en plus de vingt aultres lieux, qui *ne* demandoient *seulement* que mon corps.

(1) Cf. F. Brunot, *Histoire de la Langue française*, I, p. 178.

(2) Ainsi, dans *Mélusine*, p. 190 et p. 240.

Comm. L. I, ch. X (I, p. 69) car ils *ne* les nourrissent *seulement* que à faire les folz en habillemens et en parolles.

Comment faut-il interpréter *seulement* ainsi placé ? C'est le propre des termes qui traduisent l'idée d'unicité de donner, sous négation, deux effets de sens opposés, la négation de l'unité pouvant signifier zéro ou pluralité (1).

On pourrait penser que *seulement*, après la négativation amorcée avec *ne*, marque que le repère de l'unité est dépassé dans le mouvement de $\vdash$ à — et que ce mouvement est bien près d'atteindre sa limite, le zéro de la négation achevée, quand intervient le mouvement inversé signalé par *que*. *Ne... seulement* signifierait alors : « *ne... pas même d'une seule manière* ». Cependant, on ne peut retenir cette interprétation, car on ne trouve jamais à date ancienne l'adjectif *seul* associé à un substantif dans l'élément négatif du tour *ne... que* (Type : « il ne craint un *seul* homme que lui »).

Comme on ne peut penser non plus que la négation de *seulement* signifie pluralité, (cf. « il *ne* boit *pas seulement* de l'eau »), on est obligé de conclure que *seulement* n'est pas sous la négation *ne*, mais constitue, ainsi placé, une anticipation du sens final obtenu après *que*, après l'inversion de signe. Comme *seulement* peut venir, par insistance, dans le second élément, cf. :

C.N.N., 32^e nouv. (IV, p. 17) et de celui n'appartient a nul recevoir la disme *que* nous *seulement*.

il peut aussi être énoncé prématurément dès la partie négative de l'expression *ne... que*, et sans que la négation l'affecte. Cela suppose donc une atténuation de la négativité du premier élément et la prévision du fait que finalement c'est du positif qui est obtenu. Ce menu détail de l'anticipation possible de *seulement*, dès le XV^e siècle, apparaît plein de sens pour expliquer la destinée future du tour *ne... que*.

*
**

(1) Cf. la phrase : *Il n'y en a pas seulement un* qu'on peut interpréter : « il n'y en a aucun » ou « il y en a plusieurs ».

XVI^e SIECLE

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU SIÈCLE

Rabelais, *Pantagruel* (1532) (éd. J. Plattard, Belles Lettres, 1946).

1. *Ne... que* : 65 .
ne... aultre... que : 3.
sanz... que : 1.
2. *ne... sinon* : 18.
prop. pos., *sinon quand...* : 1.
sinon que + prop. : 14 (6 indic., 7 subj., 1 sans verbe).
3. *Fors* : 1.
4. *excepté* : 6.
excepté que + prop. indic. : 2
saulve : 1.
hors mis : 1.
sans : 2.

Rabelais, *Gargantua* (1534) (éd. J. Plattard, 1946).

1. *Ne... que* : 48.
ne... aultre... que : 3.
2. *ne... sinon* : 10.
peu... sinon : 1.
sinon que + prop. : 11 (7 indic., 4 subj.).
3. *ne... fors* : 2.
prop. pos., *fors que* + loc. nom. : 1.
4. *excepté (exceptez)* : 16.
excepté que : 3.
sans : 2.

Bonaventure des Périers, *Cymbalum mundi* (1537) (éd. P.-L. Jacob, class. Garnier, s. d., pp. 303-353).

1. *Ne... que* : 26.
si hypothétique... que : 1.
ne (sans)... aultre... que : 2.
2. *ne... sinon* : 3.
prop. pos., *sinon (quand)* : 1.
ne... sinon que + prop. (indic.) : 1.
3. *ne... fors que* + loc. nom. : 1.
4. *excepté que* (indic.) : 1.

Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, Première et deuxième journées (éd. M. François, class. Garnier, pp. 1 à 156) (1542-1549).

1. *Ne... que* : 83.
ne... autre... que : 22.
sanz... (rien)... que : 3.
2. *ne... sinon* : 20.
prop. pos., sinon : 2.
prop. pos. à idée négative ; sinon : 2.
sinon que + prop. : 11 (7 indic., 4 subj.).
prop. interr., sinon que + prop. (indic.) : 1.
3. *ne... fors* : 1.
ne... fors que + prop. (indic.) : 1.
prop. pos., fors que + loc. nom. : 1.
4. *horsmis* : 6.
hors : 1.
sauf : 1.

Rabelais, *Tiers Livre* (1546) (éd. J. Plattard, 1948).

1. *Ne... que* : 42.
ne... aultre... que : 3.
2. *ne... sinon* : 10.
3. *ne... fors* : 3.
prop. pos., fors : 1.
prop. pos. comportant inutile, fors que + loc. nom. : 1.
4. *excepté (exceptez)* : 8.
exceptez que + prop. (indic.) : 1.
saulve : 1.
sans : 1.

Noël du Fail, *Propos rustiques* (1547) (éd. L.-R. Lefèvre, Class. Garnier, 1928).

1. *ne... que* : 33.
2. *Ne... sinon* : 2.
ne... sinon que + loc. nom. : 1.
prop. pos., sinon : 1.
sinon que + prop. : 2 (1 subj., 1 indic.).
3. *ne... fors* : 5.
prop. interr., fors : 1.
prop. pos., fors : 2.
fors que + prop. (indic.) : 1.
ne... fors que + loc. nom. : 1.
4. *sauf à + infinitif* : 2.

Noël du Fail, *Baliverneries* (1548) (ibid.).

1. *Ne... que* : 11.
sans... que : 1.
2. *sinon que* + prop. : 2 (1 indic., 1 subj.).
3. *fors que* + prop. (indic.) : 1.
4. *sans* : 1.

ŒUVRES DE LA SECONDE MOITIÉ DU SIÈCLE

Ambroise Paré, *Textes choisis* (éd. L. Delaruelle et M. Sendrail, Belles Lettres, 1953).

1. *Ne... que* : 38.
ne... autre... que : 2.
prop. interr. *autre... que* : 1.
2. *ne... sinon* : 6.
ne... sinon que + prop. (indic.) : 1.
ne... si ce n'est : 3.
3. *ne... fors* : 1.
4. *hormis* : 1.
oultre : 1.
sans : 1.

Pierre de Larivey, *Les Esprits* (1579) (*Ancien Théâtre français*, t. V, pp. 199-291).

1. *Ne... que* : 34.
ne... autre... que : 10.
2. *ne... sinon* : 1.
prop. pos. comportant un mot négatif, *sinon* : 2.
prop. interr., *si ce n'estoit* : 1.
ne... sinon que + prop. : 3 (1 indic., 2 subj.).
3. *fors que* + loc. nom. : 1.

Montaigne, *Essais*, L. III, Ch. VI à XIII (éd. P. Villey, t. III, pp. 151-451).

1. *Ne... que* : 196.
non que : 1.
ne... autre... que : 16.
sanz... aultre... que : 1.
2. *ne... sinon* : 1.
prop. pos., *sinon d'autant que* + indic. : 1.
ne... sinon que + prop. (indic.) : 2.
si ce n'est : 3.
prop. pos., *sinon d'autant que* + indic. : 1.
3. *fors* : néant.
4. *hors* : 2.
sauf : 7.
sauf que + prop. (indic.) : 1.

Satire ménippée, Harangue de M. d'Aubray (1594) éd. Ch. Read, Jouaust, s. d., pp. 174-285).

1. *Ne... que* : 67.
prop. interr., *que* : 1.
ne... autre... que : 1.
2. *ne... sinon* : 6.
prop. pos. à nuance nég., *sinon* : 3.
prop. interr., *sinon* : 3.
sinon que + prop. (*ne... rien moins sinon que* + subj.) : 1.
3. *fors* : néant.
4. *excepté* : 1.

Les tours exceptifs comportant le mot *mais* ont disparu. *Mais que* + subj. encore en usage, surtout au début du siècle, est en régression et cède devant *pourvu que* (1). *Mais que* + indic. possède encore la valeur temporelle adversative d'« alors que » dans :

Pant., ch. XXXIV (p. 169) et la vous verrez [...] comment il visita les regions de la lune pour sçavoir si, à la vérité, la lune n'estoit entière, *mais* que les femmes en avoient troys quartiers en la teste.

Ne... que est en proportion encore beaucoup plus forte qu'au XV^e siècle, par rapport aux autres locutions : avec 648 exemples contre 77 de *ne... sinon* et seulement 12 de *ne... fors* il s'impose comme expression normale de l'exception après énoncé négatif.

L'utilisation du tour est la même qu'au XV^e siècle. Toutes les fonctions grammaticales peuvent être assumées par l'excepté. S'il s'agit de la fonction verbale, c'est, comme auparavant, le verbe suppléant *faire* qui vient après *ne*, et *que* est suivi de l'infinitif. Mais une nouveauté est à signaler : on note au XVI^e siècle l'apparition de la construction *ne* + auxiliaire, *que* + participe passé :

(1) *Pourveu que* se développe surtout à partir du XVI^e siècle, mais il est attesté antérieurement. M. R.-L. Wagner, *Notules pour le lexique du Moyen français*, Romania, t. 63 (1937), pp. 241-244, en a rencontré un exemple au XIV^e siècle (1396) et trois au XV^e, dans des textes de la langue administrative ou mémoriale. Ajoutons qu'il se trouve dans Comynnes, cf. I, VII (éd. J. Calmette, I, p. 52) : «...et pour ces raisons fut offert au roy d'Angleterre, pour luy et les siens, les duche de Normandie et de Guyenne, *pourveu qu'il en feist* l'hommaige au roy...

Rabelais, *Quart livre*, ch. XXIII (p. 103) Je me donne au diable, dist frere Jan [...] si le clous de Seuillé ne fust tout vendangé et destruíct, si je ne eusse que chanté Contra hostium insidias.

Montaigne, *Essais*, I, XXV Il y en a mille qu'il n'a que touchés simplement (1).

Id., *ibid.*, III, V (Ed. P. Villey, p. 96) Comme les Romains tindrent pour violée Clodia Laeta, vestale, que Caligula avoit approchée, encores qu'il fut averé qu'il ne l'avoit qu'approchée.

Le tour se retrouvera aux siècles suivants, et jusqu'en français contemporain, bien qu'on lui préfère la périphrase avec *faire* : « je n'ai fait que vieillir » plutôt que « je n'ai que vieilli » (2).

Une autre innovation consiste dans l'emploi de *ne faire que de* + infinitif pour signifier l'idée d'un passé tout récent :

Marg., *Heptam.*, 1^{er} nouv. (p. 12) Et luy compta comme l'evesque de Sées ne faisoit que d'y arriver...

Le premier élément de la phrase à *ne... que* est généralement réduit au verbe, mais il est assez souvent renforcé par des auxiliaires de négation, dont les plus fréquents sont *rien*, *jamais* et *plus*. Le mot *point* est à peine plus fréquent qu'au XV^e siècle ; nous n'en avons rencontré dans nos textes que 4 exemples en tout, sur 649 emplois de *ne... que* ; ce sont :

N. du Fail, *Bal.*, I, p. 120 car au paravant je ne suis point souvenant d'avoir parlé à luy, qu'une fois qu'il entoit un poirier.

Larivey, *Esprits*, IV, 4 (p. 271) Ne parle point d'Apoline qu'en toute reverence.

Montaigne, *Ess.* III, ch. IX (p. 255) Je n'ay point de faim qu'à table.

Id., *ibid.*, III, XI (p. 338) Afin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré par tout, et qu'il n'a point d'arrest que celui de la nécessité, et impuissance d'aller outre.

(1) Cité par H. Sten, *op. cit.*, p. 198.

(2) On trouvera un certain nombre d'exemples du tour chez J. Damourette et E. Pichon, *Essai de Grammaire*, § 2286, t. VI, p. 222, et chez M. Grevisse, *le bon usage*, § 875 b. Citons, au XVII^e siècle :

La Fontaine, *Fables*, I, VII, 12

Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché,
et, en 1955 :

R. Peyrefitte, *les clés de Saint Pierre*, p. 419. Juste ciel ! Le galli-can n'était pas mort : nous ne l'avions qu'endormi.

Il est peut-être un peu plus fréquent en poésie, où il peut répondre à un besoin d'expressivité. Citons :

Jodelle, *Eugène*, Prol.

Pource qu'aucuns, de face sourcilleuse,
Ne cherchent *point* que chose sérieuse (1).

Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, I, LVI

Les pendant je leur dy, ne perdés *point* vos fleurs
Que jusques a demain que la cruelle sorte.

D'Aubigné, *Misères*,

967 ...car nous ne voulons *point*
Que conseillers subtils.

1343 Nos doigts ne sont *point* doigts que pour trouver tes sons,
Nos voix ne sont *point* voix qu'à tes saintes chansons.

Une fois chez Montaigne, rien est renforcé par *du tout* :

III, XIII (p. 400) Je n'y adjouste *du tout rien*, que la modération du plus ou du moins, selon ma force et appétit.

On note aussi rarement qu'au XV^e siècle l'anticipation de *seulement* (2 ex.) :

Rabelais, *Pant.*, XVII (p. 91) Ilz ne feirent *seulement* que changer maistre.

Marg., *Heptam.*, 9^e nouv. (p. 51) congnoissant bien [...] que les bons propos quelle tenoit n'estoient *seulement* que pour essayer a le faire ung peu revenir...

Ce qui paraît nouveau au XVI^e siècle, c'est l'apparition du mot *seul* accompagnant un substantif dans l'élément négatif du tour *ne... que* ; il y joue le rôle d'un adjuvant de la négation (donc quelque chose de tout différent de l'emploi de *seulement* cité ci-dessus). Nous n'en avons trouvé que 2 exemples :

Marg., *Heptam.*, 19^e nouv. (p. 144) Ce que son compaignon ne pavoit croire, ne voyant ung *seul* signe de la religion, que la devotion qu'il avoit en Poline.

Sat. Mén., d'Aubray (p. 237) La presse des charrettes et des coches seroit sur nos ponts, au lieu qu'en huit jours on n'en veoit passer *une seule*, que celle du Legat.

Sans, au lieu de *ne*, se trouve quelquefois. Cf. *Pantagruel*, p. 53, *Heptaméron*, pp. 45, 56, 109.

(1) Cité par G. Gougenheim, *Grammaire de la langue au XVI^e siècle*, p. 221.

L'emploi de *que* comme exceptif après proposition interrogative est aussi rare qu'au XV^e siècle. Nous n'en avons trouvé qu'un exemple :

Sat. Mén., d'Aubray (p. 212) Depuis ce temps là, qu'avons nous eu *que* malheur et pauvreté, qu'angoisses, peurs, tremeurs, alarmes, deffiances, et toutes sortes de misères ?

Très rare aussi, *que* exceptif après *si* hypothétique. Nous ne pouvons citer *que* :

Bon. Pér., Cymb., dial. II (p. 313) Je puisse mourir, Mercure, *si* tu es qu'ung abuseur.

Le tour *ne... autre... que*, — plus comparatif qu'exceptif, — est assez bien représenté et intervient là où *ne... que* ne serait pas suffisamment clair, et notamment, quand il y a lieu d'exprimer l'idée de la chose dont un élément est excepté.

Il faut signaler la présence de *non que* dans Montaigne :

III, XII (p. 354) C'estoit santé, mais *non qu'à* la comparaison de la maladie qui l'a suyvie.

L'Essai de Grammaire de J. Damourette et E. Pichon cite encore une phrase (dont le texte est différent dans l'édition P. Villey) :

III, XII Il est comme nature me le forgea, et se targue pour le conflict, *non que* d'une marche naturelle et commune.

Non que doit s'interpréter ici comme signifiant « seulement ».

Il semble être issu naturellement de *ne... que*, en l'absence d'un verbe pour accompagner la négation.

Mais on le trouve dans un tout autre sens :

III, VI (p. 171) car quelle pitié toucha jamais des ames qui, pour la douteuse information de quelque vase d'or à piller, fissent griller devant leurs yeux un homme, *non qu'un* Roy si grand et en fortune et en mérite ?

L'effet de sens est ici de gradation, de renchérissement : « bien plus », « à plus forte raison », et non de restriction. Il semble que Montaigne en fasse ici un calque du latin *nedum*, ou que *non que* introduise une proposition elliptique à verbe : *fissent griller* non répété. Cependant le sens obtenu peut être rattaché à la valeur de : « exclusivement », « par excellence »

(1) T. VI, p. 213, n. 1.

que peut prendre le tour *ne... que*, p. ex. dans des phrases comme : « Je *ne* le sais *que* trop », « vous *ne* serez *que* contente », etc. *Non que*, qui amène ce qui est positif à l'exclusion de tout le reste, suggérerait que dire « un homme », ce n'est pas dire assez.

Ne... sinon est, par rapport à *ne... que*, en bien moins forte proportion qu'au siècle précédent, et de moins en moins forte à mesure qu'on avance dans le temps. Mais il reste bien vivant. Il s'accommode plus souvent que *ne... que* de la présence des auxiliaires de négation. Alors que ce dernier traduit un double mouvement rapide, où l'inversion est peu marquée, ce qui produit un effet de sens de simple restriction, *ne... sinon* nous livre un double mouvement plus marqué, où la négativation est poussée plus avant, ce qui produit finalement l'effet d'exception proprement dite. C'est ainsi que le mot *point* accompagne *ne* plus souvent devant *sinon* que devant *que*. Dans nos textes, nous en avons 5 exemples, pour 77 emplois de *ne... sinon* : Marg. *Heptam.*, 10^e nouv., p. 58 ; A. Paré, *Extrait VII*, p. 86 ; XXVIII, p. 136 ; XXIX, p. 139 ; Harangue de M. d'Aubray, p. 203. Ajoutons cette phrase de J. du Bellay : où *point* est encore appuyé par *du tout* :

Deffense II, 3, p. 104 Toutesfois d'autant que l'amplification de nostre langue [...] ne se peut faire sans doctrine et sans érudition, je veux bien avertir ceux qui aspirent à cette gloire d'imiter les bons aucteurs grecz et romains, voyre bien italiens, hespagnols et autres : ou *du tout* n'écrire *point*, si non à soy (comme on dit) et à ses Muses.

Sinon peut venir après une proposition négative contenant un mot comparatif ; cf. :

Marg., *Heptam.* 10^e nouv., p. 78 *ne* sceut quel meilleur remede trouver, *sinon* chercher s'il n'y avoit poinct encores en luy quelque racine de la première amour.

Id., *ibid.*, 18^e nouv., p. 138 ... par ainsy qu'il ne luy demandast *riens* *d'avantage*, *sinon* la parolle et le baiser.

Sinon possède cet avantage sur *que* qu'il peut amener l'exception après une proposition de forme positive, mais comportant une idée plus ou moins sentie comme négative ou allant à la négativité :

Garg. *AUX LECTEURS*, p. 1

Vray est qu'icy *peu* de perfection

Vous apprendrez, si non en cas de rire.

Marg., *Heptam.*, 10^e nouv., p. 75 car elle n'est seulement *impossible* a escrire, mais à penser, *sinon* a ceux qui ont experimenté la pareille.

Larivey, *Esprits*, II, 2 (p. 225) Ce pendant *gardez* vous bien de faire tant soit peu de bruiet, ny mesme que le lict craquette, *sinon* quand vous m'entendrez cracher.

Har. d'Aubray, p. 186 A peine sçavoit on quelle estoit la doctrine de Calvin et de Luther, *sinon* au supplice de ceux qu'on voyoit brusler opiniastres.

Ibid., p. 218 vous *deffendistes* de parler de luy *sinon* en qualité de tyran.

Cf. aussi après une proposition comparative, orientée vers la négativité, comme on sait :

Ibid., p. 186 et peu à peu se joignirent de faction et d'intelligence avec eux, plus pour se deffendre et garantir de vostre pere et de vostre oncle *que pour attenter* aucun remuement de nouveauté, *sinon* lorsque le Roy, à la suscitation de vostre oncle, [...] prit luy-mesme monsieur d'Anelot à Crecy.

Sinon semble venir plus aisément que *que* après proposition interrogative :

Har. d'Aubray, p. 232 Que fistes-vous de cette grande armée, grossie de tous vos secours estrangers, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne, *sinon* faire connoistre vostre foiblesse imprudente et mauvaise conduite [...] ?

Ibid., pp. 248, 249, etc.

Sinon excepte aussi après proposition pleinement positive :

Bon. Pér., *Cymb. M.*, Dial. II (pp. 314-315) Tu dirois proprement que ce sont petiz enfans qui s'esbattent à la pouldrette, *sinon* quand ils viennent à se battre.

Marg. *Heptam.*, *Prol.*, p. 9 Et, à l'heure, j'oy les deux dames dessus nommées, avecq plusieurs autres de la court, qui se deliberent d'en faire autant, *sinon* en une chose differente de Bocace.

N. du Fail, *Prop. rust.* III, p. 22 ; Mont., *Essais*, III, VIII (p. 210).

Sinon *que* est le plus usité des exceptifs de proposition. Là, la concurrence de *ne... que* ne joue plus, car ce tour n'est pas apte à introduire un verbe à un mode personnel. *Sinon que* l'emporte, de façon décisive au XV^e, sur *fors que*, et sa position n'est pas sérieusement affectée par l'existence d'*excepté que* et de *sauf que*. On le trouve dans trois types de phrases :

Avec l'indicatif, au sens d'« excepté », après proposition négative, interrogative ou positive. Cf. :

Garg., XXVI Esquelles remonstrances *rien plus ne* respondoient, *sinon* qu'ilz leurs vouloient aprendre à manger de la fouace.

Cf. Marg., *Heptam.* 10^e nouv. (p. 81) ; Rab., *Pant.*, *Prol.* (p. 5) ; etc.

Avec le subjonctif, au sens d'« excepté que », si le subjonctif est amené par une idée du premier élément de la phrase :

Garg., XV (p. 57) car aultre don pour le present ne requeroit des cieulx, *sinon qu'il luy feust faict grace de luy complaire en quelque service agreable.*

Avec le même mode, au sens exceptif hypothétique d'« à moins que... ne... » (« excepté si »).

Garg., V, (p. 23) je ne boy *sinon qu'on me flatte.*

Sinon que se rencontre au XVI^e siècle comme introducteur de locution nominale. Les exemples en sont très rares en prose. Nous n'avons trouvé dans nos textes qu'un seul exemple :

N. du Fail, *Prop. rust.*, XI (p. 85) Guillot ne dist mot, *sinon que* : « Bien »,

encore s'agit-il d'un cas particulier, l'introduction du style direct.

Littré cite :

Amyot, *Rom.* 30 Exemptes de toute autre besoigne, *sinon que* de filer de la laine.

Mais on en trouve d'assez nombreux exemples en poésie :

Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, I, XXXIX

Que te puis-je donner *sinon que* le soleil ?

Id., *Ibid.*, I, L

Tel dire n'est *sinon qu'*imagination.

Le *Dictionnaire de la Pléiade* de Marty-Laveaux (1) cite :

Ronsard, V, 437 ... ne restoit *sinon*

Des vieux Gaulois *que* l'ombre et *que* le nom.

La place de *sinon* et sa séparation de *que* semblent indiquer que Ronsard considère l'expression *ne... sinon... que* comme une variante de *ne... que*.

Sinon semble réservé, au XVI^e siècle, à l'introduction des propositions temporelles exceptives. On ne trouve pas *ne... que quand*, *ne... que lorsque*, etc., mais : *ne... sinon quand*, *ne... sinon lorsque*. Cf. :

(1) T. II, p. 369.

Garg. XLI, (p. 142) Je ne dors jamais bien à mon aise, *sinon quand* je suis au sermon ou quand je prie Dieu.

Cf. aussi les exemples cités plus haut : Bon Pér., Cymb. M. II (pp. 314-315) ; Har. d'Aubray, p. 186, etc.

On trouve aussi aisément *sinon par ce que, sinon d'autant que, etc.*, où *sinon* est senti comme préférable à *que*.

Si ce n'est se révèle comme d'un emploi assez rare au XVI^e siècle, sauf à la fin. Là où nous le trouvons, *sinon* n'est pas en forte proportion. Signalons si ce n'est que + proposition chez Montaigne :

III, XIII (p. 382) Pourquoi est-ce que nostre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament, et que celui qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne trouve en cela aucune maniere de se declarer qui ne tombe en doute et contradiction ? Si ce n'est que les princes de cet art [...] ont tant poisé chaque syllabe [...].

Nous avons déjà constaté le déclin de *fors* et *fors que* au XV^e siècle. Il ne fait que s'accuser au XVI^e. *Fors, fors que* sont rares chez Rabelais ; ils sont absents des chapitres VI à XIII du L. III des *Essais* ainsi que de la *harangue de M. d'Aubray*. Ils ne sont en proportion appréciable que chez Noël du Fail, ce qui correspond sans doute à un certain caractère provincial et un peu vieillot du style de cet écrivain. Sur les trois exemples trouvés chez Marguerite de Navarre, il y en a deux dans un passage en vers : ces tours doivent être sentis plus ou moins comme du langage poétique, et, de fait, ils sont encore assez courants dans les vers. *Fors que* se rencontre encore comme introducteur de locution nominale : nous en avons deux exemples après proposition négative et quatre après positive. L'un d'eux est dans un proverbe — arrangé à la mode de Rabelais :

Garg., ch. XXXIX (p. 136) de tous poissons, *fors que* la tanche prenez l'aesle de la perdry, ou la cuisse d'une nonnain,

que nous retrouvons chez Noël du Fail sous la forme :

Prop. rust., XII, p. 91 De tous poissons *fors de* la Tenche, prenez les aesles d'un chapon, néantmoins que aucuns Docteurs dient dune garse.

Hors et *horsmis* restent d'usage assez restreint ; *sauf* (*saulve* chez Rabelais) est à peine plus fréquent. Il est préféré

à excepté par Montaigne. Notons chez lui un exemple de *sauf que* amenant une proposition :

III, IX (p. 241) Mon livre est tousjours un. *Sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveler afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, je me donne loy d'y attacher quelque embleme supernuméraire.*

Excepté jouit de plus de faveur, surtout chez Rabelais. Contrairement à l'usage du siècle précédent, Rabelais paraît faire assez fréquemment l'accord, en nombre du moins, car on trouve souvent *exceptez* avec le substantif suivant au pluriel. Mais il n'y a pas là beaucoup de rigueur. Comme *exceptez* se rencontre aussi devant un substantif au singulier (masculin ou féminin), cf. :

Garg., I (p. 10) Retournant à noz moutons, je vous dictz que par don souverain des cieulx nous a esté reservée l'antiquité et généalogie de Gargantua plus entière que nulle autre, *exceptez* celle du Messias, dont je ne parle...,

il n'est pas impossible que Rabelais le considère comme un impératif, 2^e personne du pluriel.

M. Grevisse (1) cite un exemple où *excepté* s'accorde avec un féminin placé après lui :

Amyot, *Romul.* I *Exceptee* la nacelle où estoient ces deux petis enfans.

Par souci de logique, on résiste, au XVI^e siècle, à la tendance à l'invariabilité qui se manifestait nettement auparavant.

Excepté que + proposition, bien rare au XV^e siècle, semble un peu plus fréquent au XVI^e. Nous en avons relevé 6 exemples dans les trois premières œuvres de Rabelais et un dans le *Cymbalum Mundi* ; ils sont tous avec l'indicatif.

(1) *Le bon usage*, § 784, *Historique*.

Chapitre IV

Le Français Moderne

I. — XVII^e SIÈCLE

L'état de langue que nous révèle la prose de Montaigne est tout proche de l'état contemporain. En particulier, la question de la concurrence des tours exceptifs ne se pose plus : *ne... que* a triomphé de ses concurrents : *ne... fors* a presque complètement disparu ; *ne... sinon* se rencontre encore, comme aujourd'hui d'ailleurs, mais seulement là où *ne... que* ne saurait guère être employé. Parmi les exceptifs qui peuvent venir après une proposition positive, *excepté*, *hors*, *hormis*, *sauf* coexistent, et le choix de l'un ou de l'autre est d'ordre purement stylistique.

Dans ces conditions, des tableaux d'emploi exhaustifs ne nous paraissent plus utiles. Pour définir les grandes lignes de l'usage du XVII^e siècle, nous puiserons dans les matériaux abondants que nous fournissent les nombreux lexiques de la langue des grands écrivains qui ont été établis, dans les observations des Grammairiens du temps, dans l'*Histoire de la Langue française* et dans plusieurs autres ouvrages de Ferdinand Brunot, dans la *Syntaxe* de Haase, etc.

1. *Mais que* se faisait rare au XVI^e siècle, même, construit avec le subjonctif, dans le sens de « pourvu que ». On le rencontre encore cependant au XVII^e siècle, dans la première moitié du moins, mais sa valeur hypothétique s'efface et il signifie simplement « dès que ». Cf. :

Malherbe, III, 263 Vous aurez le grand Roman des chevaliers de la gloire, *mais qu'il* soit achevé d'imprimer.

Id., IV, 145 L'affection avec laquelle j'embrasserai votre affaire, *mais que* je sache ce que c'est, vous témoignera...

Le sens ancien est encore dans Vaugelas :

Quinte-Curce, VI, 2 Il promet qu'il le feroit, *mais* qu'ils tâchassent aussi de leur côté à disposer les esprits (1).

Maupas signale qu'il peut se construire « avec tous temps indicatifs et conjonctifs » ; Oudin le cite encore comme adverbe d'excepter » et le tient pour vulgaire (2). Vaugelas partage cet avis, au moins en ce qui concerne la valeur temporelle que nous indiquons :

Remarques, p. 162 *Mais que*, pour *quand*, est un mot dont on use fort en parlant, mais qui est bas, et qui ne s'écrit point dans le beau stile. Par exemple, on dit à toute heure, et mesme à la Cour, *venez-moy querir, mais qu'il soit venu*, pour dire, *quand il sera venu*. Un de nos plus fameux Ecrivains a dit, *l'affection avec laquelle j'embrasseray votre affaire, mais que je sache ce que c'est, vous fera voir*, etc. Il affectoit toutes ces façons de parler populaires, en quelque stile que ce fust, lesquelles néanmoins ne se peuvent souffrir qu'au plus bas et au dernier de tous les stiles.

Vaugelas condamne plutôt la déviation de sens « pourvu que » —> « quand » que la locution elle-même, qu'il emploie d'ailleurs. Thomas Corneille et l'Académie répètent sa condamnation, en l'aggravant (« il faut la [cette façon de parler] bannir entièrement de la langue ») (3).

Littre (*Dict.*, art. *Mais*) cite le tour comme survivant en patois normand, et nous pouvons confirmer le fait, car des personnes qui nous tiennent de très près nous affirment avoir entendu dans leur enfance passée en Basse-Normandie les phrases suivantes :

Mais que t'auras fini, t'iras jouer.

Il se passera du temps *mais que* tu reviennes.

où *mais que*, qu'il soit suivi du futur antérieur ou du subjonctif, assume des valeurs temporelles.

Nous ne croyons pas qu'il s'agisse de l'ancien *mais que* + subjonctif signifiant « pourvu que », mais bien de *mais* adverbatif suivi d'un subjonctif indépendant accompagné de *que* dans les exemples suivants, où des impératifs précèdent :

(1) Les trois exemples sont cités par A. Haase, *op. cit.*, § 137, 4°, p. 376 F. Brunot, *H.L.F.* III, p. 391, n. 1, cite des exemples de Racan et de Sorel.

(2) Cf. E. Winkler, *la doctrine grammaticale française d'après Maupas et Oudin*, p. 284, F. Brunot, *H.L.F.* III, p. 391 et n. 1.

(3) J. Streicher, *Commentaires*, I, p. 313.

Mol., *Femmes savantes*, I, IV, 281

Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.

La Fontaine, *Fables*, IX, 14, v. 33

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire.
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire,
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

2. Ne... sinon est d'usage courant au XVII^e siècle. Cf. :

Cyrano, *le Pédant joué*, II, IV Mon maistre ne m'a jamais pu dire
autre chose, sinon : « va-t-en trouver mon père et lui dis... ».

Corneille, *Clitandre*, 1793 Il est tout manifeste

Que ce fer n'est sinon un misérable reste
Du malheureux duel où le pauvre Arimant
Laissa son corps sans âme et Daphné sans amant.

Sinon semble préféré pour amener le style direct ; cela se justifie sans doute par le fait qu'il est tonique, au contraire de *que*, qui serait possible cependant. Ce sont les nécessités métriques qui l'expliquent sans doute dans les vers de Corneille cités ici.

Après la négation simple *ne*, c'est *que* qui est attendu pour l'expression d'une restriction. On ne trouvera plus guère au XVII^e *ne... sinon* dans l'emploi ordinaire de *ne... que*. *Sinon* ne viendra dorénavant qu'après négation pleine (1). L'infinifit est souvent introduit par *de* après *sinon* :

Sévigné, IX, 538 Je n'ai rien à dire encore sur ce sujet, *sinon de* ne pas comprendre (2).

Bossuet, *Serm. Em. Dign.*, 3^e point : Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire, *sinon de* m'écrier avec le prophète...

Sinon se rencontre surtout après proposition interrogative : c'est là son principal emploi. Cf. :

Pasc. *Prov.*, 3^e lettre [...] comment pourrions-nous l'avoir *sinon* en une sainte vénération ?

Sinon que reste assez usuel. Il est suivi de l'indicatif ou du subjonctif.

Avec l'indicatif, il signifie, comme antérieurement, « si ce n'est que », « excepté que » :

(1) De même *si ce n'est*; cf. la remarque de *Ménage* citée p. 175

(2) Cité par A. Haase, *op. cit.*, 112.10, Rem. II, p. 285.

Pascal, *Prov.* 1^e Lettre. Soixante et onze docteurs entreprennent sa défense et soutiennent qu'il n'a pu répondre *autre chose* à ceux qui par tant d'écrits lui demandaient s'il tenait que ces Propositions fussent dans ce livre, *sinon* qu'il ne les y a pas vues et que néanmoins il les y condamne si elles y sont.

Corneille, *Héraclius*, v. 1159

... L'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je *mourrois* malheureux
Et *que*, m'offrant pour toi, je *mourrai* généreux.

Avec le subjonctif, on obtient encore deux effets de sens :
ou bien d'exception de ce qui est visé :

M. de Scudéry, *Cyrus*, 55-56 Car ces gens là n'y veulent *autre chose* *sinon* qu'il sache bien s'acquitter des affaires dont il se mêle.

ou bien une exception hypothétique et le sens de « à moins que » :

Malherbe, *IV*, 416 Il y a de la cacophonie *si non que* vous prononciez en gascon (1).

Sinon est défini par Maupas comme « une forme d'exception qui n'appelle point de verbe après soy, mais quelque nom, pronom, participe ou autre partie d'oraison ». En phrase affirmative, il lui donne comme substituts *sauf*, *fors*, *hormis* (« j'ay veu toute la France, *sinon*, *sauf*, *fors* la Bretagne »), et, en phrase négative, *que* (« je ne connay *sinon* [*que*] vous en ceste ville »).

Sinon ni *sinon que* n'ont l'heur de plaire à Oudin, qui écrit :

Sinon ne m'agrée point en signification exceptive : je n'ay veu personne en France *sinon* vous, etc. ; je ne cognois point d'homme icy *sinon* vous ; j'ay veu toute l'Allemagne *sinon* Auguste ou Augsbourg. Nous avons assez d'autres mots pour éviter ce *sinon* [...] dont le vray sens [...] se rapporte à *autrement*.

Sinon que est « encore plus mauvais que *sinon* » (2).

On s'explique mal les raisons de la prévention d'Oudin. F. Brunot (3) pense qu'elle « vient peut-être de l'abus qu'on

(1) Cité par A. Haase, *op. cit.*, § 137, 50, Rem. II, p. 377.

(2) E. Winkler, *op. cit.*, pp. 287-288.

(3) *H.L.F.*, III, p. 735 (*Errata et Addenda*), addendum à la p. 395, n. 1.

faisait de *sinon que* employé à l'espagnole : Voyez Ricardo qui ne semble sinon qu'un soleil : mirad a Ricardo, que no parece sino que el sol (D'Audiguier, *Six nouvelles de Michel Cervantès*, 25) ». Vaugelas ne partage pas le sentiment d'Oudin : s'il le faisait, il ne gloserait pas *ne... que par sinon... que* :

Remarques, p. 406 Je ne feray que ce qu'il luy plaira, on voit bien que ce que se resout par *nisi*, et par *sinon que*, comme si je disois *ie ne feray sinon ce qu'il luy plaira*. [...] On voit qu'en tous ces exemples que vaut autant à dire que *sinon que*.

(En disant *sinon que* au lieu de *sinon*, il commet une erreur que Thomas Corneille et l'Académie ont relevée. Cf. :

Commentaires (Corneille) p. 706 M. de Vaugelas qui veut dire qu'on ne mette jamais *pas* ou *point* devant *que*, lorsqu'il signifie *nisi* en latin et *sinon que* en français, devoit dire seulement lorsqu'il signifie *sinon*, car c'est tout ce qu'il signifie, et non pas *sinon que* dans tous les exemples qu'il apporte).

Il n'apparaît pas que Corneille ait jamais corrigé un *sinon* ou un *sinon que* dans ses œuvres. En fait, *sinon* est tout à fait courant, surtout dans la première moitié du siècle (1). Il reste en usage en français contemporain avec la valeur exceptive, cf. : Personne de ses amis n'est entré, *sinon* vous (2). Mais *sinon que*, suivi de l'indicatif ou du subjonctif au sens « excepté que » est sorti de l'usage ; on emploie à la place *si ce n'est que*, ou *excepté que*, *sauf que*, et, en français familier, *à part que*. On ne l'utilise pas davantage avec le subjonctif au sens d'« à moins que ».

Si ce n'est et *si ce n'est que* se rencontrent aisément au XVII^e siècle. Cf. :

Molière, *Comt. Escarb.*, sc. VI

— C'est que je n'ai point de bougies.

— Comment, vous n'en avez point ?

— Non, madame, *si ce n'est* des bougies de suif.

Pasc. *Prov.*, 10^e Lettre. Voilà tout ce qui se peut dire, *si ce n'est* qu'on veuille ajouter une conséquence, qui se tire aisément de ces principes.

3. *Fors*, *fors que* ont disparu progressivement au cours du XVII^e siècle. Ils semblent encore admis au début du siècle, en poésie du moins. M. Rénier emploie *fors* :

(1) F. Brunot, *H.L.F.*, t. III, p. 395.

(2) F. Brunot, *La Pensée et la Langue*, p. 128.

Elégie (éd. J. Plattard, p. 217)

Moy, qui rangeois au joug la terre universelle [...]
A qui rien, *fors* l'Amour, ne put estre contraire... (1)

Sat IX Allant, on m'entretient de Jeanne et de Macette ;
Par le vray Dieu, que Jeanne estoit et claire et nette,
Claire comme un bassin, nette comme un denier ;
Au reste, *fors* Monsieur, que j'estois le premier.

De même, Montchrestien (2).

Et Racan, dans ses *Bergeries* (3) :

Il me passoit en tout *fors* en fidélité.

Malherbe ne l'a employé, semble-t-il, que dans ses vers de jeunesse. Cf. :

Larmes du sieur Malherbe (*Vers de jeunesse*, II, éd. Ph. Martinon, p. 241), v. 75.

Et, bref, plus entre nous ne reste aucune trace,
Fors un bruit glorieux de ta première grâce.

Mais, dans son *Commentaire de Desportes*, il n'en désapprouve pas l'emploi. F. Brunot (4) écrit : « *Fors*. Malherbe admet implicitement trois constructions de cette préposition par l'observation suivante :

Fors du mal qui t'afflige, et l'ennuy de n'avoir... « Puisqu'il avoit dit *fors du mal*, il devoit dire : et de *l'ennuy* ; mais ce fût mal allé. Il devoit donc dire : *fors le mal* qui t'afflige, ou que *le mal* », etc.

Je ne comprends donc guère pourquoi il a barré dans son exemplaire :

Chacun, *fors* que moy seulement ».

Il y a là, croyons-nous, un lapsus de F. Brunot : Malherbe admet seulement deux constructions de *fors* : seul, ou accompagné de *de*. Il admet aussi, bien entendu, *que* (seul) introducteur de l'exception. Mais il refuse *fors que* exceptif de locution nominale, à juste raison, car le tour était déjà bien rare au XVI^e siècle. F. Brunot omet aussi de signaler que Malherbe blâme chez Desportes « Je ne puis dire *fors* que » et préfère :

(1) Cité par Littré, art. *Fors*.

(2) Trois exemples en sont cités par F. Brunot, *H.L.F.* III, p. 381.

(3) Cité par Littré, art. *Fors*.

(4) *La doctrine de Malherbe*, p. 480.

« Je ne puis dire sinon que » (IV, 333). *Fors que* est donc condamné également comme introducteur de proposition.

Il n'est pas impossible de rencontrer *fors* dans la prose :

Balzac, *Lettres*, III, 19 Il n'y a rien qui ne me soit supportable, pourvu qu'il vienne de vous, *fors* votre mépris (1).

Racan, I, 320 Je le veux imiter en toute chose, *fors* à mettre le titre (2).

Fors et *fors que* « sont antiques et vulgaires » pour Oudin (3). Vaugelas condamne *fors* en prose et l'approuve en vers :

p. 254 *Fors* se disoit autrefois en prose et en vers, pour dire *hors-mis*, mais aujourd'hui il est tout à fait banni de la prose, et il n'y a plus que les Poètes qui en usent, parmi lesquels non seulement il n'est pas mauvais, mais il passe pour noble, et est beaucoup meilleur que *hors*, dont la prose se sert. Les exemples en sont fréquens dans M. de Malherbe et dans tous les autres Poètes (4).

Malgré ce caractère « noble », c'est, en fait, dans les petits genres qu'on les trouvera par la suite ; Scarron en use dans le *Virgile travesti* :

IV	De ces galères enflammées <i>Fors</i> quatre déjà consommées.
<i>Ibid.</i>	Ce ne fut quasi que tout un, <i>Fors</i> quelques preneurs de petun (5),

et La Fontaine dans ses *Contes* :

III, 2, 120	Et sachez que Nature [...] A mis remède à tout, <i>fors</i> à la mort.
II, 1, 34	Le mal d'autrui ne me tourmente en rien <i>Fors</i> excepté ce qui touche au compère.

(On admirera le pléonasme !)

Il use même de *fors que* devant l'infinif :

I, 3, 15	Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien <i>Fors que</i> d'avoir un ami digne d'elle.
----------	--

(1) Cité par A. Haase, *op. cit.*, § 135 A., p. 360.

(2) Cité par F. Brunot, *H.L.F.* III, p. 381.

(3) E. Winkler, *op. cit.*, p. 275.

(4) En ce qui concerne Malherbe, la remarque de Vaugelas est inexacte.

(5) Cité par A. Haase, *op. cit.*, § 133 A., p. 360.

et le construit avec le subjonctif :

Il, 4, 63 Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure
 Fors que le roi ne vînt pareillement.

C'est vers la fin du siècle que *fors* est condamné. Le Père Bouhours (*Remarques nouvelles*, 590) le considère comme banni des vers comme de la prose. Thomas Corneille partage ce sentiment et dit que, loin d'être noble en vers, il est « bas et méchant ». Pour l'Académie, il est vieilli et hors d'usage : on ne dit plus que *hors* et *hormis*. Il garde l'épithète de « vieux » dans les éditions successives du *Dictionnaire* jusqu'à la sixième (1835) et trouve place dans le bric-à-brac moyenageux du Romantisme :

A. de Musset, *Venise*
 Tout se fait, *fors* les gardes
 Aux longues hallebardes
 Qui veillent aux créneaux
 Des arsenaux.

Un contemporain peut encore s'amuser à l'employer :

A. Gide, *Nouv. Nourr. terr.*, p. 247 Rien qui ne soit inhumain, *fors* l'homme même.

D'après E. Brall (1), *lorsque* survit dialectalement dans le Nord de la France : *foque*, *fauque*, y signifie « si ce n'est ».

4. *Hors*, admis par Maupas, est refusé par Oudin, qui, n'acceptant que *hors de* (« nécessairement la préposition *hors* régit le génitif ») semble par là même exclure son emploi exceptif. Vaugelas au contraire admet aussi bien *hors la ville* et *hors de la ville*, « car tous deux sont bons » (2), mais il ne semble faire allusion qu'au sens local. Le P. Bouhours, quant à lui, oppose *hors de*, local à *hors*, exceptif :

Rem. nouv. 201 On dit *hors de la ville* ; *hors la ville* signifie excepté la ville (3).

Richelet écrit :

« Cette préposition signifant *hormis* ne se dit d'ordinaire qu'en vers ».

(1) *Op. cit.*, p. 87, n. 2.

(2) *Remarques*, I, p. 218.

(3) Cf. Th. Rosset, *Entretien, Doutes, Critiques et Remarques du Père Bouhours sur la langue française* (1871-1692), Grenoble, 1908, p. 139. F. Brunot, *H.L.F.* IV, p. 756.

L'usage des Classiques ne confirme guère les vues des grammairiens et lexicographes, car, d'une part, on trouve *hors* pour *hors de* au sens local :

La Fontaine, *Contes*, II, 16, 114.

Nulle des sœurs ne faisoit long séjour

Hors le logis.

Racine, *Remarques sur l'Odyssée* Elle alloit puiser de l'eau à une fontaine *hors* la ville (1).

et *hors de* au sens exceptif :

Sévigné, II, 112 Je ne connois que vous, et *hors de* vous tout est loin de moi.

D'autre part, *hors* exceptif est assez courant en vers :

Corn. *Horace*, II, 1, v. 353.

Nous croirons à la voir tout entière en vos mains

Que *hors* les fils d'Horace il n'est point de Romains.

Cf. Molière, *Ecole des Femmes*, 236 ; *Femmes savantes*, 924 ; La Fontaine, *Contes*, III, 13, 74 ; III, 13, 127.

Il n'est pas inconnu dans la prose :

Pascal, *Pensées*, sect. II, 65 Ce qu'il (Montaigne) a de mauvais, j'entends *hors* les mœurs, pût être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires et qu'il parloit trop de soi.

Hors que + proposition est une nouveauté. Il est d'un emploi assez restreint. Cf. avec l'indicatif :

Sév. V, 87 Langlade a pensé mourir à Fresnes de la même maladie que Madame de Coulanges, *hors* qu'il fut plus mal encore.

et avec le subjonctif (= « excepté si », « à moins que ») :

Molière, *Misanthrope*, II, 6, 760.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne

De trouver bons les vers dont on se met en peine...

Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais (2)

Hormis se rencontre dans les mêmes conditions que *hors*.

Corneille, *Don Sanche*, 1314

On connoît, *hormis* vous, quiconque en seroit digne.

Cf. id., *Andromède*, 1429 ; Pascal, *Prov.*, 5^e lettre : Boileau, *Satires*, X, 187, etc.

(1) Cité par Marty-Laveaux, *Lexique de la langue de Racine*, p. 259. Andry de Boisregard considère comme correcte l'expression *hors la ville*. (*Suit.* 420-421). Cf. F. Brunot, *H.L.F.* IV, p. 756.

(2) Les deux derniers exemples sont cités par Littré, *Dict.*, art. *Hors*, et par A. Haase, *op. cit.*, § 137, 50, Rem. II.

Hormis de est employé par Madame de Sévigné :

VII, 189 Il y a des fêtes continuelles à Versailles, *hormis de* l'accouchement de Madame la Dauphine (1).

Hormis que + proposition se trouve aussi chez elle :

II, 198 Il ressembloit à M. de Beaufort, *hormis qu'il* parloit mieux français.

ainsi que *hormis quand* :

III, 407 *Hormis quand* on vous hait, on vous aime extrêmement (2).

D'excepté, il y a peu à dire. Son invariabilité en position initiale du groupe est alléguée par Vaugelas à propos de réservé :

Nouvelles Remarques (3), II, p. 386 Réservé est indéclinable comme excepté.

Excepté que est usuel avec l'indicatif :

Racine, *Port-Royal*, 2^e partie (éd. G. Truc. p. 163) Le Pape envoya fort viste un Bref où estoit attaché le Formulaire qu'on luy demandoit, et il le fit tout conforme à celui du Clergé excepté que pour en rendre la souscription plus authentique il y ajouta un serment...

Madame de Sévigné le construit avec le subjonctif, ce qui produit l'effet de sens déjà signalé à propos d'autres locutions : l'exception hypothétique, rendue en français moderne par « à moins que... ne... » + subjonctif. Cf. :

V 317 Je compte [...] que vous viendrez dans l'appartement de ma maison, excepté que vous ayez vous seule une autre maison toute trouvée (4).

A l'exception de figure dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) :

Adverbe, excepté, horsmis. A l'exception de cela.

Il est très rare dans les textes.

(1) Cité par Littré, *ibid.*, et A. Haase, *op. cit.*, § 133 C, Rem. d'après E. Sommer, *Lexique de la langue de Madame de Sévigné*, I, 490-491.

(2) E. Sommer, *ibid.*, I, 491.

(3) Les *Nouvelles Remarques* de Vaugelas, publiées en 1690 par Alemand, sont éditées par A. Chassang à la suite des *Remarques*, 2 vol., Versailles, Paris, 1880.

(4) E. Sommer, *Lexique*, I, p. 391. Cité aussi par A. Haase, *op. cit.*, § 82 B, Rem. II.

Réservé est d'un usage assez restreint. Il n'est pas cité par Maupas ni Oudin comme terme « d'excepter ». Mais il fait l'objet de l'une des *Nouvelles Remarques* de Vaugelas :

Il, p. 386 *Réservé* est indéclinable, comme *excepté*. Ce mot en cette rencontre est regardé comme s'il étoit adverbe ou préposition, et ne se dit point au féminin ny au pluriel. Par exemple il faut dire, *réservé une femme*, non *réservée* ; *réservé deux hommes*, non *réservez*.

A la réserve de et *à la réserve que* sont aussi peu répandus.

Scarron, *Roman Comique*, VII, Il apprit de lui que le reste de la troupe étoit arrivé, *à la réserve de* Mlle de l'Etoile.

Sévigné, IV, 349 Je suis hors d'affaire, *à la réserve que* j'ai les bras, les mains, les jarrets, les pieds gros et enflés.

Vaugelas condamne avec vigueur *à la réservation de* :

P. 222, par exemple, *Ils sont presque tous morts de maladie, à la réservation de ceux qui se sont noyés*. Je dis que cette phrase est barbare, quoy qu'usitée par certains Auteurs [...]. Il y a peu de gens qui ne sachent qu'il faut dire *à la réserve de*, etc.

Il soupçonne l'expression d'être d'une certaine province ; il ne dit pas laquelle. L'Académie conteste cela (1) :

« On ne connoist aucune Province en France où *à la réservation* soit usité. C'est une façon de parler barbare et qui n'a aucun usage, mesme parmi ceux qui n'aspirent point à bien parler ».

Cependant Scipion Dupleix avait défendu *réservation* comme signifiant l'action de réserver ; Th. Corneille, après Chapelain, signale le mot comme terme de pratique.

A l'exclusion de est utilisé au XVII^e siècle. Cf. :

Descartes, *Pass.* 29 On ne peut pas dire qu'elle soit en quelqu'une de ses parties *à l'exclusion des autres* (2).

Pascal, *Prov.*, 9^e Lettre Car la fille est en possession de sa virginité aussi bien que de son corps ; elle en peut faire ce que bon lui semble, *à l'exclusion de* la mort ou du retranchement de ses membres.

Au témoignage de Mademoiselle de Gournay, *sauf* étoit condamné, au début du siècle, par la nouvelle école. Il est donné cependant par tous les lexicographes (3), mais n'appa-

(1) J. Streicher, *Commentaires...*, pp. 437-438.

(2) Cité par Littré, art. *Exclusion*.

(3) Cf. F. Brunot, *H.L.F.*, III, p. 383.

rait que très rarement dans les textes. L'Académie (*Dictionnaire*, 1694) donne en exemple :

Il luy a cédé son bien, sauf ses rentes, sauf une telle terre, sauf ses prétentions sur telle chose.

Nous avons signalé à plusieurs reprises que la locution à *moins que* suivie du subjonctif servait à l'expression de l'exception hypothétique. C'est à partir du XVII^e siècle qu'on la rencontre. Cf. :

Pascal, *Prov.*, 8^e Lettre. Il a pris le soin de faire le dénombrement de tous les cas où ils en peuvent recevoir en conscience, à *moins qu'il y eût* quelque loi particulière qui le leur défendit.

La Fontaine, *Fables*, II, 14, 2

Car que faire en un gîte à *moins que* l'on ne songe ?

A *moins que* peut aussi être suivi de l'infinitif :

Balzac, *Lettres*, III, 20 A *moins que* changer de sexe, elle ne sauroit empêcher qu'on ne la hâisse.

Molière, *Amphitryon*, II, 1, 777

Le moyen d'en rien croire à *moins qu'être* insensé (1) ?

A *moins de* se rencontre avec le même mode ; au témoignage de Vaugelas, qui condamne les deux tours :

Remarques, p. 360 A *moins de faire cela*. Plusieurs manquent en cette phrase, les uns disant à *moins de faire cela*, et les autres à *moins que faire cela*, car ny l'un ny l'autre n'est bon, quoy que le premier soit moins mauvais, il faut dire à *moins que de faire cela*.

Il est suivi sur ce point par Thomas Corneille et l'Académie. A *moins que* est même employé par P. Corneille devant une locution nominale, en proposition elliptique ; il peut alors équivaloir à *sinon* :

Othon, v. 1253 Ah ! Seigneur, plus d'empire, à *moins qu'avec* Plautine.

La formule traduisant l'approximation : à... *près*, type : à *cela près* sert aisément au XVII^e siècle à l'expression de l'exception ; en effet, la marge d'inexactitude à laquelle elle fait allusion peut correspondre à ce qu'on peut soustraire à la portée d'une affirmation. Cf. :

La Rochefoucauld, *Maximes*, 24 A *une grande vanité près*, les héros sont faits comme les autres hommes.

(1) Exemples cités par A. Haase, *op. cit.*, § 88, p. 204.

La Fontaine, *Fables*, IV, I, 1.

Sévigé, de qui les attrait
Servent aux Grâces de modèle
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près... (1)

Richelet cite l'expression à *cela près* et définit : « *Hoc si excipias, c'est-à-dire excepté cela, hormis* », et l'Académie :

A *cela près*. Façon de parler dont on se sert pour dire *Excepté cela*. Il est un peu fantasque, mais à *cela près* c'est un honneste homme. Il m'a fait payer à cent escus près, on lui a rendu tout son bien à peu de chose près, il avoit sa compagnie complete à deux hommes près.

Cette façon d'exprimer l'exception ou la mise à part est restée usuelle. La 8^e édition du *Dictionnaire* de l'Académie (1935) reproduit presque exactement le texte de 1694.

5. Ainsi passés en revue les moyens lexicaux ou semi-lexicaux dont on dispose au XVII^e siècle pour l'expression de l'exception, il reste à étudier le plus important, qui est la question du tour syntaxique *ne... que*. Celui-ci s'étend encore, et de façon considérable, par rapport aux époques précédentes.

Non seulement il a éliminé tous ses rivaux anciens, n'admettant plus guère auprès de lui que *ne... sinon*, mais il débordé le domaine qui était le sien, dès les origines, par une sorte de nécessité organique, pourrait-on dire, — celui de l'exception après proposition négative, — pour étendre son élément *que* aux domaines de l'exception après interrogation, après hypothèse, après négativité seulement implicite. Ce n'est pas que les états antérieurs de la langue aient complètement ignoré l'usage de *que* introduisant l'exception après proposition autre que franchement négative (2) ; mais jusqu'alors ces emplois étaient extrêmement réduits, les exemples en étaient très peu nombreux et constituaient presque des curiosités d'expression. Là où antérieurement l'exception était amenée par *sinon*, ou par un *que* appuyé sur *autre, autre chose, ailleurs*, etc., on a, au XVII^e siècle, le simple *que*, et cela, en un nombre d'exemples si considérable qu'on ne peut douter qu'il s'agisse de tournures usuelles.

(1) Cité par Littré, art. *Près*.

(2) V. s., pp. 69-70, 134-135 et 148.

a) *Que après proposition interrogative.*

Après une interrogation du type dit « oratoire », qui suggère une assertion négative, *que* vient fréquemment au XVII^e siècle, au lieu de *sinon* qui se trouvait généralement auparavant. Cf. :

Malherbe, II, 121 Qui bailla le consulat au fils de Cicéron, *que* la mémoire de son père ?

Molière, *Préc. rid.*, I Ont-elles répondu *que* oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ?

Id., *Avare*, IV, I Puis-je former *que* des souhaits ?

Id., *Bourg. gent.* III, 12 Descendons-nous tous deux *que* de bonne bourgeoisie ?

Cf. H. d'Urfé, *Astrée*, p. 109 ; Corn., *Ex. d'Andromède* ; *Epître dédic. d'Horace* (III, 259) ; *Illus. com.*, 615 ; *Attila*, 1481 ; Pascal, *Pensées*, VII, 433 ; VII, 450 ; Mol., *Second placet sur Tartuffe* ; *Etourdi*, III, 1 ; *Mal. imag.*, II, 7 ; III, 3 ; Sévigné, *Antogr.*, X, 124 ; Bossuet, *Panég. S. Bernard*, 1^{er} point ; Rac. *Ep. d'Alexandre* ; *Britann.*, 329 ; Bérén., 1318 ; La Fontaine, *Fables*, VIII, 1, 47 ; X, IX, 50 ; etc., etc.

b) *Que après proposition hypothétique :*

Cet emploi est beaucoup plus rare. Nous pouvons citer :

Corneille, *Suite du Menteur*, 1770

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colère des Cieux
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux *que* pour votre service.

Id., *Sophonisbe*, 698

J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître,
Et ne quitterais point l'époux que j'avois pris,
Si Rome se pouvoit éviter qu'à ce prix.

Molière, *Amphitryon*, II, 1, 821

Je veux être pendu si j'ai bu *que* de l'eau.

c) *Que après proposition de forme positive, mais de valeur négative :*

Nous ne faisons que citer pour mémoire le tour *sans... que*, déjà connu des siècles précédents, et très répandu au XVII^e :

Corneille, *Pertharite*, *Au lecteur* Mais comme il le fait chasser de son royaume étant encore enfant, *sans* nommer Rodelinde qu'à la fin de sa vie...

On trouve des exemples en quantité dans les lexiques de tous les auteurs du siècle.

Mais il faut signaler aussi plusieurs constructions assez nouvelles qui témoignent de l'extension d'emploi de *que*.

— après un adjectif de sens négatif :

Madame de La Fayette, *Princ. de Clèves*, p. 18 Mais elle luy faisoit voir aussi combien il estoit difficile de conserver cette vertu, *que* par une extrême défiance de soy-mesme...

Corneille, *Galerie de Palais*, 474

Dieux ! Qu'il est malaisé qu'une âme bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte ?

Pascal, *Pensées*, Sect. III, 194 Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes [...] qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

Saint-Simon, *Mém.*, II, XXXV, p. 439... fin, délié, profondément caché, incapable d'amitié *que* relative à soi (1).

— après locution adverbiale négative :

Sévigné, III, 342 Il fatigue notre armée et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne qu'à la fin du printemps.

— après verbe ou locution de sémantisme négatif :

Malherbe, II, 436 Toute espérance d'avoir secours *que* de vous est perdue pour eux.

Théophile de Viau, *Élégie* (1623).

Dieu nous a tant donné de divertissements,
Nos sens trouvent en eux tant de ravissements,
Que c'est une fureur de chercher qu'en nous-mêmes
Quelqu'un que nous aimons et quelqu'un qui nous aime.

Corneille, *Imitation*, I, 102

...Combien se méprend qui songe à quelque chose
Qu'à ce qui peut conduire au chemin du salut.

Arnauld, *Frég. comm.*, 2^e p. ch. 15 La pratique générale et universelle défendait de communier les pécheurs qu'après l'accomplissement de leur pénitence.

Fléchier, *Grands jours d'Auvergne*, p. 15 Après qu'il eut perdu toute espérance d'en pouvoir obtenir *que* de l'amitié (2).

Sévigné, IV, 393 Je doute que je puisse vous écrire qu'à Paris.

(1) Cité par J. Damourette et E. Pichon, *Essai de Grammaire*, § 2276, VI, p. 208.

(2) Cité par Littré, art. *Que*, 100.

Molière, *Mal. imag.*, II, 7 ... et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire *que* des yeux (1).

— après la locution *trop... pour* + infinitif, qui amène une idée refusée :

Molière, *Avare*, IV, 1 Je m'en remets à vous et je vous crois *trop* raisonnable *pour* vouloir exiger de moi *que* ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

Id., *Misanthrope*, II, 4, 909

Madame, je vous crois l'âme *trop* raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et *pour* l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

Une curieux résultat est obtenu par l'introduction de la négation *ne* auprès de l'infinitif : à savoir, l'idée opposée à la précédente :

Racine, *Andromaque*, I, IV, 365

Oui, mes vœux ont *trop* loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter *que* dans l'indifférence.

Subligny au XVII^e siècle (*Préface de la Folle Querelle*), J. Damourette et E. Pichon au XX^e (2) ont tort de critiquer ces vers parfaitement conformes à la logique du tour *ne... que* au XVII^e siècle. *Trop... pour* équivaut à une négation ; celle-ci porte sur *ne* + infinitif + *que* ; la restriction est donc niée, détruite, et l'effet de sens obtenu est celui d'un au-delà : « mes vœux s'arrêteront au delà de l'indifférence, ailleurs », c'est-à-dire qu'ils iront jusqu'à la haine. Damourette et Pichon se méprennent quand ils croient que, là, *plus* « contrarie l'uniception », c'est-à-dire, joue le même rôle que *pas* dans le moderne *ne... pas... que* : c'est la négation *trop... pour* qui joue ce rôle et produit l'effet de non-restriction, d'au-delà.

— après la complétive d'un verbe nié :

Malherbe, III, 406 Je *ne* crois point que ces tumultes aboutissent qu'à la paix.

Sévigné, *Autogr.* VIII, 42 Je *ne* crois pas qu'il aille à Nantes qu'après les Etats.

Ce type de phrase était pratiqué antérieurement.

(1) Cité par J. Damourette et E. Pichon, *Essai*, § 2276, VI, p. 208.

(2) *Ibid.*, § 2284, VI, p. 218.

— après relative à antécédent nié :

Vaugelas, *Remarques*, p. 555 Ce *n'est pas un mot* dont l'usage soit fréquent *que* parmi les gens de guerre dans l'infanterie.

On voit d'après ces exemples que le mot *que* peut amener l'excepté en toute circonstance ayant un caractère quelque peu négatif. Le moindre mouvement à la négativité, tout ce qui n'est pas pleinement thétique est susceptible d'être corrigé par *que*. Il y a là une extension considérable des possibilités d'exprimer l'excepté par l'inversion de mouvement que signale ce terme. Des virtualités que comportait le tour *ne... que* sont ainsi largement exploitées au XVII^e siècle.

Une autre extension d'emploi consiste en ce que le terme *que* peut être suivi de *quand* ou de toute locution conjonctive contenant *que*, ce qui était évité auparavant. Cf. :

Pascal, *Prov.*, 10^e lettre Mais que nos Pères Hurtado et Vasquez ont réfuté excellemment toutes ces opinions là, et établi qu'on n'y était obligé *que quand* on ne pouvait être absous par une autre voie, ou à l'article de la mort.

Sévigné, *Autogr.* VIII, 43 Il ne faut point parler de changer d'officiers *que quand* vous aurez mon fils.

Corneille, *Illusion*, 1640 ... Ce grand équipage

Est bien à votre fils, mais *non* pour s'en parer

Qu'*alors que* sur la scène il se fait admirer.

Id., *Rodogune*, 1291

Nous avez-vous mandés *qu'afin qu'un* droit d'aînesse

Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?

Id., *Toison*, 1456

Je sais qu'on n'entend point de telles prophéties

Qu'*après que* par l'effet elles sont éclaircies.

Sévigné Gr., X, 544 Dieu n'est point obligé de nous tirer de notre misère *qu'autant qu'il* lui plaît.

Id., B. VIII, 31 A minuit on assemblera les deux mariés pour les mener à la paroisse, sans que les pères et mères s'y trouvent, *qu'en cas qu'ils* soient alors à Versailles.

La Bruyère, *Des Femmes* ... un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime *que parce qu'il* n'est pas approfondi.

Nous avons indiqué l'incapacité de *que* à introduire une proposition exceptive : il faut, ou bien l'appuyer sur *autre*, ou utiliser *sinon que*, *si ce n'est que*, etc. Pourtant, des tentatives sont faites pour rendre *ne... que* apte à cette fonction : c'est

ainsi que Malherbe risque *ne... que ce que*, dans une phrase plutôt comparative qu'exceptive d'ailleurs ; le résultat n'est pas très heureux :

II, 38 Rien *ne* mit si bien F. auprès d'Auguste *que ce qu'*après que [...] il eut pardonné à son père [...] il lui dit (1).

Ce type de phrase n'a pas eu de succès. Mais après *ne... que* il n'est pas impossible de trouver une proposition exceptive, pourvu qu'elle soit en coordination avec un excepté nominal :

La Bruyère, I, 155 Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et *que* méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler.

Nous en venons maintenant à l'un des traits les plus marquants de la syntaxe de *ne... que* au XVII^e siècle : nous voulons dire l'extension considérable que prend l'usage de la négation pleine *ne... pas*, *ne... point* dans son premier élément. Nous avons signalé que le tour existait précédemment, mais de façon sporadique (4 exemples dans nos textes de prose du XVI^e siècle) (2). Les exemples en sont très nombreux, au contraire, au XVII^e siècle. Les lexiques des divers auteurs en fournissent en abondance. Citons :

Malherbe, II, 31 Il *n'est point* de grands bienfaits, *que* ceux qui sont hors de revanche.

Id., II, 419 ; III, 121 ; III, 406 (3).

Cyrano de Bergerac, *Pédant joué*, II, IV Et quoy *que* l'on *ne* les ayt *point* veus en France *que* là, *que* sçait-on s'ils *ne* sont *point* venus de Constantinople jusques icy entre deux Eaux ?

Corneille : *Arg. de Clitandre* Pymante, tenant Dorine d'une main, le combat de l'autre, *ne* croyant *pas* de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, *que* par sa mort.

Cf. *Horace* 1015 ; *Polyeucte*, 1167, etc. (4).

Vaugelas, *Quinte-Curce*, X, 2 Ils protestoient [...] qu'ils *ne* partiroyent *point* de là *que* pour retourner chez eux.

(1) Cité par A. Haase, *op. cit.*, § 136 A, p. 369.

(2) V. s., p. 146.

(3) Exemples tirés du *Lexique de la langue de Malherbe*, par Ad. Régnier fils, t. V des *Oeuvres de Malherbe*, éd. L. Lalanne.

(4) Le *Lexique de la langue de Corneille*, de Ch. Marty-Laveaux, cite, pp. 195-196, dix-huit exemples du tour et donne, p. 248, la référence de cinq autres.

Id., *Remarques*, p. 346 Il y en a qui se disent au participe passif, dont le verbe n'est point usité que parmi ceux qui n'ont aucun soin de la pureté du langage.

Id., *ibid.*, p. 537 Il n'est pas permis de dire pas, pour passage, que pour exprimer quelque destroit de montagne.

Pascal, *Pensées*, II, 123 Le désir d'engendrer des enfans à Dieu n'est point véritable que dans le mariage (1).

Id., *ibid.*, sect. VII, 552 Jesus Christ n'a point eu à se reposer sur la terre qu'au sépulchre. Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulchre.

Cf. Molière, *Misanthrope*, 1409 ; La Fontaine, *Eunuque*, 1727 ; Madame de Sévigné, Gr., IV, 230 ; V, 46 ; Gr., VI, 509 ; VIII, 267 ; etc. (2).

Bossuet, *Hist.*, II, 10 Nous n'avons point de roi que César.

Racine, VI, 109 ; IV, 424 ; V, 485 ; VI, 21 ; etc. (3).

Regnard, *Mén.*, I, 2.

Ils ne répondent point que par monosyllabes.

Le tour est répandu chez tous les écrivains du siècle.

Dit-il exactement la même chose que le simple ne... que ?

Du fait que l'élément négatif est renforcé par *pas* ou *point*, l'exception survient, pour ainsi dire, *in extremis* ; elle pourrait être supprimée sans que la phrase soit mutilée d'un élément indispensable. On ne trouve pas les mots *pas* et *point* dans les phrases du type :

Pascal, *Prov.*, 3^e lettre Ce n'est que dans M. Arnauld que la Sorbonne l'a condamnée,

ni avec le verbe suppléant *faire*, ni, en général, là où ce qui suit *que* ne peut être supprimé sans que la phrase cesse d'être intelligible : en un mot, là où il y a simple restriction.

La négativation du premier élément apparaît poussée plus loin, et, conséquemment, le seuil qui débouche sur du positif paraît plus étroit que dans l'emploi du simple ne... que. Cela n'impose nullement d'ailleurs qu'il faille toujours marquer une pause entre les deux éléments, ni mettre une virgule dans l'écrit.

(1) Ces trois exemples, ap. A. Haase, *op. cit.*, § 102 B, pp. 256-257.

(2) Dans le lexique d'E. Sommer, II, pp. 273-274, on compte 10 exemples de *ne... pas (point)... que*.

(3) Lexique de Ch. Marty-Laveaux, p. 425.

Il y a souvent des raisons particulières qui justifient la présence de ces mots.

Il est fréquent que *pas* et *point* apparaissent quand un certain éloignement de *ne* et de *que* est imposé par l'importance matérielle de l'élément négatif. Ainsi quand la négation porte sur un verbe régissant amenant une complétive, type :

Malherbe, III, 406 Je *ne* crois *point* que ces tumultes aboutissent qu'à la paix.

Point est utile également dans l'expression du partitif, type : Bossuet, Hist., II, 10 Nous *n'avons point* de roi que César. Au XVII^e siècle, *point* est considéré comme l'appui du partitif en phrase négative : cf. la remarque de Vaugelas, p. 409, contre ceux « qui disent *il n'y a point* moyen pour dire *il n'y a point de* moyen ou *il n'y a pas* moyen ».

Pas s'explique par le fait qu'il fait locution négative avec l'article indéfini (= « aucun ») dans :

Sévigné, V, 46 Il *ne* me dit *pas* une parole qu'en italien.

L'élément négatif peut même être réduit à *point* et son régime, comme dans deux de nos exemples :

Sévigné, VIII, 267 *Point* de fièvre qu'intérieure et imperceptible.

Racine, IV, 424 (*Port-Royal*) *Point* d'ambition que pour les emplois les plus vils.

Mais il est bien des phrases où *pas* et *point* n'apportent qu'une nuance infime, et où on le supprimerait aisément sans changer le sens. Ainsi dans :

Vaugelas, *Quinte-Curce*, X, 2 Ils protestoient [...] qu'ils *ne* partiroient *point* de là que pour retourner chez eux.

Pascal, *Pensées*, II, 123 Le désir d'engendrer des enfans à Dieu *n'est point* véritable que dans le mariage.

Racine, V, 485 (*Trad.*) Qu'une chose *n'arrive point* après l'autre que par nécessité.

Regnard, *Mén.*, I, 2

Ils *ne* répondent *point* que par monosyllabes.

La nuance est sensiblement la même dans ces deux phrases de Pascal :

Sect. VII, 552 Jesus Christ *n'a point* eu à se reposer sur la terre qu'au sépulchre. Ses ennemis *n'ont* cessé de le travailler qu'au sépulchre.

Il est intéressant de savoir ce que les Grammairiens du XVII^e siècle ont pensé du tour en question.

Oudin (1), en addition au paragraphe dans lequel Maupas énumère les cas où *ne* s'emploie seul, cite celui où il est suivi de *que*, « adverbe qui signifie *quam* » ou « se rapporte à *nisi* », comme dans *Il ne voit que d'un œil, ne luy dites que ce que vous voulez qu'on sçache*.

Vaugelas condamne *ne... pas (point)...* *que* de façon plus catégorique :

p. 405 On ne les met jamais [*pas* et *point*] aussi devant le *que* qui s'exprime par *nisi* en latin et par *sinon* *que* en françois. Exemples, *je ne feray que ce qu'il luy plaira*. [...] *je n'ay esté qu'une fois à Rome, je ne joue qu'avec des gens de bien, je ne mange qu'une fois le jour*.

p. 407 Les raisons qu'on pourroit rendre de cela [...] seroient ce me semble, que le *que*, qui signifie *sinon* *que* estant un mot de restriction, on ne nie pas absolument, et ainsi on ne se sert ny de l'un ny de l'autre de ces négatifs.

Vaugelas se prononce donc contre un usage assez fermement établi. Il est généralement approuvé par les autres grammairiens. Ménage (2) fait l'intéressante remarque suivante :

Obs. I, p. 367 *Les dames ne sortent point du logis, que pour aller en visite*. Cette expression, qui est de M. d'Ablancourt, tome 2, page 62, de son Marmol, n'est pas Française. *Point*, fait là un barbarisme. Pour parler régulièrement, il faut dire, *les Dames ne sortent jamais du logis, que pour aller en visite*. Que si on vouloit y mettre le *point*, il faudroit dire, *les Dames ne sortent point du logis, si ce n'est pour aller en visite*. Et à ce propos il est à remarquer, que de ces deux restrictions, l'une rejette le *point*, et l'autre le demande absolument.

Thomas Corneille admet *pas* dans l'expression *pas un* (3) :

... *Je ne diray pas un mot que* devant mes juges, *il ne voulut pas dire un mot sur cette affaire que du consentement des Intéressez*. [...] La raison est que *pas un* signifie *aucun*, *je ne diray aucun mot que* devant mes juges. *Il ne voulut dire aucun mot sur cette affaire que du consentement des Intéressez*.

Les Grammairiens sont donc en opposition avec l'usage des grands Classiques. Corneille, d'ordinaire si scrupuleux à

(1) E. Winkler, *op. cit.*, p. 253. F. Brunot, *H.L.F.* III, p. 617, signale la nouveauté de la règle d'Oudin.

(2) Ap. J. Streicher, *Commentaires...*, p. 705. Cf. aussi F. Brunot, *H.L.F.*, IV, pp. 1034-1035. Ménage accepte *pas* et *point* quand *que* est suivi du subjonctif, type : *je ne vous verray point que le Caresme ne soit passé*, ce qui n'a rien à voir avec notre *ne... que*.

(3) Ap. J. Streicher, *Commentaires...*, p. 706.

tenir compte des avis des arbitres du beau langage, n'a jamais corrigé dans les éditions de ses œuvres les *ne... pas... que* et *ne... point... que* qui y abondent. Ce n'est guère qu'à la fin du XVII^e siècle que les tours en question sont abandonnés.

Comment y a-t-il lieu d'interpréter l'usage du XVII^e siècle et le sentiment des Grammairiens ?

Il nous faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de *ne... que* pour apprécier les faits.

En ancien français, *ne... que* représente, avons-nous dit, un mouvement à la négativité suivi d'un mouvement inverse au positif.

Quand, en moyen français, la négation, de simple, est devenue composée, c'est-à-dire, quand le français s'est représenté une négation en deux temps, — ou mieux, en deux tensions, — soit d'abord en immanence :



puis en transcendance :



l'usage de la négation transcendante ne s'est pas introduit dans le cas qui nous intéresse, alors qu'il s'impose peu à peu avant les autres inverseurs : *fors, sinon, si ce n'est*. Devant *que*, il a semblé adéquat de ne pousser la négativité qu'en deçà du seuil de la transcendance, puisqu'aussi bien elle était destinée à être détruite par l'inverseur *que*. Il en est résulté une tendance à penser *ne... que* comme signifiant le redressement d'une négativation à peine amorcée, autrement dit, comme un tour quasi positif ; sur ce point, un menu fait nous renseignait, l'anticipation de *seulement* (1).

Au siècle classique, où l'on réfléchit sur les faits de langage, et où, ainsi, on perfectionne la langue en finesse, *ne... que* est bien senti pour ce qu'il est dès l'origine, le signe d'un double mouvement de + à — et de — à + (négation + exception), mais en même temps, on perçoit sa tendance à évo-

(1) V. s., pp. 140-141.

luer vers un simple positif-restrictif, du fait que *ne* ne suffit plus du tout à négativer dans les cas ordinaires. Ainsi, c'est pour réagir contre cette tendance qu'on introduit dans le premier élément la négation transcendante, qui représente clairement un mouvement à la négativation. D'où les tours *ne... pas... que*, *ne... point... que*, par lesquels est retrouvé un signe du double mouvement que *ne... que* suffisait à signifier aux origines, au temps de la négation unique *ne*. On rétablit un équilibre compromis par la primauté de l'élément positif. Il est significatif que ce soient au début des écrivains scrupuleux, — Malherbe, Corneille, — qui aient surtout utilisé et répandu ces tours, qui ne sont nullement vulgaires. On tend ainsi à opérer au XVII^e siècle une distinction qui n'était pas faite auparavant entre *ne... que*, signe de simple restriction (cf. les cas où *ne... point... que* est impossible (1), et *ne... pas (point)... que*, signe de négativation + exception. Cette tendance, qui a été assez forte, n'a pas triomphé. Elle s'est heurtée à l'opposition des Grammairiens qui semblent avoir raisonné en logiciens, en considérant comme illogique de pousser loin une négativation destinée à être annulée : tel est le sens des raisons de Vaugelas, — qui pourtant, nous l'avons vu, a usé du tour qu'il réproouve. Il voit juste en disant qu'« on ne nie pas absolument » quand on use d'un « mot de restriction » comme *que* « signifiant » *sinon que*. Ce qui ne veut pas dire que *pas* et *point* eux, nient « absolument », — opinion assez couramment répandue, à tort selon nous, car ils sont signes d'un seuil franchi par un mouvement de pensée, et non d'un terme atteint, d'un mouvement achevé : tout est mouvement en langue, et rien ne signifie jamais terme de mouvement, position statique. Ainsi peut-on expliquer qu'après une négativation poussée, transcendante, signalée par *ne... pas (point)*, un redressement vers le positif, signalé par *que*, soit encore possible : ce qui ne saurait être si l'on tenait *pas* ou *point* pour une négation absolue.

Vaugelas possède un sentiment fin de la langue quand il pense que *ne* suffit en l'occurrence ; il devance son temps en prévoyant plus ou moins obscurément l'évolution de *ne... que*

(1) V. s., p. 173.

vers le positif, contre quoi réagit l'invention de *ne... pas (point)... que*. L'avenir lui donnera raison.

L'apparition de la tournure *ne... rien que* comme substitut de *ne... que* nous paraît aller dans le même sens de renforcement. A la différence du cas précédent, où c'est la partie négative qui est corsée, ici, c'est l'inverseur, et le procédé mis en application nous est bien connu d'après l'ancien français : il consiste à transporter un élément de la partie négative dans la partie positive, de façon à créer un inverseur schématisant l'inversion : ∇ (1). De *ne... rien.../ que*, on passe à *ne.../ rien que*. Prenant appui sur du négatif, *que* marque plus nettement la survenue du positif. Il semble que le tour soit d'abord familier. Corneille, qui avait écrit en 1633 :

Mélite, II, VII, 641 Tu n'es rien qu'un conteur

corrige en 1660 : Va, tu n'es qu'un conteur.

La Fontaine et Molière usent souvent de ce tour.

La Font., *Fables*, IV, 7, 41 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.

(si *rien* était senti comme objet de *a tiré*, il serait sans doute intercalé entre auxiliaire et participe) :

Cf. Id., *Eun.*, I, 1, 93 ; *Songe de Vaux*, II, (VIII, p. 254) ; etc.

Molière, *Etourdi*, I, 2

Il se met en courroux ! Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.

Cf. *Ecole des Femmes*, IV, 4, 1128 ; *Amphitryon*, II, 1, 721 ; *Mal. imag.*, II, 9 ; etc.

Dans la plupart de ces phrases, *rien* ne représente aucune substance : son rôle est uniquement d'appuyer *que*.

Le tour n'est pas blâmé des puristes. Si Vaugelas critique *rien que ce que*, cf. : *Nouvelles Remarques* (éd. A. Chassang) :

II, 386 Rien ne se doit jamais mettre devant *que ce que*. Par exemple : *vous ne faites rien que ce que vous devez* n'est pas bon. Il faut dire : *vous ne faites que ce que vous devez*,

ce sont des raisons d'élégance, plus que de correction qui l'animent ; son exemple prouve d'ailleurs qu'il ne s'en prend pas à la locution *ne... / rien que* dont nous parlons.

(1) V. s., pp. 25, 29, 42, 50, n. 2, etc.

Un troisième fait indique que le tour *ne... que* continue à être pensé comme signifiant deux mouvements successifs de sens opposé.

Quand *ne... que* figure en interrogation vraie (et non du type précédemment défini, sans *ne*), la réponse est *non* si elle confirme ce que la question suggère :

Corneille, *Suite du Menteur*, 1106

Vous *n'*avez seulement *qu'*à dire une parole.

— *Qu'*une ?

— *Non*. Cette nuit j'ai promis de la voir (1).

Molière, *Bourg. Gent.*, II, 5.

— Il *n'y a que* la prose ou les vers ?

— *Non*, Monsieur : tout ce qui *n'est point* prose est vers, et tout ce qui *n'est point* vers est prose.

Tallement des Réaux, *Historiettes*, Scudéry, t. IX, p. 136 Mais *ne* veut-il *que* trois stances ? dit Scudéry. . . *Non*, rien *que* trois (2).

C'est de même un *non* qui sert à appuyer *ne... que* :

La Fontaine, *Contes* (V, 365, v. 83)

Il y croyait la semence attachée,

Et que l'épi, *non plus que* le tuyau,

*N'était qu'*une herbe inutile et séchée.

Regnard, *le Joueur*, II, 1 S'il venait à l'instant,

Avec cet air flatteur, soumis, insinuant

Que vous lui connaissez ; que, d'un ton pathétique

Il vous dit à vos pieds : « *Non*, charmante Angélique,

Je *ne* veux opposer à tout votre courroux

Qu'un seul mot : je vous aime et je *n'aime que* vous... »

Il semble qu'il en ait toujours été ainsi en français. Voici quelques exemples antérieurs au XVII^e siècle :

Cent nouvelles nouvelles, 4^e nouv. (Jouaust, I, p. 68) Et quant il s'est trouvé leans, il demande a sa dame s'en sa chambre y avoit ame *qu'*elle. A quoy elle respondit assez legierement et estrangement, et comme non trop assurée, que *non*

(c'est à dire « qu'il n'y avait âme qu'elle »).

(1) Cité par F. Brunot, *H.L.F.* IV, p. 1031.

(2) Cité par J. Damourette et E. Pichon, *Essai*, § 2132, VI, p. 36. « Il semble que de nos jours pareille fonction ressortirait plutôt à *oui*, l'interrogation *ne veut-il que trois stances* ne faisant pas à un Français d'aujourd'hui l'effet d'une interrogation négative ». Nous dirons plutôt ; le tour *ne... que* ne faisant pas à un Français d'aujourd'hui l'effet d'un tour négatif.

Ibid., 44^e nouvelle (V, p. 28) Ha dea, dit le curé, je vous entends bien, il ne vous fault que de l'argent. — Par ma foy, *non*, dit il. Se j'en eusse comme autrefois j'ay eu, je lui querroye tantost femme.

Larivey, *Esprits*, 1,5 (p. 216) — Ne t'a-t-elle dit que cela ? — *Non*. (« Elle ne m'a dit que cela »).

Amyot, *Œuvres morales et meslées de Plutarque* ; du trop parler, t. I fo. 233 Vo (ap. Hatzfeld et Darmesteter, *le seizième siècle en France*, p. 153) Comment [...] ne faites-vous que d'arriver de vostre maison ? — *Non*, respondit-il. — Vous n'avez doncques rien ouy de nouveau ? (1)

Une phrase à *ne... que* est liée à la suivante, par *non fais-je* dans :

Quinze Joyes, p. 72 Par Dieu, mon amy, voire més ; més je *ne* semble que à une chambrrière emprès elle ; *non* fais je emprès de ma sœur, et si sui-je aisnée d'elle, qui est laide chouse.

Comme il est d'usage après les questions négatives, la réponse est *si* quand elle contredit la question. Cf. :

Froissart (éd. Kervyn de Lettenhove, XVI, 53) Or me pourroit on demander ainsi se l'isle de Chifoloigne n'est habitée que de femmes. *Si* est, mais les femmes en sont ainsi comme les souveraines (2).

(*Si* est signifie qu'il y a aussi des hommes. Nous dirions au contraire : *mais non* !)

Il n'y a pas de différence entre *ne... que* et *ne... autre... que*, du point de vue qui nous intéresse ici, jusqu'au XVII^e siècle (et, comme nous verrons, au delà). La réponse *non* intervient de façon tout à fait semblable au cas précédent dans les textes suivants :

Marguerite de Navarre, *Heptam.*, 4^e nouv. (p. 31) Vous m'asseurez qu'il n'a eu *aultre chose* de vous que les esgratinures et coups de poing ? — Je vous assure, dist la dame, que *non*.

Racan, *Bergeries*, 1^e journée, 1, 2 (Bibl. elzéy., I, p. 31)

Mon fils, vostre rival, n'en ayme-t-il *point d'aultre*
Que celle où son amour a traversé le vostre ?

— Nenny (3).

Ces dernières réponses nous semblent normales, alors que les précédentes semblent étranges. Cela signifie que *ne...*

(1) Cité par H. Sten, *Naegtelserne i Fransk*, p. 195.

(2) Cité par H. Sten, *op. cit.*, p. 195.

(3) Cité par Ch. L. Livet, *Lexique de la langue de Molière*, III, p. 146.

que, encore au XVII^e siècle, est senti comme équivalent de *ne... autre... que*, tandis qu'aujourd'hui il est pensé tout différemment. Malgré les apparences, *ne... que* ne représente pas du tout la même chose, à l'âge classique et de nos jours.

L'extension du mot *que* à la suggestion de l'excepté après proposition interrogative, hypothétique ou de simple tonalité négative et la réponse *non* reprenant *ne... que* interrogatif constituent deux traits syntaxiques qui témoignent d'un même fait : du rôle d'inverseur de mouvement dévolu au mot *que* à l'époque classique, c'est-à-dire de la persistance de l'état de choses ancien. La tentative de renforcement de l'élément négatif par *pas* ou *point* qui vise à maintenir cet état fait entrevoir cependant qu'il est menacé. C'est au XVIII^e siècle que se fera l'évolution décisive.

Chapitre V

Le Français Moderne

II. — DU XVIII^e SIÈCLE A NOS JOURS

1. Avant d'examiner la suite de l'évolution de *ne... que*, il convient de dire quelques mots des expressions qui sont exceptives par sémantisme propre.

Il y a peu de changement à leur sujet depuis le XVII^e siècle. *Excepté* est sans doute le terme le plus courant, et il n'y a rien à en dire. Son invariabilité, quand il précède, est définitivement acquise. L'accord se fait quand il suit le substantif qu'il détermine, mais cette construction est moins usuelle que l'autre. *Excepté* est devenu une préposition.

Hors et *hormis* ne s'emploient plus guère. Ils sont plus ou moins sentis comme littéraires.

Sauf, rare au XVIII^e siècle comme au XVII^e, est signalé par le *Dictionnaire des Synonymes* de B. Lafaye comme employé principalement en style de pratique. Il semble qu'il progresse de façon appréciable en français contemporain et qu'il concurrence *excepté*. Il lui est préféré, semble-t-il, quand le mis à part est précisé numériquement : *On les a tous écartés, sauf deux* (1).

Sinon s'emploie assez facilement après proposition négative ou interrogative, pour introduire l'*excepté* nominal. Quand il suit une proposition négative, celle-ci comporte normalement une négation pleine. Cf. :

Marivaux, *Fausse conf.*, III, III Mais cet animal-là *ne* mérite pas que je lui parle, *sinon* pour l'injurier.

On a le cas particulier de l'expression *je ne sais* dans :

Diderot, *Jacques*, p. 93 Je *ne* sais ce que c'est que des principes, *sinon* des règles qu'on prescrit aux autres pour soi.

(1) Exemple tiré de F. Brunot, *la Pensée et la langue*, p. 128.

A... près traduit encore l'exception par un effet de sens possible à partir de son sens fondamental d'approximation. Cf. :

Lesage, *Diable boiteux*, 12 Ils étaient un peu ivrognes, à cela près, fort honnêtes gens.

Voltaire, *L'homme aux quarante écus* Le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries nous coûtent plus de soixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de Henri IV, aux épiceries près, dont la consommation était bien moins grande.

La locution prépositive à la réservation de n'a pas survécu à la condamnation de Vaugelas. Nous usons encore de à l'exception de et de à la réserve de, ce dernier étant un peu plus recherché.

Les locutions conjonctives *hors que* et *hormis que* sont complètement sorties de l'usage. *Excepté que*, *sauf que* sont usuels, avec l'indicatif, pour amener une proposition soustraite à une assertion.

Maupassant, *Une vie*, p. 13 Les deux autres panneaux ressemblaient beaucoup au premier, *sauf qu'on* voyait sortir des maisons quatre petits bonshommes...

Ils peuvent aussi introduire des complétives exceptives, et être ainsi suivis de l'indicatif ou du subjonctif, selon la qualité de l'idée regardante exprimée par le verbe principal. *Il ne dit rien, excepté qu'il n'a rien vu. Il ne veut rien, sauf qu'on le laisse tranquille. Sinon que* peut se rencontrer encore dans cet emploi :

Th. Gautier, *Cap. Fracasse*, IV Il n'attendait pas pour lui donner son cœur autre chose, *sinon qu'elle* le lui demandât (1).

Si ce n'est que peut se trouver dans les mêmes circonstances. Mais *sinon que*, *si ce n'est que*, *excepté que* et *sauf que* ne se font plus suivre du subjonctif résultant d'une pesée hypothétique et produisant l'effet de sens qui est traduit maintenant par « à moins que ». En revanche, *excepté si* et *sauf si*, suivis de l'indicatif, sont possibles aujourd'hui pour rendre la même idée. A l'opposition ancienne : *excepté que* + indicatif = exception thétique / *excepté que* + subjonctif = exception hypothétique, a succédé une opposition : *excepté que*

(1) Cité par G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, § 1652, t. II, p. 569.

+ indicatif / excepté si + indicatif. Le fait s'inscrit dans une évolution générale qui fait reculer la subordination critique, en français moderne, et tend à substituer les moyens lexicaux d'expression aux mécanismes grammaticaux de suggestion.

Signalons, au XVIII^e siècle, une tentative faite pour introduire dans la langue à l'exception que + proposition :

Marivaux, *Paysan*, IV A l'égard de votre style, je ne le trouve point mauvais, à l'exception qu'il y a quelquefois des phrases allongées (1).

L'expression est inconnue des lexiques, et Littré ne la mentionne pas.

L'innovation la plus importante dans le domaine des locutions de sémantisme exceptif est sans doute, depuis le XVII^e siècle, l'introduction des locutions à part et à part que.

Au XVII^e siècle, on avait d'un côté la locution adverbiale à part : « séparément », et la locution verbale mettre à part, signifiant « cacher, serrer, mettre à couvert » (2) ; de l'autre, la locution à part soi (dire, penser à part soi) signifiant « en soi-même » (tour jugé « un peu antique et vulgaire » par Oudin (3), « fort bon », au contraire, par Vaugelas (4). Il n'y avait là rien d'exceptif. Toutefois, le *Dictionnaire de l'Académie* donne en 1694 l'indication : « On dit Raillerie à part pour dire sérieusement, sans raillerie ». Au XVIII^e siècle, le *Dictionnaire de Trévoux* (5), reprenant le même exemple, le commente : « semoto joco, remoto » et ajoute : « On dit aussi, C'est un fait à part, pour dire, Cela est excepté ou C'est autre chose ». On voit par là que à part a évolué vers le sens et l'emploi exceptifs. On le trouve avec le participe mis :

Beaumarchais, *Mar.*, V, 19 Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

Au XIX^e siècle, à part devient locution prépositive. Littré donne dans son *Dictionnaire* :

A part, loc. prép., Excepté (à part en ce sens se met en tête de phrase). A part sa vivacité, on ne peut qu'être satisfait de son caractère.

(1) Cité par F. Brunot, *H.L.F.*, VI, 2^e partie, p. 1534.

(2) Cf. le *Dictionnaire* de Richelet, III, p. 48.

(3) E. Winkler, *op. cit.*, p. 219.

(4) *Nouv. Remarques*, Chassang, II, p. 470. A part soi, attesté dès le XV^e siècle, est considéré comme une altération de par soi.

(5) T. IV, p. 567.

L'évolution rappelle celle de *hors* et de *hormis*.

Aujourd'hui, à *part* est courant. « A *part ça*, tout va très bien », fut naguère une rengaine. A *part ça* est même devenu en français familier une formule de transition. A *part que* sert aujourd'hui d'introducteur de proposition exceptive.

2. C'est surtout l'évolution du tour *ne... que* depuis la fin du XVII^e siècle qui mérite de retenir notre attention. Le problème peut se résumer sommairement de la façon suivante : à la fin du XVII^e siècle, *ne... pas... que* signifie, en gros la même chose que *ne... que* ; à la fin du XVIII^e siècle, le même groupement de termes signifie exactement le contraire ; comment s'expliquer cette révolution ?

a) Nous passerons d'abord en revue un certain nombre de faits qui nous montrent la persistance de l'état de langue que nous avons tenté de définir dans le chapitre précédent.

On rencontre encore quelquefois une proposition interrogative suivie de *que* + excepté nominal, constituant un équivalent stylistique du tour *ne... que* :

Voltaire, *Echange*, I, IV Cela peut servir. — Et à quoi, s'il vous plaît, *qu'à* me rendre encore plus malheureux ? (1)

Beaumarchais, *Eugénie*, IV, VII Et si vous daignez accepter ma main, à qui aurais-je fait tort *qu'à* moi ?

Restif de la Bretonne, *Sara*, p. 116 Qu'était-ce, en effet, *qu'une* appareilleuse infâme, qui vendait sa fille ?

On peut même citer, au début du XIX^e siècle :

Chateaubriand, *Génie du Christ*, I, 1, 2 que lui ai-je dit *que* d'in-différent ? (2)

Mais cette construction est rare, alors que les exemples en abondent au XVII^e siècle. Nous ne l'avons pas trouvée, par exemple, dans le théâtre de Marivaux.

Que joue ici, comme après négation, le rôle d'inverseur de mouvement. Il est réductible, pour la fonction, à *sinon* ou *si ce n'est*, qui semblent bien plus courants dans cet emploi :

Diderot, *Neveu de Rameau*, p. 95. Et qu'est-ce qu'une bonne éducation, *sinon* celle qui conduit à toutes sortes de jouissances sans péril et sans inconvénient ?

(1) Cité par E. Lerch, *Hist. fr. Syntax*, I, p. 115.

(2) Cité par E. Lerch, *ibid.*, I, p. 115.

Id., *Joueur*, II, IV Et qu'est-ce qui la rend si charmante, si ce n'est ses inégalités ?

Que n'est en aucune façon réductible à *seulement*.

On peut encore trouver, après une question, des exemples de *non* correspondant à une phrase à *ne... que* :

Marivaux, *la Mère confidente*, II, VIII

— Ne vous pressez point ; quand on a des commissions, il faut y mettre tout le temps nécessaire. N'avez-vous que celle-là ?

— Non, c'est l'unique.

Id., *Double inconstance*, II, VII

— N'avez-vous rien dit que cela ?

— Non ; j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parlaient.

Collin d'Harleville, *Châteaux en Espagne*, II, IX

— Ne demandez-vous que moi ?

— Non.

La syntaxe est la même dans :

Id., *ibid.*, II, VII — Comment ! être exilé, ce n'est point vous faire d'autre mal que de vous envoyer manger votre bien chez vous ?

— Vraiment non ; voilà ce que c'est.

Qu'on ait simplement *ne... que*, la forme plus marquée négativement *ne... rien... que* ou l'expression à négativité fortement traduite *ne... point d'autre... que*, c'est toujours *non* qui est utilisé pour reprendre la phrase sous forme non-interrogative.

De même, *non* sert à annoncer une phrase du type *ne... que* :

S. Mercier, *Jenneval*, IV, V Non, ce n'est qu'à tes genoux que je rencontre encore quelque ombre de bonheur.

Restif, *Sara*, p. 56 Non, non, je n'ai désiré le bonheur suprême que pour t'aimer davantage ; que pour être plus à toi.

b) Mais, malgré ces témoignages du sentiment de la négativité foncière du tour, et, conséquemment, de l'opération de redressement de négativité, d'inversion de signe algébrique réalisée par *que*, nous trouvons au XVIII^e siècle des indices d'une conception toute différente du tour *ne... que*.

D'abord, si *que* est encore — bien rarement — inverseur après proposition interrogative (à valeur de négative), il ne l'est plus jamais après *si* hypothétique, ni avec adjectif ou

verbe de sémantisme négatif, ni dans aucun des autres cas que nous avons pu distinguer au XVII^e siècle (1).

Ensuite, on peut trouver, après une phrase à *ne... que*, des exemples de la réponse *non* signifiant tout autre chose que ce qui a été défini plus haut. Ainsi :

Marivaux, *Double inconstance*, I, II

— Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

— *Non* ; la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

Id., *le Legs*, VI

— Je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

— *Non*, Lisette : c'est une lettre de conséquence.

Bien loin d'aller dans le même sens que la phrase à *ne... que*, comme dans les exemples analysés plus haut, le *non*, ici sert à en refuser l'idée. Il en est la négation. Cela implique que la phrase à *ne... que* est sentie comme positive.

On trouve, au XVIII^e siècle, le mot *oui* utilisé pour appuyer la phrase à *ne... que*. Cf. :

Diderot, *Neveu de Rameau*, p. 7.

Moi. — Vous êtes difficile ; et je vois que vous ne faites grâce qu'aux hommes sublimes.

Lui. — *Oui*, aux échecs, aux dames, en poésie, en éloquence, en musique, et autres fadaïses comme cela.

Id., *ibid.*, p. 12. Il n'y a que vous autres qui vous entendez. *Oui*, Monsieur le philosophe.

Oui signifie que la phrase qui le précède est comprise comme une énonciation de signe positif.

Si l'on trouve encore des phrases du type suivant, où la partie négative comporte des expressions qui n'ont cours qu'en phrase négative :

Marivaux, *Double inconstance*, I, III Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du prince,

on en rencontre aussi qui comportent dans le premier élément des mots réputés positifs :

Vauvenargues, *Caract.* I, 214 tant il est manifeste [...] que nous ne cherchons tous ensemble que la vérité et la nature,

ce qui est jugé « expression impropre » par Suard, l'un des annotateurs du moraliste, qui voudrait : « ni les uns ni les au-

(1) V. s., pp. 168-171.

tres » (1). Si le scrupule de Suard est excessif, il n'en faut pas moins retenir l'indication qu'il donne : Suard tient pour la valeur négative ancienne d'un tour qui vire au positif. On a le même mot *tous* dans :

Marivaux, *Double inconstance*, II, VII, Et nous ne pouvons réparer *tous* qu'à condition que vous demandiez notre grâce.

Désormais figure au lieu de *plus* dans :

Restif, *Mes inscriptions*, p. 100 Car *désormais*, je ne ferai mon histoire que par le journal de ma vie.

De même, on peut trouver dans le premier élément de la phrase le partitif avec article (*du*, *de la*) au lieu du simple *de* (2) :

Diderot, *Jacques*, p. 79, C'est qu'il n'y a *du* danger que pour ceux qui parlent.

Id., *le Joueur*, IV, VIII O Jarvis, quelle situation que celle d'un malheureux qui n'attend *du* soulagement que de la mort ou n'en reçoit que du délire.

Il y a plus. C'est au XVIII^e siècle qu'on trouve en tête de phrase *que* ou *rien que* introduisant un nominal sans que rien de ce qui précède ait quoi que ce soit de négatif ou de semi-négatif. L'élément négatif de la phrase est réduit à zéro.

Sedaine, *Phil.*, II, X

Vanderk fils — N'ai-je pas ma pendule ? et tu me la rendras ?

Victorine — Sans doute.

V. f. — Qu'à moi.

Vict. — A qui donc ?

V. f. — Qu'à moi.

Vict. — Eh ! mais sans doute.

V. f. — Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi ... Qu'à moi.

Vict. — Qu'à moi ! Qu'à moi ! Que veut-il dire ?

Falbaire, *le Fabricant de Londres*, II, XI Un scheling, Monsieur David, rien qu'un scheling.

Diderot, *Est-il bon, est-il méchant ?* II, 1 Voilà ce que je me laisse ordonner, rien que cela.

(1) Cité par F. Brunot, *H.L.F.*, VI, 2^e partie, p. 1855. Vauvenargues est cité d'après l'édition des *Oeuvres complètes* [...] accompagnées des notes de Voltaire, Morellet, Fortia, Suard, Paris, 1825, 2 vol.

(2) Cependant le fait est attesté antérieurement : cf. Mol., *Dandin*, III, III... et n'aurait de l'attachement que pour vous.

Beaumarchais, *la Mère coupable*, V, III — Mon Dieu, Maman, qu'avez-vous donc ?

— Rien que d'agréable à t'apprendre, et ton parrain va t'en instruire.

Dans la première moitié du siècle, Marivaux paraît mettre l'expression *rien que* dans la bouche des seuls valets et soubrettes. Cf. :

Jeu de l'amour et du hasard, I, VII

Silvia — Non, Bourguignon ; laissons là l'amour et soyons bons amis.

Dorante — Rien que cela ? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

De même, *Legs*, VI ; *Fausse conf.*, III, IV ; etc. Cf. aussi :

Mère confidente, III, 1

Lubin — Je vous entends ; *rien que* quequ'un sans nommer personne.

Il n'est pas douteux que le tour soit familier. Le dernier exemple de Marivaux est instructif : il montre que *rien que* s'employait même quand il s'agissait de personnes : c'est devenu une locution figée, un outil restrictif (1).

L'expression *que trop* commence aussi à s'employer absolument, sans qu'un élément négatif précède :

Marivaux, *Fausse confidences*, II, XI Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et *que trop* bien peut-être.

Beaumarchais, *Mariage*, III, XVI

— Elle a raison !

— *Que trop* raison !

Dès le XVII^e siècle, il est vrai, il n'est pas impossible de trouver ainsi *que trop* en phrase pleinement positive :

Vaugelas, *Quinte-Curce*, VIII, 7 Il n'est point besoin d'autres tourments ; notre infortune leur est un supplice *que trop* rigoureux.

Que trop n'est pas nécessairement tiré de *ne... que trop* par amputation de l'élément négatif. On trouve en ancien français *si... que trop* à côté de *ne... que trop* (2). *Que* peut

(1) Cf. de nombreux ex. du français moderne chez J. Damourette et E. Pichon, *Essai*, § 2279, VI, p. 213.

(2) Cf. Robert de Clari, XLVI, 15 et assalirent *si* durement *que trop*. *Ibid.*, XXI, 15 ...et qu'il fu orguellex *que trop* de la balliie qu'il avoit.

être senti, au XVIII^e siècle, comme correspondant plus ou moins au sens de « combien ». Mais il peut aussi être compris comme celui qu'on a dans le « *qu'à moi* » de Sedaine.

Tous les faits que nous venons d'alléguer plaident en faveur de l'interprétation positive du tour *ne... que*. Ce caractère n'a fait que s'affirmer par la suite : c'est bien comme d'une expression positive que nous usons aujourd'hui de *ne... que*. La réponse *Non* faite à M. Jourdain demandant : *Il n'y a que la prose ou les vers ?* nous paraît insolite ; nous répondrions *oui*, comme dans :

Noe, *Teddy and Partner*, I, 14 Votre numéro complet, vous n'êtes arrivé à le réaliser *que* peu à peu ? — *Oui* (1).

C'est *oui* qui reprend une phrase à *ne... que* dans :

Courteline, *Un client sérieux*, III (p. 32)

L'avocat. — Renvoyons après vacances.

Le substitut. — Il n'y a *que* cela à faire.

Le président. — Mon Dieu, *oui*.

et qui annonce le même type de phrase dans :

Courteline, *Panthéon-Courcelles* (p. 281) *Oui*, il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux.

En lisant dans une dissertation d'étudiant :

(Propédeutique, Alger, 1952) L'influence de Balzac *ne* s'est fait sentir elle *aussi que* plusieurs années après sa mort,

nous ne sommes pas tenté de corriger *aussi* en *non plus*.

L'affirmation de J. Damourette et E. Pichon, disant que « l'uniception part toujours d'une atmosphère forclusive » (2), c'est-à-dire d'une négativation poussée, nous paraît bien contestable. Si cela fut vrai à date ancienne, il n'en est plus ainsi depuis le XVIII^e siècle. Notamment, la genèse du moderne *ne... pas... que* ne peut s'expliquer qu'à partir de ce que ces auteurs appelleraient une atmosphère « discordancielle ».

c) C'est en effet la question du tour moderne *ne... pas... que*, négation de *ne... que*, qui constitue le problème le plus marquant de la période qui nous occupe. Le XVIII^e siècle a vu passer le syntagme *ne... pas... que*, de la valeur de *ne... que*,

(1) Cité par H. Sten, *Naegtelserne...*, p. 195.

(2) *Essai de Grammaire*, § 2276, t. VI, p. 207.

dont l'équivalent lexical approché est l'adverbe *seulement*, à la valeur rigoureusement contradictoire de « non seulement ». C'est là un fait assez extraordinaire : il a profondément troublé les gens curieux de questions de langage et suscité des débats parfois passionnés. Il convient d'examiner ce problème d'un point de vue strictement linguistique, sans brandir les foudres d'un purisme étroit.

Ne... pas... que, et plus souvent *ne... point... que*, d'usage courant au XVII^e siècle chez les meilleurs écrivains, en dépit des condamnations des grammairiens (1), ont un emploi restreint aux phrases où ce qui suit *que* est nettement excepté de ce qui est énoncé négativement dans le début de la phrase. Ils ne s'emploient pas là où ce qui suit *que* constitue l'essentiel de l'énoncé.

Il est curieux de noter qu'un des derniers exemples de *ne... point... que*, à savoir :

Lesage, *Turcaret*, V, XIII Je n'ai point pour objet que la réunion de vos cœurs (2)

ne répond pas à ce principe, puisque l'inverseur *que* est suivi de l'objet du verbe, indispensable à l'intellection de la phrase. On a là l'expression d'une restriction et non celle d'une exception à une assertion négative.

Le tour se fait très rare au XVIII^e siècle. F. Brunot cite d'après Godefroy (3) :

Girard, *Vrais principes*, 8^e disc. La règle ne varie point que dans l'idée de ceux...

Bachaumont, *Mémoires*, 1^{er} oct. 1763 Garrick [...] a fait connoissance avec nos acteurs, sur lesquels il ne s'explique point que vaguement.

On sait que Voltaire a condamné les passages de Corneille où figure ce *ne... point... que* (4). Sur :

Horace, III, VI

Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,

(1) V. s., pp. 172-178.

(2) Texte de l'édition originale de 1709 et de l'édition de 1735. Les éditions postérieures suppriment *point*.

(3) *H.L.F.* IV, 2^e partie, p. 1859, n. 2, citant F. Godefroy, *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général*, Paris, 1862, (2 vol.), II, p. 218.

(4) *Commentaire sur Corneille*, *Oeuvres complètes*, t. 31, Garnier, 1880, pp. 301, 402, 428, 585, etc.

il note : « Ce *point* est un solécisme : il faut : et ne l'auront vue obéir qu'à » :

Cf. *Pol.*, IV, III ; *Pompée*, I, I ; *Rod.*, IV, I ; *Nic.*, IV, II, 76, etc. ; *point* « n'est pas français » dans ces phrases.

De fait, pendant soixante ou soixante-dix ans au moins, il est à peu près impossible de trouver des exemples de *ne... point (pas)... que*. On ne le rencontre plus, notamment, là où une expression partitive est requise, comme dans :

Marivaux, *Legs*, III ...et *n'ai de remède que* votre cœur.

Diderot, *Lettre sur les aveugles* Notre aveugle *n'a de connaissance des objets que* par le toucher.

Cependant l'usage de *ne... pas* reste possible dans certains cas. Ainsi dans une proposition régissante, quand l'exception appartient à la complétive. Cf. :

Voltaire, *Candide*, ch. XIV Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial *ne* permet *pas* qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence et demeure plus de trois heures dans le pays (1).

Hors de cette circonstance, signalons-en un exemple dans le langage « poissard » :

Vadé, *Lettres de la Grenouillère* (éd. G. Lecoq, Paris, 1879), p. 112 Vla donc huit jours qu'je *n'vous voirai pas qu'* dans ma pensée.

Au XIX^e siècle, il est signalé par A. Tobler (2) chez E. Zola :

Lettres de jeunesse, 12 Je me suis donc contenté de dire les faits tels qu'ils se sont passés [...], *n'altérant pas* la vérité que pour les événements tout à fait insignifiants.

Au XX^e, H. Sten (3) l'a relevé chez Henri Barbusse :

Le feu, I, 45 La pluie *n'a pas* décessé que c'matin.

Des exemples oraux assez nombreux en sont cités par *l'Essai de Grammaire* (4) :

Mme A. 8 sept. 1925, Jusqu'à trente-neuf ans, je *ne* me souviens *pas* d'avoir eu que du bonheur.

(1) Cité par J. Damourette et E. Pichon, *Essai*, § 2276, VI, p. 207.

(2) *Art. cit.*, p. 109. Repris par E. Lerch, *Hist. fr. Synt.*, pp. 116-117.

(3) *Op. cit.*, p. 202.

(4) T. VI, § 2276, pp. 207-208, § 2277, p. 212.

Mme H. U., 8 mai 1930, En ce moment je ne peux pas recevoir qu'à déjeuner.

Une femme à Courseulles, 1^{er} août 1930, C'est une toute petite rue, on n'y passa pas, qu'à pied.

Nous avons entendu, pour notre part :

Mme O. M., 12 janv. 1956, A quinze ans, je ne supportais pas les œufs, que durs.

et relevé dans la relation d'un fait divers :

Echo d'Alger, 28 fév. 1956, Nous nous sommes perdus de vue pendant longtemps et je ne l'ai pas revu à nouveau qu'il y a une dizaine de jours.

On voit que dans la plupart de ces phrases, l'exception vient *in extremis* après une négation catégorique, comme une sorte de repentir ou de scrupule d'exactitude du locuteur, qui ajoute une rallonge. Il existe souvent dans le langage oral ce que J. Damourette et E. Pichon appellent une « pausette », que l'on traduit par une virgule dans l'écrit. Remarquons cependant qu'il n'y a rien de tel dans l'exemple oral de Mme A., 8 sept. 1925, qui est donc à rapprocher de la réplique de *Turcaret* citée plus haut. Quoi qu'il en soit, le tour est encore vivant. La virgule dans l'écrit, la « pausette » ou l'intonation dans le parlé permettent aisément de le distinguer de l'autre emploi de *ne... pas... que* (1).

L'usage des mots négatifs autres que *pas* et *point*, c'est-à-dire *jamais*, *aucun*, *personne*, *rien*, etc., reste tout à fait compatible avec *ne... que* :

Marivaux, *Jeu de l'amour*, II, VII et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

Voltaire, *Comm. Corn.*, t. 31, p. 428 *Jamais on ne l'emploie que dans le sens absolu.*

B. Constant, *Adolphe*, ch. VII *Personne que moi, je le répète, ne peut juger Ellénore.*

Marivaux, *Fausse confidences*, I, II Mais je n'attends rien de notre entretien, que la honte d'être renvoyé demain.

Collin d'Harleville, *Le vieux célibataire*, V, IV Hélas ! Je ne veux rien, rien que votre bonheur.

(1) Cf. J. Damourette, *note sur un article de Lancelot* (Abel Hermant), (le Temps, 24 mars 1938), le français moderne, VI (1938), pp. 285-287.

Dans cette dernière phrase on voit *rien* figurer dans chacun des deux éléments du tour (1).

Que signifie cette syntaxe ?

Il est clair que depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, on a, d'une part :

Ne... que, senti comme étant sémantiquement un, de tonalité positive, et équivalent en gros à ce qui est rendu lexicalement par l'adverbe *seulement*.

D'autre part, les tours :

ne... pas... autre... que,
ne... jamais... que,
ne... personne... que,
ne... rien... que,
ne... aucun... que, etc.,

sentis doubles comme antérieurement, c'est-à-dire opposant deux mouvements successifs dirigés en sens inverse, équilibrant le négatif et le positif, et irréductibles au sens lexical de *seulement*, *que* étant compris au contraire, comme équivalant à *sinon*, *si ce n'est*.

Dans l'état de langue du XVII^e siècle, l'existence de *ne... point... que* comme variante de *ne... que* rendait manifeste l'identité foncière de *ne... que* et de *ne... pas... autre... que*, *ne... jamais (personne, rien, aucun, etc.)... que*. Sa quasi disparition dans la première moitié du XVIII^e siècle consacre la divergence des deux types d'expression.

D'autre part, un autre fait capital apparaît, qui n'est qu'un aspect du précédent : la faible teneur négative de la négation immanente *ne*. *Ne... que* est compris un et positif parce que la restriction intervient après une négativation à peine engagée ; la négativité est détruite aussitôt née, si bien que le double mouvement que suppose théoriquement. — et initialement, — *ne... que* n'est plus sensible. Le passage presque immédiat au positif fait négliger la très courte phase négative. Il y a rupture d'équilibre en faveur du positif.

(1) C'est, *mutatis mutandis*, ce que nous croyons reconnaître dans *Alexis*, v. s., pp. 25-26.

Au contraire, le mouvement est pleinement intelligible quand la négativation est poussée et que le signe en est un mot comme *personne, rien, aucun, jamais* ou un groupe comme *pas... autre*, auquel est dévolu l'essentiel de l'expression négative.

Dans le double mouvement que nous avons défini, l'esprit peut se comporter de deux manières : il peut n'opérer qu'une saisie unique et tardive, dans la phrase positive ; il obtient alors une expression de restriction, dont le signe est le syntagme *ne... que* ; il peut aussi opérer deux saisies successives, une dans chaque phase, et des signes négatifs de transcendance viennent témoigner de la réalité de la saisie première. On obtient alors l'expression d'une négation suivie de celle d'une exception.

La débilité du signe *ne*, ou, mieux, la ténuité de la pesée qu'il signifie fait qu'on s'en passe aisément dans le parler elliptique des réponses : on obtient le positif-restrictif du type : *qu'à moi !* (Cf. l'exemple de Sedaine cité plus haut) ; on s'en passe de même dans les réponses négatives réduites à *jamais, personne, rien*, etc.

Ainsi se laisse pressentir l'abandon de *ne* dans le parler vulgaire, peu soucieux des finesses auxquelles correspond l'emploi de la négation immanente. Vadé, à la fin du XVIII^e siècle, omet souvent *ne* dans les phrases négatives du langage « pois-sard » qu'il reproduit. *Ne* est omis de même dans des phrases restrictives écrites sous la Révolution par des gens sans culture. F. Brunot cite (1) :

L'on nous donne du sel *qu'à* six heures du soir.
Sapicourt, p. 926.

des montagnes [...] qui donne [sic] de la pente aux eaux qui arrivent *que* trop souvent par des nuées.
Bil.-le-G., pp. 317-318.

les vues qu'on se propose pour le bien public en seront toujours *qu'impar-*faitement remplis [sic].
Hautv., p. 642.

Il n'est pas rare aujourd'hui de trouver des formules publicitaires comme : *Que du beau !* ou *Rien que du beau !* A.

(1) *H.L.F.*, t. X, le partie, pp. 514-515.

Thérive (1) cite : La meilleure [sic] marché des petites éditions de luxe : *que* des chefs d'œuvre. On connaît le slogan : *Que X... qui m'aille !*

J. Damourette et E. Pichon ont relevé dans une lettre (2) :

Mme E., *lettre à M. P.*, 15 mars 1925 D'ici : *que* de bonnes nouvelles aussi à te donner.

Ce n'est plus le syntagme *ne... que* mais le simple *que* ou son équivalent appuyé *rien que* qui est senti comme synonyme de « seulement ».

Cela ne signifie pas que *ne*, là où le langage non vulgaire l'emploie, ne représente absolument plus rien. Au contraire, il reste partie intégrante de l'expression restrictive. Il y signifie ce qu'il signifie partout : une négativation amorcée, non transgressive. La négativation est si peu avancée en elle-même que l'ensemble de la locution peut être apprécié positif. Il en résulte, entre autres conséquences, qu'aujourd'hui la réponse est *oui*, comme nous avons vu, quand la question comporte la restriction *ne... que*. Le positif, rétabli aussitôt que détruit, est à peine quitté ; c'est lui qui domine dans la pensée, c'est lui seul qui est saisi.

La conséquence de ce caractère positif est l'invention d'une phrase négative de sens opposé : la phrase moderne à *ne... pas... que*, type :

V. Hugo, *Quatre vingt treize*, III, I, 3 Il n'y avait *pas que* les forêts, il y avait les bois.

Ce tour est apparu dans le dernier quart du XVIII^e siècle. E. Deschanel (3), dans un article que reproduit Littré, considère comme le plus ancien exemple attesté celui qu'il a trouvé dans une lettre de Maurice Dupin de 1798. Mais il en est d'antérieurs ; l'*Histoire de la Langue française* de F. Brunot cite (4) :

Turgot, *Mémoires sur les Mun.*, (1775) (Sch. Œuvres, t. IV, p. 507) Les villes n'envoyant *pas*, comme les villages qu'un seul député chacune.

(1) *Le Français, langue morte ?* Paris, 1923, p. 99, cité par H. Frei, *la grammaire des fautes*, p. 201.

(2) *Essai de Grammaire*, § 2281, t. VI, p. 215.

(3) *Journal des débats*, 23 août 1860. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, art. *Que*, Rem. 1, p. 1413.

(4) T. VI, 2^e partie, p. 1859.

Nous avons trouvé dans une comédie de la fin du XVIII^e siècle :

Desforges, *le Sourd*, II, IV Je suis généreux aussi, moi ; il n'y a pas que Monsieur.

Nous lisons dans une lettre de Mme de Staël à Adolphe Ribbing, 16 mars 1796 (*Figaro Littéraire*, 14 mars 1959) :

Dieu, le hasard, que sais-je, veut que des femmes qui ne me valaient pas ont reposé leur tête dans des bras protecteurs et, pouvant réunir les souvenirs de la jeunesse à la confiance de l'âge mur, n'ont pas vu comme moi dans la durée de la vie que l'isolement et l'abandon.

Au XIX^e siècle, le tour est attesté chez les meilleurs auteurs. On trouvera des listes d'exemples chez A. Tobler (1), H. Sten (2), M. Grevisse (3), J. Damourette et E. Pichon (4), etc. Il devient absolument usuel dans la seconde moitié du siècle et au XX^e siècle. F. Brunot s'est donné le malin plaisir d'en découvrir un dans un roman du plus farouche adversaire de ce tour, Abel Hermant :

Confession d'un enfant, I je ne regarde pas qu'en moi-même (5).

L'effet de sens obtenu est celui que traduisent lexicalement les expressions *non seulement*, *pas seulement*.

Antérieurement, l'expression de cette idée a été, de tout temps, la négation de l'adverbe *seulement* ou de l'adjectif *seul*. Cf. :

Ch. Sorel, *Francion* (éd. A. Thérive, p. 254) Nous n'attaquons pas seulement le vice à coups de langue : le plus souvent nous mettions nos épées en usage.

Beaumarchais, *Mémoires sur Goezman*, p. 317 Je n'avais donc pas demandé une seule audience, mais des audiences.

(1) *Art. cit.*, p. 109 sqq.

(2) *Op. cit.*, p. 203.

(3) *Op. cit.*, § 889, texte et n. 1, pp. 708-709.

(4) *Essai de Grammaire*, § 2282, t. VI, pp. 216-218.

(5) Cf. *la Pensée et la Langue*, p. 498 ; M. Grevisse, *op. cit.*, § 889, etc.

En ancien français, on avait aussi la locution *ne... (pas)... sans plus* :

Mahieu le Vilain, *Metheores*, 62, II Item, ceste raison desus dite *n'est pas sans plus* encontre euls, mais ceste qui s'ensieut. (« Il n'y a pas seulement cette raison contre eux, mais aussi la suivante »).

et au XVII^e siècle, l'expression *ne... (pas)... pour un, cf.* :

Scarron, *Roman comique*, ch. V ... le comédien La Rancune, un des principaux héros de notre roman ; car il n'y en a *pas pour un* dans ce livre-ci.

Molière, *Femmes sav.*, II, 3, 376.

... Qu'on n'a *pas pour un* cœur soumis à son empire.

Bossuet, *Œuvres oratoires*, II, p. 157 Ce *n'est pas pour une* fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes.

et encore au XVIII^e siècle :

Voltaire, *Dict. phil.*, *Prophéties*, 2 On n'avait *pas* alors *pour un* seul prophète (1).

Jusqu'au XVIII^e siècle, on avait donc recours exclusivement à des moyens lexicaux. On invente au XVIII^e siècle un moyen syntaxique, c'est-à-dire qu'on fait appel à des mécanismes psycho-systématiques.

Avant de tenter de définir ceux-ci, il faut noter une supériorité qu'ils ont sur les moyens lexicaux : *ne... pas... seul, ne... pas... seulement* qu'on veut leur substituer au nom du purisme. La négation de *seul* ou de *seulement* est ambiguë, car elle peut donner aussi bien l'idée de « nul » que celle de « plusieurs ». La phrase de Beaumarchais, *Mémoires sur Goetzman*, que nous citons plus haut serait équivoque sans la rallonge : « mais des audiences ». *Je n'avais pas demandé une seule audience* pourrait s'entendre « je n'avais demandé aucune audience ». De même, *ne... pas... seulement* peut signifier *ne... pas... même*. Cf. :

Pascal, *Prov.*, 9^e lettre Il m'en donna de quoi remplir plusieurs lettres ; mais je *ne veux pas seulement* en marquer les citations.

Molière, *Malade im.*, II, XII Je n'ai *pas seulement* la force de pouvoir parler.

(1) Les trois derniers exemples sont cités par M. Grevisse, *op. cit.*, § 889, Hist.

Cet effet de sens n'est pas possible avec *ne... pas... que*, et cette simple raison suffirait à justifier le tour innové (1). Nous avons dit que la persistance du *ne... pas... que* classique, en style parlé principalement (avec « pausette »), ne saurait créer une équivoque.

Il n'en est pas de même, en revanche, de certains emplois de *jamais* et de *plus* niant *ne... que*, comme fait *pas*, que cite l'Essai de Grammaire (2). Cf. :

A. Thooris van Borre, *Réflexes courts* (Le lien médical, 14^e année, n° 8, août 1938, p. 20) Les choses *ne* sont *jamais* qu'elles mêmes, elles sont des images venues de nous et dont on les pare.

M. HR, 19 janv. 1950 Dans ces formes myocloniques, il n'y a *jamais* que des myoclonies, il y a aussi des secousses fibrillaires.

Reine Hortense, *Mém.*, Rev. des deux M., 1^{er} août 1926, p. 493. Dans les premiers jours de mon arrivée à Saint Cloud, j'avais acquis la certitude que j'étais grosse et [...] je pensai que ma vie n'appartenait *plus* qu'à moi seule et qu'un devoir sacré m'obligeait à la conserver.

Max Bihan, *Le trésor lapidaire du Muséum*, le Journal, 20 nov. 1928 Il n'est *plus* dorénavant que chez le beau premier lapidaire où l'on puisse trouver les grandes collections de pierres précieuses...

Il est évident que ces phrases sont obscures et équivoques, du fait que *jamais* et *plus* restent tout à fait compatibles avec *ne... que* dans l'acception traditionnelle. Mais elles sont instructives en ce sens qu'elles démontrent que le terme *que* ne saurait en tout état de cause être assimilé à *seulement*.

d) Il convient maintenant d'étudier comment fonctionne le moderne *ne... pas... que*.

L'argument essentiel de ses détracteurs est que *pas* peut seulement confirmer *ne*, comme il faisait et comme faisait *point* au grand siècle (Cf. Corneille, Horace, 1015 et *ne* l'auront *point* vue obéir, qu'à son prince), et non le nier. C'est l'argumentation d'E. Deschanel, reprise par Littré, ainsi que celle d'Abel Hermant, reprise par l'Académie (3).

(1) C'est l'avis d'A. Thérive, *Questions de langage*, III, p. 162.

(2) § 2284, t. VI, p. 217. C'est à tort qu'un exemple de Racine, *Andromaque*, I, 4, v. 365 est cité comme de ce type, V. s., p. 170.

(3) Cf. Abel Hermant, *Xavier*, p. 241 En d'autres termes, mon cher Xavier, toute la négation est contenue dans le *ne* ; vous n'en retranchez rien quand vous supprimez le *pas*, et quand vous l'ajoutez, vous n'y ajoutez rien. Cf. aussi la *Grammaire de l'Académie française*, 1^{re} édition, 1932, pp. 197-198.

Contre cela, il faut d'abord faire observer que ce n'est pas *ne*, mais *ne... que*, syntagme positif, qui est nié par *pas*. De façon analogue, bien qu'il s'agisse d'un tour négatif, *ne... rien* est nié par *pas* : ce *n'est pas rien* signifie « c'est quelque chose », c'est-à-dire le contraire de ce *n'est rien*. La phrase est parfaitement claire, et nous n'avons garde de comprendre l'expression comme celle de Martine :

Et tous vos biaux dictons *ne servent pas de rien*.

Il y a un certain parallélisme entre la syntaxe de *ne... que* et celle de *ne... rien*, du XVII^e siècle à nos jours (1).

D'autre part, il est un autre cas, bien connu, où *ne... pas* exprime le contraire de ce qu'exprime le simple *ne* accompagnant le verbe ; c'est celui de la complétive des verbes de crainte : je crains qu'il *ne* pleuve *pas* $\neq$ je crains qu'il *ne* pleuve (2). *Ne... pas... que* moderne n'est donc pas un cas isolé, et F. Brunot a parfaitement raison d'y voir « la plus récente conquête de *pas* » et d'estimer qu'« on la lui disputera vainement » (3). L'erreur consiste essentiellement à poser que *ne* seul et *ne... pas* signifient exactement la même chose. Il y a bien, en français moderne, quelques cas où la présence ou l'absence de *pas* ne donne qu'une différence de sens infime (cf. je *ne* sais $\curvearrowright$ je *ne* sais *pas*), mais ces cas sont très limités. En réalité, le système français de la négation repose précisément sur l'opposition de la négation simple *ne*, signe de négativité immanente, et de la négation composée *ne... pas*, signe de négativité transcendante.

(1) Le parallélisme n'est pas absolu, car on peut écrire : « Je le compte pour *rien* » (cf. Racine, *Bérénice*, IV, V, 1147 Vous *ne* comptez pour *rien* les pleurs de Bérénice. — Je les compte pour *rien* ?), alors qu'on ne peut écrire : Je le compte *que* pour faire nombre. J. Damourette et E. Pichon, *Essai*, § 2282, considèrent *ne... pas... que* comme un cas particulier de la « contreforclusion », dont *ne... pas... rien* est un autre exemple (§ 2271).

(2) On est allé jusqu'à soutenir, malgré l'évidence, que « je crains qu'il *ne* pleuve *pas* » signifie exactement la même chose que « je crains qu'il *ne* pleuve » ! Cf. *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. 48, 1903, p. 371, note d'Alfred Duquet. On ne peut qu'évoquer Montaigne (III, V) : Ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire se moquent.

(3) *Observations sur la Grammaire de l'Académie française*, 1932, p. 92.

La question a été débattue de savoir si, dans *ne... pas... que*, c'est *ne... pas* qui a été réduit à *pas*, ou si c'est *ne... que* qui a été réduit à *que*. F. Brunot semble tenir pour la première hypothèse, puisque, dans *la Pensée et la Langue* (1), il commente *ne... pas... que* après avoir souligné que *ne... pas* est réduit à *pas* en français populaire. A cela L. Clédat (2) réplique : « Non, c'est *ne... que* qui est réduit à *que*. Dans « il n'y a pas que lui », on a la négation intégrale *ne... pas s'appliquant à l'idée de seulement*, laquelle est exprimée par *que* réduction de *ne... que* ». A vrai dire, il nous semble dangereux de trancher ce débat, et même, il nous semble que c'est là un faux problème. En réalité, le tour résulte de la contamination du positif-restrictif :

ne + verbe + *que* + nom

par le négatif :

ne + verbe + *pas*.

Etant donné que l'ordre des termes est rigoureusement imposé par la langue dans l'une et l'autre formule, on ne pouvait obtenir que :

ne + verbe + *pas* + *que* + nom.

Pas ne pouvait trouver place ailleurs, puisqu'il doit suivre immédiatement le verbe, et *ne*, nécessairement, représente à lui seul le *ne* de chacune des deux formules initiales. De même, dans : Je crains qu'il *ne* vienne *pas*. Il n'est pas rare qu'un terme n'apparaisse qu'une fois au lieu de deux successives ; ainsi *que* représente un impossible *que que* dans le type : Je ne demande pas mieux qu'il vienne.

Cf. Sévigné, VII, p. 499 J'aimerais mieux mourir qu'un autre que moi vous eût mandé.

Diderot, Jacques, p. 268 Rien n'est plus sûr *que* tu es inspiré.

Afr. : Rol. 2336 Mielz voeill murir qu'entre poiens remaigne.

Nous croyons que Clédat ne voit pas juste quand il postule *ne... que* réduit à *que* : cette réduction n'est nullement nécessaire ; au moment où *ne... pas... que* apparaît dans la langue, *que* (sans *ne*) est d'un usage extrêmement restreint et

(1) *La Pensée et la Langue*, p. 498.

(2) *Revue de Philologie française*, 1928, p. 149.

ne peut se comparer à *rien*, déjà pleinement négatif sans le secours de *ne* ; de plus, son emploi a un caractère de vulgarité que *ne... pas... que* n'a jamais eu. On peut d'ailleurs en dire autant de l'emploi de *pas* pour *ne... pas*.

En réalité, la difficulté réside dans l'appréciation du rôle que la langue réserve au mot *ne* en français moderne, tout différent de celui qu'elle lui donnait antérieurement.

A date ancienne, *il ne boit rien* équivalait à : nul boire, quant à quelque chose. Le boire était pleinement nié, et l'objet était positif. *Il ne boit que de l'eau* signifiait : nul boire, excepté quant à l'eau. Le boire était encore pleinement nié, sauf (après *que* inverseur de signe) quant à l'objet *de l'eau*.

Aujourd'hui, il en va tout différemment. *Il ne boit rien* signifie : boire réduit à un objet nul. *Ne* est le signe d'une simple restriction de l'opération de boire ; il ne l'annule pas. C'est seulement dans son objet, déclaré nul par le mot négatif *rien*, que l'opération de boire trouve son annulation. *Il ne boit que de l'eau* signifie : il boit restrictivement, son boire est réduit à l'objet exclusif : *de l'eau*. Le mot *que* est le signe de l'arrêt du mouvement de négativation amorcé par *ne* ; il introduit le positif subsistant après l'opération de restriction du boire signifiée par *ne*. On retrouve là la fonction thétique qui est habituellement dévolue à l'indice *que* en français.

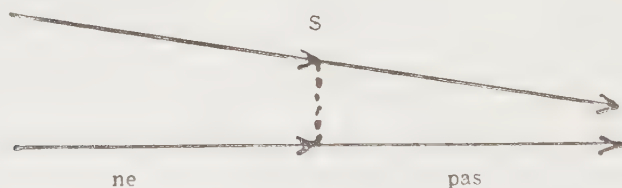
La phrase : *il ne boit pas rien* signifie : nul boire quant à nulle chose. L'opération de boire est ici, non pas restreinte, mais annulée, et le signe en est la négation transcendante *ne... pas*. Mais cette opération est annulée quant à un objet déclaré nul par le mot *rien*. Il en résulte un effet de sens équivalent en gros à du positif : il boit quelque chose, ou : que ne boit-il pas ! (même effet de sens obtenu par interrogation + négation). La phrase : *il ne boit pas que de l'eau* signifie : nul boire restreint à l'objet exclusif : *de l'eau*. L'opération de boire, d'abord restreinte par *ne*, est menée jusqu'à l'annulation par *pas*, et elle est annulée à l'exclusivité de l'objet : *de l'eau*. Il s'agit donc de l'annulation d'une restriction. Ici, comme partout, *ne* signifie une opération de restriction portant sur une opération, — en l'espèce, celle de boire. Il est nécessaire aussi bien à la déclaration de ce qui échappe à la restriction : *que de l'eau* qu'à l'amorce de l'annulation de cette restriction, annulation opé-

rée par le terme *pas* ; il cumule deux fonctions restrictives. L'effet de sens obtenu est l'idée d'une pluralité, d'une non-limitation ; ce qui peut être rendu aussi, lexicalement, par *ne... pas... seulement*. La traduction lexicale de notre phrase est : *il ne boit pas seulement de l'eau*. Il est permis de la préférer d'un point de vue puriste. Il n'empêche que l'autre phrase, qui met en jeu des mécanismes bien établis dans la langue, est parfaitement légitime.

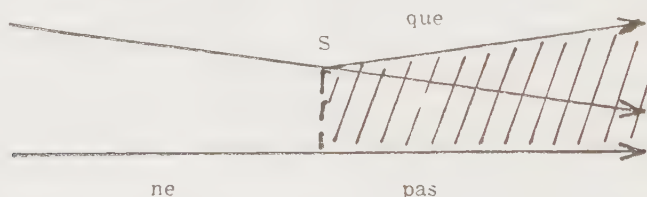
Si l'on veut bien admettre que le schéma de *ne... que* est :



que celui de la négation bi-tensive, ou transgressive *ne... pas* est :

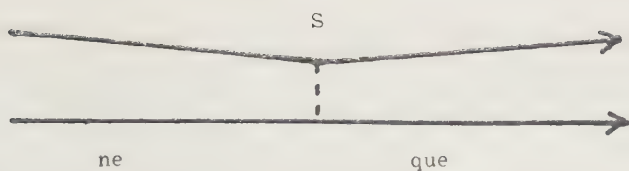


on pourra proposer, pour le moderne *ne... pas... que* :

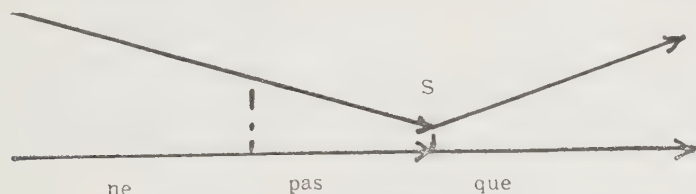


L'impossibilité matérielle où se trouve le discours, essentiellement monodique, de superposer deux signes lui impose de les juxtaposer. L'ordre de juxtaposition ne peut être que *pas + que*, étant donné qu'en français moderne le rapprochement de *ne* et de *pas* a un caractère plus impératif que celui de *ne* et de *que*.

Remarquons encore que, de l'ancien *ne... que*, au nouveau, qui est :



le seuil s'est élargi, du fait que *ne* traduit maintenant une négativation beaucoup moins avancée qu'autrefois ; c'est cet élargissement du seuil qui a permis que la locution puisse être sentie positive, comme nous l'avons noté : *que* est alors pensé plutôt comme un introducteur de l'exclusif soustrait à la restriction que comme un inverseur de signe algébrique. Un retour au seuil étroit d'autrefois est obtenu, au XVII^e siècle particulièrement, mais encore, comme nous l'avons vu, de nos jours, par une utilisation différente de *ne... pas... que*, où la successivité des termes du discours correspond, cette fois, à une successivité de langue. L'ancien *ne... point (pas)... que* est donc :



Au seuil, correspond la « pausette » dont nous avons parlé, après J. Damourette et E. Pichon. On a encore un schéma à seuil étroit dans la représentation des formules : *ne... rien..., que, ne... personne, que, ne... jamais..., que*, etc.

e) Il faut faire une place à part à la question du tour *ne... pas... que* en phrase interrogative.

A. Tobler (1) cite :

Zola, *Le ventre de Paris*, 375, *Ne trouverait-il pas là que blessures et que souffrances*, parmi ces êtres de nature, de liberté et de santé ?

H. Sten (2) :

R. Fauchois, *Prenez garde à la peinture*, 36 *Et vous n'avez pas que celle-là ?*

Zola, *l'Argent*, 536 *C'était fou, mais les grands hommes de guerre et de finance ne sont-ils pas souvent que des fous qui réussissent ?*

Courteline, *Boubouroche*, 25 *Ne le savons-nous pas que trop ?*

(1) *Art. cit.*, p. 110.

(2) *Op. cit.*, p. 203.

et J. Damourette et E. Pichon (3) :

Courteline, *les Linottes*, V, p. 129 Martha ! Est-ce que tout cela n'est pas qu'un abominable cauchemar ?

Il apparaît immédiatement que ces phrases se répartissent en deux groupes, d'une part, celle de R. Fauchois : Et vous n'avez pas que celle-là ? , d'autre part, les quatre autres.

Celle de R. Fauchois interroge sur l'existence d'autres que celle-là, et, par là même, la suppose.

Les autres ne transcendent pas la restriction ; il n'y a pas l'idée de quelque chose d'autre que blessures et souffrances, qu'un abominable cauchemar, — de quelque espèce autre que celle des fous qui réussissent, d'une connaissance autre qu'excessive. Autrement dit, pas n'est pas senti comme niant la restriction traduite par *ne... que*. On a le même type d'interrogation que dans la phrase : *N'est-il pas malade ?* que nous n'entendons pas « est-il non malade, bien portant », mais « n'est-il pas vrai qu'il est malade ? », « est-ce que sa maladie n'existe pas ? ». On peut dire que dans les quatre phrases en question, le tour *ne... pas... que* produit un effet de sens tout autre qu'en phrase thétique.

Pour se représenter clairement les choses, il faut en revenir à un principe que nous avons déjà posé à propos de l'ancienne langue : celui de la parenté qui existe entre l'attitude négative et l'attitude interrogative prise par l'esprit : bien souvent, une pesée interrogative équivaut à une pesée négative. Il en résulte qu'une pesée interrogative s'ajoutant à une pesée négative l'annule, et que l'effet de sens obtenu est thétique. Dans ces conditions, *ne boit-il que de l'eau ?* correspond à : *il ne boit pas que de l'eau*, et, inversement, *ne boit-il pas que de l'eau ?* correspond à : *il ne boit que de l'eau*. *Ne boit-il pas que de l'eau ?* suggère donc le contraire de ce que suggère : *il ne boit pas que de l'eau* ; il comporte une pesée de plus, interrogative, qui annule la pesée négative traduite par *pas*, laquelle annule la restriction. La restriction est donc pleinement rétablie. Ce que la langue contemporaine exprime par l'interrogation du type : *ne boit-il pas que de l'eau ?* se serait

(3) *Op. cit.*, § 2282, t. VI, p. 215.

dit autrefois, et jusqu'au XVIII^e siècle : *boit-il que de l'eau ?* ou *que boit-il que de l'eau ?* Cf. la question de Madame Jourdain : Descendons-nous tous deux *que de bonne bourgeoisie ?*, que nous pourrions rendre aujourd'hui : *Ne descendons-nous pas tous deux que de bonne bourgeoisie ?*

Toutefois une phrase interrogative n'est pas nécessairement l'équivalent d'une phrase négative ; en réalité, traduisant une attitude percontative du locuteur, elle se borne à mettre l'idée en débat ; elle est à mi-chemin entre l'affirmation et la négation. Elle peut donc être appréciée comme équivalant approximativement à une phrase affirmative. C'est ce qui se produit par exemple quand on reprend sous forme interrogative ce qui vient d'être énoncé sous forme affirmative. Cf. :

Molière, *Mal. imag.*, III, XVII

— Votre mari est mort.

— *Mon mari est mort ?*

(= « *Tu dis que mon mari est mort ?* » ?)

L'idée regardante percontative est susceptible de deux saisies : l'une précoce, immanente, en deçà d'un seuil, qui donne approximativement du positif ; c'est celle que nous avons ici ; l'autre tardive, transgressive, au delà d'un seuil, qui donne approximativement du négatif ; c'est celle que nous avons vue dans ses effets sur l'expression de la restriction à propos du cas précédent.

Quand la saisie est précoce et qu'elle s'applique à une phrase négative, la phrase interrogative est l'équivalent de la phrase négative en question. Si quelqu'un me dit : *je ne suis pas malade*, je peux lui répondre par la question : *tu n'es pas malade ?* L'interrogation n'entraîne pas d'inversion de signe algébrique. Si la phrase négative nie une restriction, la phrase interrogative correspondante est du même signe algébrique et nie aussi la restriction. C'est ce que nous avons dans la phrase de R. Fauchois citée plus haut :

Et vous *n'avez pas que celle-là ?*

qui équivaut pour l'effet de sens de *ne... pas... que* à la phrase thétique : *je n'ai pas que celle-là*.

La forme de la phrase interrogative dénonce d'ailleurs sa quasi équivalence à une phrase thétique : elle ne comporte pas

la postposition du morphème de la personne, le « pronom » *vous*. De même, la phrase de Molière : *Mon mari n'est pas mort ?* ne comporte pas d'autre signe de l'attitude percontactive que le point d'interrogation dans l'écrit, une certaine inflexion de la voix dans le parlé.

On voit donc comment, en phrase interrogative, deux effets de sens sont possibles à partir du syntagme *ne... pas... que*.

Le remplacement de la phrase classique : *boit-il que de l'eau ?* par la phrase moderne : *ne boit-il pas que de l'eau ?* nous paraît riche d'enseignement. La phrase classique suppose *que* faisant pleinement fonction d'inverseur de signe algébrique et produisant l'effet de sens rendu lexicalement par *sinon* : « *boit-il, sinon de l'eau ?* » ; il suppose deux mouvements successifs opposés : négativation (ou mise en débat) + exception. La phrase moderne fait de *que* moins un inverseur qu'un introducteur de l'exclusif soustrait à la restriction, et le suppose approximativement synonyme de *seulement* : « *ne boit-il pas seulement de l'eau ?* ». Nous avons là un nouveau témoignage concernant le changement intervenu au XVIII^e siècle dans la valeur du tour *ne... que*, passé, par élargissement du seuil et atténuation de la négativité initiale, de l'expression d'un double mouvement de + à — et de — à +, à l'expression d'un simple positif exclusif.

f) Une autre indication sur le même fait nous est fournie par la tendance du langage parlé à prononcer *que* tonique ou à articuler nettement sa consonne initiale. Cette tendance est aisée à observer, et J. Damourette et E. Pichon l'ont soigneusement enregistrée (1). Comme *que* n'est tonique que dans ce seul emploi, ou peu s'en faut, cela semble signifier une évolution vers le rôle de mot plein à contenu lexical de « seulement ». A la limite, on obtient les phrases de français régional que citent encore les auteurs de *l'Essai de grammaire* (2) :

M. AAZ, 1^{er} sept. 1935 *J'arrive que*.
(sc. « Je ne fais que d'arriver »)

(1) A propos d'une phrase orale non conforme à l'usage normal : Mme EJ, 8 août 1930 *On n'y que boit*. § 2288, t. VI, p. 225.

(2) § 2281, t. VI, p. 214.

J. Malègue, *Augustin ou le maître est là*, VII, p. 668 Il y a aussi l'autre M. l'Abbé, celui de Paris. Il ne vous refusera pas. Attendez que, pauvre.

(sc. « Ne faites qu'attendre », « attendez seulement »).

H. Frei cite après A. Thérive (1) :

Je l'ai vu que.

Le français normal, nous l'avons vu, n'en est pas arrivé à lexicaliser que avec le sens de « seulement ».

La même préoccupation de tonicité a joué, plus nettement encore en faveur de rien que.

Fait, comme nous avons vu, par passage de rien du premier élément, négatif, d'un tour exceptif au second élément, positif, il se révèle d'emblée comme traduisant en lui-même un mouvement de — à +, transportant dans le second élément une part de la négativité du premier. Il joue ainsi le rôle d'inverseur et nous l'avons relevé au XVII^e siècle comme substitut familier de ne... que. Mais bien vite, grâce à ce qu'il signifie par lui-même, il tend à ne pas s'employer dans la perspective d'une proposition négative, mais à exprimer absolument la restriction. Parce que plus étoffé, il a évolué bien plus vite que le simple que vers le sens lexical de « seulement ». C'est surtout avec cette valeur qu'il est utilisé en français contemporain. Cf. :

Maupassant, *Pierre et Jean*, 213 Si je devais deviner rien que par un mot ou par un regard que je te suis odieuse, comme à lui, [...] je serais partie pour toujours.

Bourget, *Cosmop.*, 181 fragile paix et qui s'en est allée rien qu'à voir sa mère (2).

M. Barrès, *les Déracinés*, III, p. 76 Ces molles créatures que l'administration s'est préparée comme elle les aime attendent au café, dans un vil désœuvrement, rien que leur nomination.

(1) *La grammaire des fautes*, p. 201, d'après A. Thérive, *le français, langue morte ?*, p. 99.

Nous devons à l'obligeance de M. le Professeur G. Antoine l'intéressante précision suivante : le tour *J'arrive que* « j'arrive tout juste, à l'instant » est extrêmement courant à Clermont-Ferrand et dans sa région ; c'est même le trait du parler régional qui frappe le plus. La phrase, prononcée avec l'intonation chantonnante en usage, se termine sur une inflexion ascendante. La lexicalisation de *que* est allée de pair avec son accentuation tonique.

(2) Exemples cités par A. Tobler, *art. cit.*, p. 107.

M. Proust, *Chroniques*, p. 209 M. Thibaudet [...] cite une phrase du moins beau Chateaubriand, du Chateaubriand *rien qu'éloquent* (1).

Communiqué publicitaire, le Figaro, 4 oct. 1955 Depuis des années, X... a réalisé *rien qu'à* Paris et sa région (sic) des milliers d'installations de photocopie.

Rien que s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses, comme nous avons vu, dès le XVIII^e siècle, par un exemple de Marivaux. On chantait jadis : « Vous, vous, *rien que* vous ! ».

Rien que peut figurer en tête de phrase, bien plus facilement que le simple *que*. Cf. :

Béranger, *Billet d'enterrement*

Rien que d'y penser, je gage

Qu'il meurt presque en ce moment (2).

On le signale aussi en fin absolue de phrase, entièrement assimilé à *seulement*, en français régional (région de Vichy) (3) :

Mme Pl, 29 janv. 1934 Il se lève *rien que* ?

Nous l'avons entendu employé comme introducteur de proposition :

Il est gentil, *rien qu'i* tape (« si ce n'est qu'il tape » ; — un jeune garçon de 7 ans, parlant de son frère aîné).

Il est si bien affranchi de la négativité de laquelle il est issu qu'il peut figurer dans une phrase négative exactement comme ferait l'adverbe *seulement* ou l'adjectif *seul* :

Zola, *Lourdes*, 594 *Rien que* la science ne semblait pouvoir suffire, et on allait être forcé de laisser une porte ouverte sur le mystère (4).

A côté du type : *il n'y a pas que moi*, on entend aussi bien dans un parler plus vulgaire : « Il n'y a pas *rien que* moi ».

(1) Ces deux exemples cités par J. Damourette et E. Pichon, *Essai de grammaire*, § 2279, t. VI, p. 213.

(2) Cité par Littré, *Dictionnaire*, art. *rien*.

(3) J. Damourette et E. Pichon, *Essai*, § 2279, t. VI, p. 214.

(4) Cité par E. Lerch, (après K. Ebeling, *art. cit.*), *Hist. fr. Synt.*, I, p. 119. On mesurera l'évolution de *rien que* en comparant la phrase de Zola à celle-ci, de sens opposé :

La Font., *Fables*, VII, I, 61

Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait.

Mais l'expression peut même se rencontrer sous la plume d'un écrivain châtié, comme dans la phrase suivante, en proposition hypothétique :

A. Gide, *Nouv. Nourr. terr.*, I. IV, p. 291 Et ce ne serait peut-être après tout qu'une habitude à prendre, si seulement on ne mourait pas rien qu'une fois.

CONCLUSION

Nous en avons terminé avec cette esquisse de l'histoire des signifiants de l'exception, — esquisse limitée d'ailleurs aux tours qui peuvent passer pour spécifiques, ou peu s'en faut, de l'expression de ce signifié. Quelles conclusions peuvent se dégager du tableau des synchronies successives que nous avons tenté d'établir ?

Des moyens lexicaux utilisés, il y a peu à dire. Ils subissent le sort des autres éléments du vocabulaire : ils ont un emploi plus ou moins étendu selon les époques, et les dénombrements que nous avons faits peuvent donner une idée approximative de cette extension. Les causes de leur apparition et celles de leur disparition sont évidemment mystérieuses. On comprend bien qu'on puisse parvenir à l'idée d'exception par glissement de sens, à partir d'idées voisines, par exemple celle d'extériorité : c'est le cas, à des époques différentes, d'*extra* (glissement attesté en latin), de *foris* (glissement non attesté en latin, mais postulé par les langues romanes), de *hors* (XIII^e siècle) ; ou encore, celle de séposition : c'est le cas de *réserve*, à *la réserve de*, *à part* ; ou celle toute proche de sauvegarde : c'est le cas de *sauf* ; ou encore, celle d'approximation : c'est le cas du tour à... *près*. Ce qu'on ne peut expliquer, c'est pourquoi, à un moment donné, tel terme, et non tel autre synonyme, subit cette mutation qui en fait un mot exceptif. Il est difficile de préciser aussi pourquoi un mot appartenant à un langage technique, comme le juridique *excepté*, passe dans l'usage courant. On voit bien l'image qui est à l'origine de *a reis* de employé au XIII^e siècle par le Ménestrel de Reims, mais on ne peut dire s'il a opéré lui-même le glissement de sens, ni pourquoi il n'a pas été suivi. Pourquoi *fors*, qui avait eu tant de succès en ancien et moyen français, a-t-il subitement vieilli au XVI^e siècle pour disparaître au XVII^e siècle ? Qu'est-ce qui explique la faveur du mot *estre* dans *Fouke Fitz Warin*, après une existence bien modeste antérieurement, et juste avant sa quasi disparition ? Comment se fait-il que beaucoup de gens emploient couramment aujourd'hui la préposition *excepté*,

alors que le verbe *excepter* n'appartient pas à leur vocabulaire usuel ? Si *sauf* est plus courant de nos jours que jamais depuis ses origines, qui pourrait en dire la raison exacte ? Le choix individuel et la mode interviennent pour des parts difficiles à déterminer. On se heurte là aux problèmes bien connus de la lexicologie. On est donc contraint de se borner à enregistrer les étapes de la « vie » des mots lexicalement exceptifs, à fixer approximativement la date de leur apparition, celle de leur plus large extension, celle de leur déclin et de leur disparition des textes.

A ces difficultés d'interprétation qui s'attachent à l'histoire de tout élément du lexique, s'ajoute une difficulté supplémentaire à propos des termes qui nous intéressent. Nous les avons appelés lexicaux, et nous croyons le terme exact, du fait que la notion d'exception s'attache clairement à eux. Mais ils appartiennent aussi à la grammaire en ce sens que tous fonctionnent comme des prépositions : ce sont, pour une part, des éléments syntaxiques. C'est ainsi que certains d'entre eux ont perdu la variabilité en genre et en nombre qu'ils possédaient au départ : cf. : *excepté*, *sauf*, et adopté une place initiale dans le groupe de mots, qui en fait des régissants. Pourquoi le participe *exclu* n'est-il pas devenu préposition, comme *excepté*, alors que postposé et accordé, comme peut l'être *excepté*, il traduit la même idée ? Pourquoi *sauf* ne peut-il pas être postposé et accordé ? On aperçoit bien que *sauf* n'est exceptif qu'en fonction de préposition tandis qu'*excepté* l'est aussi comme participe rapporté à un substantif. Il est plus grammaticalisé qu'*excepté* ; *exclu* ne l'est pas du tout. Les lois qui vouent à la grammaticalisation tel terme lexical plutôt que tel autre sont malaisées à définir, — si tant est qu'il y ait des lois en ce domaine.

Les moyens syntaxiques posent d'autres problèmes. Le principal est d'élucider comment ils fonctionnent, quels psycho-mécanismes ils mettent en jeu. Nous ne nous flattons pas d'y être parvenu, car ces mécanismes sont très secrets et ne se laissent pas facilement percevoir ni décrire.

Cependant, l'histoire du tour *ne... que*, présent dès les origines du français et aujourd'hui en pleine vitalité, montre que ces psycho-mécanismes sont la réalité profonde de la lan-

gue, qu'ils en constituent les constantes. Nous avons vu la progression continue de ce tour depuis le temps où il était très modestement représenté jusqu'au français contemporain, où il est la seule expression usuelle du restrictif. Des origines à l'état de langue actuel, le mécanisme sous-jacent à *ne... que* est resté inchangé : il est constitué d'une marche au négatif suivie d'une marche au positif, soit : $+$ $\longrightarrow$ $-$, $-$ $\longrightarrow$ $+$, ou mieux : $A (+) \longrightarrow B (-)$, $B' (-) \longrightarrow A' (+)$, le résultat de l'opération A' étant nécessairement différent du point initial, car il n'y a en langue nulle récurrence ; le positif obtenu secondairement est né au sein d'une négation et ne la détruit pas intégralement ; il vaut pour le particulier et elle pour le général. On parvient ainsi à la traduction d'une démarche bien connue de l'esprit, du général au particulier.

Le mécanisme n'a pas été révoqué au moment critique que nous avons reconnu dans l'histoire de *ne... que*, et qui est le XVIII^e siècle. A cette époque, la langue a seulement atténué, sans le supprimer, le mouvement initial de négativation. Cela, certes, n'a pas été sans déranger l'économie du système : elle n'a plus équilibré le négatif et le positif, mais a porté l'accent sur ce dernier seul. Cela lui a permis de tirer de nouvelles conséquences du mécanisme mis en œuvre, comme l'invention d'un négatif de valeur opposée, signifié par le tour *ne... pas... que* (dit ici « moderne »). Là, l'originalité du français est complète (1).

L'équilibre du positif et du négatif est conservé, au contraire, si l'élément positif, qui, du fait qu'il est terminal, a ten-

(1) Seul, parmi les langues romanes, l'italien possède un tour assez semblable à *ne... que* : *non... che*. Cf. ces phrases tirées du *Dictionnaire Italien-français* d'Arturo Angeli (Garnier, 1921) art. *che*, p. 173 : *non avea l'oste che una cambretta assai piccola* ; *non regno che ventùn mese*, ou encore celle-ci, citée par J. Damourette et E. Pichon (*Essai*, § 3065, t. VII, p. 324) E. de Michelis, *L'origine degli Indo-Europei*, p. 61 [...] *sicche vera proprietà individuale non esisteva che per gli oggetti del uso personale*.

Ce tour paraît assez récent dans la langue et peu admis des puristes ; il semble issu du plus ancien *non altro... che*, (encore bien vivant), par ellipse de *altro*. Il représente la même chose que le *ne... que* ancien du français, où *ne*, comme l'italien moderne *non*, signifiait une négativation marquée. Il n'équivaut pas à la valeur nouvelle de *ne... que*, à négativation à peine engagée. Il est incapable, notamment, de fournir un tour négatif comparable au *ne... pas... que* du français moderne.

dance à prévaloir dans l'esprit, est balancé par un contrepoids négatif, signifié, par exemple, au XVII^e siècle, par le *point* du tour classique *ne... point... que* (prolongé jusqu'au français contemporain par le *ne... pas... que* étudié pp. 193-194, ou encore aujourd'hui par *personne, rien, jamais, etc.*, ou encore par un mot comme *autre*, qui, avec la négation pleine, exprime sémantiquement la notion d'équilibre, la négation de l'hétérogénéité équivalant à l'identité. Dans ces cas, aucune négation du type *ne... pas... que* n'est évidemment possible.

L'équilibre des deux éléments est sauvegardé de nos jours dans l'utilisation qui est faite des inverseurs d'origine hypothétique *sinon* et *si ce n'est*. Quand ils suivent des propositions négatives, celles-ci comportent une négation transcendante ; ils n'expriment donc pas la restriction comme fait *ne... que*. Ils ont cessé de s'employer après la négation simple *ne* du jour où celle-ci s'est révélée décidément insuffisante en phrase négative du type ordinaire, c'est-à-dire du jour où le français a inscrit dans la langue le système de la négation transcendante *ne... pas* ; c'est au XVII^e siècle que s'est faite l'évolution décisive.

Si les mécanismes syntaxiques sont ce qu'il y a de plus stable et de plus constant dans la langue, les signes qui les traduisent n'ont pas nécessairement la même permanence. Ils sont sujets notamment, entre autres accidents, à se lexicaliser. C'est ce que nous avons été amené à constater à plusieurs reprises au cours de notre étude.

Les premiers à se lexicaliser ont été les tours où *entre mais*. Nous avons tenté d'établir une théorie de la formation de ceux d'entre eux qui comptent deux ou trois mots : *mais que, ne mais, ne mais que*. Il a pu paraître avantageux que la sémiologie des inverseurs reproduisit en elle-même le schéma même de l'inversion : V. On a ainsi étoffé les inverseurs simples *mais* et *que* par un élément spécifique du premier membre, qui passe dans le second : d'où *ne mais* et *mais que* :

ne... / mais —→ *ne... / ne mais,*

ne... mais... / que —→ *ne... / mais que,*

ce dernier ayant été traité aussi comme un inverseur simple et ayant fourni secondairement *ne mais que* par le même procédé :

ne... / mais que —> *ne... / ne mais que*.

Nous assistons à une mise en œuvre du même principe en français moderne, où l'on a :

ne... rien... / que —> *ne... / rien que*.

Les inverseurs consistants ainsi créés ont tendance à se lexicaliser plus facilement que les inverseurs simples. Nous avons vu *mais que*, *ne mais*, *ne mais que* fonctionner d'abord comme le simple *que* ou le simple *mais*, après proposition négative, puis s'employer après proposition pleinement positive et devenir ainsi des équivalents sémantiques du moderne *excepté* (1).

L'un d'eux, *ne mais que*, a même pris parfois un sens lexical tout différent, celui de « seulement » (2).

La lexicalisation, en effet, peut se faire de deux façons. Ou bien le tour exceptif, issu d'une inversion de signe algébrique après une proposition négative, est étendu à l'expression de l'exception après proposition positive ; on obtient alors une phrase à deux éléments positifs successifs et le syntagme, primitivement inverseur, prend la valeur sémantique d'« excepté ». Ou bien la phrase à deux éléments, — l'un négatif, l'autre positif, — devient une phrase simple, par effacement de la négativité initiale. Le terme qui était primitivement un inverseur devient un véritable adverbe restrictif et équivaut à « seulement ».

Cette seconde évolution s'est sans doute produite pour *fors*, au XIII^e siècle, dans l'aire dialectale anglo-normande (3).

Elle a eu lieu également à date récente (XVIII^e-XIX^e siècle) pour le syntagme *rien que* (4).

(1) V. s., pp. 25, 29-30, 40-41, 44.

(2) V. s., pp. 30, 76, n. 1, 79, n. 1.

(3) V. s., p. 109.

(4) V. s., p. 209.

On ne peut pas dire qu'une telle métamorphose ait affecté le simple *que*. Il est clair que le langage familier et vulgaire utilise parfois *que* comme un synonyme de « seulement » et que [*ne*] *pas que* est senti comme valant « ne... pas seulement ». Mais plusieurs faits empêchent que cette lexicalisation soit complète, ni même, autant qu'on puisse le prévoir, qu'elle puisse l'être un jour. D'abord la multivalence de l'indice *que* en français est de nature, semble-t-il, à s'opposer à ce que l'un de ses emplois puisse le fixer dans un sens lexical plein : il est et restera le type même de la forme chargée uniquement de cette « matière subtile » dont parle quelque part M. G. Guillaume. Ensuite, le langage courant, même non châtié, continue à le situer dans la perspective du restrictif *ne*, même dans les cas où ce *ne* n'est pas exprimé. Enfin, comme nous avons dit, il subsiste encore, très vivants, des emplois où il est proprement exceptif après un énoncé pleinement négatif. Donc, même dans le seul domaine qui nous intéresse ici, celui où *que* introduit du nominal en le posant comme exclusif, il conserve une souplesse et une variété d'emploi qui semblent exclure qu'il puisse se figer dans une valeur lexicale déterminée ; celle de « seulement » qu'il semble assumer parfois n'est qu'un effet de sens parmi d'autres, possibles à partir du mouvement inversé qu'il signifie en langue.

Nous nous refusons à admettre que l'invention de *ne... pas... que* soit la conséquence d'une fixation lexicale : nous voulons y voir au contraire le développement de l'une des virtualités du mécanisme mis en œuvre.

Quoique plus avancée, semble-t-il, la lexicalisation n'est pas complète pour *sinon*. Mot plus plein que *que*, utilisé pour l'expression de l'exception (après proposition négative ou interrogative) et non dans celle de la restriction, *sinon* peut être facilement paraphrasé par « excepté », « sauf », dont il est senti comme proche. Il est cependant loin d'être un synonyme de ces mots, car, d'une part, il ne vient pas, en principe, après du pur positif, et d'autre part, il a d'autres emplois, purement hypothétiques, où il signifie « s'il n'en est pas ainsi » ou équivaut à « si... ne + verbe + pas », types : il travaillera, *sinon*, il sera puni ; il est, *sinon* intelligent, du moins consciencieux ; il a gagné un million, *sinon* davantage. Les attaches ne sont

pas rompues, dans l'emploi exceptif, avec la valeur étymologique, qui reste claire. A cet égard, on peut affirmer qu'il est beaucoup moins avancé dans la voie de la lexicalisation que l'ancien *se... non*, dont nous avons vu les développements ultimes au XIII^e siècle : cela confirme notre sentiment selon lequel le moderne *sinon* ne doit rien à l'ancien *se... non*, même si l'on assiste, aux XIII^e et XIV^e siècles, à des tentatives sporadiques de rapprochement des éléments *se* et *non* (1).

Pour les mêmes raisons, nous ne croyons pas la lexicalisation très avancée en ce qui concerne *si ce n'est* ; le fait que la forme du verbe soit toujours *est* en français contemporain signifie autre chose qu'une fixation sémantique : comme le syntagme *c'est*, il devient un outil grammatical, sans que son contenu sémantique se modifie sensiblement.

Les signifiants utilisés dans la mise en œuvre de ce que nous avons appelé moyens syntaxiques nous fournissent donc l'image de divers degrés de lexicalisation, comme ce que nous avons appelé moyens lexicaux nous présentait certains degrés de grammaticalisation. Rien n'est stable dans le domaine des signes, dont la forme et le contenu varient au cours des âges. Il n'y a pas de termes purement lexicaux, sinon dans les musées que sont les dictionnaires ; il n'y a que des termes à contenu sémantique notionnel engagés dans des mouvements de pensée qui constituent la syntaxe. Il n'y a pas de signes absolument vides de substance : il y a toujours un peu de matière sous toute forme, même si cette matière est rebelle à une définition notionnelle. Il n'en reste pas moins que la distinction entre moyens lexicaux et moyens syntaxiques est justifiée : il faut seulement souligner que le passage d'une catégorie à l'autre est possible, et, plus particulièrement, dans le cas qui nous occupe, le passage des termes signifiant des mouvements de pensée à la catégorie des moyens lexicaux.

Un autre point est à remarquer dans l'histoire des signifiants de l'exception : une tendance manifeste à la spécialisation des termes et des tours. Nous l'avons notée à la fin du XII^e siècle dans la répartition qui se fait des tours où entre le

(1) V. s., pp. 94 et 106-107.

mot *mais*. Notamment, au cours du moyen-âge, nous voyons que l'expression de deux idées voisines : celle d'exception et celle d'adversation restrictive est d'abord dévolue indistinctement aux divers moyens que nous avons étudiés, puis que chacune d'elles trouve des signes particuliers : les tours exceptifs ne servent plus guère à l'adversation restrictive aux XIV^e et XV^e siècles, et plus du tout à partir du XVI^e.

A partir du XVII^e siècle, du fait que le français dispose de deux types de négation, l'immanente et la transcendante, une distinction s'opère avec netteté entre l'expression de la restriction, à laquelle est réservé le tour *ne... que*, et celle de l'exception, à laquelle servent divers syntagmes comme *ne... point... que*, *ne... jamais (personne, rien, aucun, etc.) que*, *ne... pas..., sinon* etc. Cette distinction qui n'était pas faite avec rigueur auparavant, a été déterminante dans l'évolution de *ne... que* et l'invention de *ne... pas... que*.

En français moderne, dans l'expression de la seule exception, il semble qu'une spécialisation fonctionnelle se fasse ou tende à se faire, les termes lexicaux comme *excepté*, *sauf*, à *part* étant employés plutôt après un énoncé positif, tandis que *sinon*, *si ce n'est*, qui signifient encore une inversion de signe algébrique, sont réservés à l'exception après un énoncé négatif ou interrogatif.

Nous assistons encore à un processus de spécialisation dans l'utilisation qui est faite des exceptifs de proposition au cours de l'histoire du français. Ils se voient dépouillés de certaines de leurs attributions anciennes dans la période moderne. Nous avons vu *mais que*, tour exceptif, survivre principalement dans un emploi, celui d'introducteur de condition restrictive, avec un verbe au subjonctif ; avant de disparaître, *mais que* semble avoir été exclu de cette fonction au profit de *pourvu que*, qui n'est pas d'origine exceptive.

Excepté que, *sauf que*, *sinon que*, *hors que*, *hormis que*, suivis du subjonctif traduisent aisément au XVII^e siècle l'idée de l'exception hypothétique ; ils ont cédé sur ce point devant le syntagme à *moins que*. Toutefois, *excepté* et *sauf* peuvent porter sur le *si* hypothétique, suivi de l'indicatif, ce qui donne les locutions spécialisées *excepté si*, *sauf si* qui s'opposent à

excepté que, sauf que, désormais réservés à l'expression du thétiqne. Cette répartition nouvelle s'inscrit d'ailleurs dans une tendance du français moderne à faire reculer le subjonctif de la subordination critique : ce recul a pour corollaire l'invention de signifiants spécialisés sémantiquement et fonctionnellement.

Telles sont les principales réflexions auxquelles nous invite l'histoire des signifiants de l'exception en français ; elles touchent à tous les principaux problèmes de la linguistique.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES DÉPOUILLÉS OU CONSULTÉS

Latin tardif.

- A. Blaise, *Manuel du latin chrétien*, Strasbourg, 1955.
H.-F. Muller et P. Taylor, *A chrestomathy of vulgar Latin*, New-York, 1932.
M. Diaz y Diaz, *Antologia del Latin vulgar*, Madrid, 1950.
Pétrone, *Satiricon*, éd. A. Ernout, Belles Lettres, Paris, 1922.
Tertullien, *Opera*, Turnhout, I, 1953, II, 1954.
Ethérie, *Journal de voyage (Peregrinatio Ætheriae)*, éd. M. Pétré, Sources chrétiennes, Paris, 1948.
Mulomedicina Chironis, I et II (Proben aus der sogenannten M. Ch.), éd. M. Niedermann, Heidelberg, 1910.
Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, éd. Omont - Collon - Pourpardin, Paris, 1913.
Formulaires mérovingiens et carolingiens, éd. J. Pirson, Heidelberg, 1915.

Ancien français.

Chrestomathies :

- K. Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français*, (VIII^e-XV^e), 5^e éd., Leipzig, 1884.
K. Bartsch, *La langue et la littérature française depuis le IX^e siècle jusqu'au XIV^e siècle*, Paris, 1887.
L. Constans, *Chrestomathie de l'ancien français*, 3^e éd., New-York, 1934.
A. Henry, *Chrestomathie de la littérature en ancien français*, Bibliotheca romanica, Paris-Berne, 1953.
R.-L. Wagner, *Textes d'étude (ancien et moyen français)*, Lille-Genève, 1949.

Origines et XII^e siècle.

- Passion du Christ*, ap. E. Koschwitz, *Les plus anciens monuments de la langue française*, Leipzig, 1897.
Saint Alexis, éd. Chr. Storey, Paris, 1937.
Chanson de Roland, éd. J. Bédier, Paris, s. d.
Gormont et Isembart, éd. A. Bayot, C F M A, Paris, 1931.

- Le Pèlerinage de Charlemagne*, éd. A. Cooper, Paris, 1925.
- Le Couronnement de Louis*, éd. E. Langlois, C F M A, Paris, 1925.
- Le Charroi de Nîmes*, éd. L. Perrier, C F M A, Paris, 1931.
- La Chanson de Guillaume*, éd. D. Mc Millan, 2 vol., S A T F, Paris, 1927.
- Le Moniage Guillaume I*, éd. W. Cloetta, 2 vol., S A T F, Paris, 1906-1911.
- Aiol*, éd. J. Normand et G. Raynaud, S A T F, Paris, 1877.
- Philippe de Thaon, Comput*, éd. E. Mall, Strasbourg, 1873.
- Benedeit, Le Pèlerinage de St Brendan*, éd. E.G.R. Waters, Oxford, 1928.
- Guernes de Ponte Ste Maxence, La vie de Saint Thomas Becket*, éd. E. Walberg, C F M A, Paris, 1936.
- Grant mal fist Adam (Reimpredigt)*, éd. H. Suchier, Bibl. normannica, Halle, 1879.
- Roman de Thèbes*, éd. L. Constans, 2 vol., S A T F, Paris, 1890.
- Eneas*, éd. Salverda de Grave, 2 vol., C F M A, Paris, 1925-1929.
- Benoît de Ste Maure, le Roman de Troie*, éd. L. Constans, 6 vol., S A T F, Paris, 1904-1912.
- Chrestien de Troyes, Philomena*, éd. C. de Boer, Paris, 1909.
- Chrestien de Troyes, Erec et Enide*, éd. M. Roques, C F M A, Paris, 1953.
- Chrestien de Troyes, Guillaume d'Angleterre*, éd. M. Wilmotte, C F M A, Paris, 1927.
- Marie de France, Les Lais*, éd. E. Hoepffner, 2 vol., Bibliotheca romanica, Strasbourg, s. d.
- Bérout, le roman de Tristan*, éd. E. Muret, 2^e éd. C F M A, Paris, 1922.
- Richeut*, éd. I.-C. Lecompte, Romanic Review vol. IV, n^o 3, New-York, 1913.
- Le Roman de Renart*, I, éd. M. Roques, C F M A, Paris, 1948.
- Li Jus Adams*, 1^{re} partie, éd. H. Chamard, Paris, 1925.
- Le Psautier de Cambridge*, éd. Fr. Michel, Paris, 1876.
- Li Quatre livre des Reis*, éd. E.-R. Curtius, Dresde, 1911.
- Les Lois de Guillaume le Conquérant*, éd. Matzke, Paris 1899.

XIII^e SIÈCLE

Œuvres en prose.

- G. de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, 2 vol., C.H.F.M.A., Paris, 1938.
- Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éd. Ph. Lauer, C F M A, Paris, 1924.
- Henri de Valenciennes, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, éd. J. Longnon, Paris, 1948.

Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier, éd. L. de Mas-Latrie, S.H.F., Paris, 1871.

Philippe de Novare, *Mémoires*, éd. Ch. Kohler, C F M A, Paris, 1913.

Récits d'un Ménestrel de Reims au XIII^e siècle, éd. N. de Wailly, S.H.F., Paris, 1876.

Aucassin et Nicolette, éd. M. Roques, C F M A, Paris, 1929.

La Queste del Saint Graal, éd. A. Pauphilet, C F M A, Paris, 1949.

La Mort le Roi Artu, éd. J. Frappier, Paris, 1936.

La Fille du Comte de Pontieu, éd. Cl. Brunel, C F M A, Paris, 1926.

Le Roman de Troie en prose, t. I, éd. L. Constans et E. Faral, C F M A, Paris, 1922.

Guillaume de Saint Pathus, *les Miracles de Saint Louis*, éd. P.-B. Fay, C F M A, Paris, 1932.

Brunetto Latini, *Li livres dou Tresor*, éd. F.-J. Carmody, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1948.

Mahieu le Vilain, *les Metheores d'Aristote*, éd. R. Edgren, Upsal, 1945.

Philippe de Beaumanoir, *Coutumes du Beauvaisis*, éd. A. Salmon, 2 vol., Paris, 1899.

Œuvres en vers.

Gautier d'Aupais, éd. E. Faral, C F M A, Paris, 1919.

La Chastelaine de Vergi, éd. G. Raynaud et L. Foulet, C F M A, Paris, 1921.

Huon le Roi, *le Vair Palefrois*, éd. A. Langfors, C F M A, Paris, 1927.

Amadas et Ydoine, éd. J.-R. Reinhard, C F M A, Paris, 1926.

Recueil général et complet des fabliaux, publié par A. de Montaiglon et G. Raynaud, 5 vol., Paris, 1872-1883.

Rutebeuf, *Œuvres*, éd. Jubinal, 5 vol., Paris, 1874.

Le Roman de la Rose, éd. E. Langlois, 5 vol., S A T F, Paris, 1914-1925.

Poème moral, éd. W. Cloetta, Erlangen, 1886.

Courtois d'Arras, éd. E. Faral, C F M A, Paris, 1911.

Jean Bodel, *le Jeu de Saint Nicolas*, éd. A. Jeanroy, C F M A, Paris, 1925.

Rutebeuf, *Miracle de Théophile*, éd. Gr. Franck, C F M A, Paris, 1926.

Adam le Bossu, *Le Jeu de la Feuillée*, éd. E. Langlois, C F M A, Paris, 1923.

Adam le Bossu, *le Jeu de Robin et Marion*, éd. E. Langlois, C F M A, Paris, 1924.

XIV^e SIÈCLE

Jean de Joinville, *Histoire de Saint Louis, Credo et Lettre à Louis X*, éd. N. de Wailly, Paris, 1874.

Fouke Fitz Warin, éd. L. Brandin, C F M A, Paris, 1930.

- Chronique de Morée*, éd. J. Longnon, S H F, Paris, 1911.
- Jean le Bel, *Chronique*, éd. J. Viard et E. Deprez, 2 vol., S H F, Paris, 1894.
- Grandes Chroniques de France*, t. VII : *Louis VIII, Saint Louis*, t. IX, *Charles IV le Bel, Philippe VI de Valois*, éd. J. Viard, S H F, 1932 et 1937.
- Jean Froissart, L. II, t. I, éd. G. Raynaud, S H F, Paris, 1894.
- La Chirurgie de Maître Henri de Mondeville*, éd. Dr A. Bos, 2 vol., S A T F, Paris, 1897-1898.
- Bérinus*, éd. R. Bossuat, 2 vol., S A T F, Paris, 1931-1933.
- Philippe de Mézières, *Miroir des Dames Mariées*, in E. Golenistcheff - Koutousoff, *L'histoire de Griseldis en France*, Paris, 1933.
- Jean d'Arras, *Mélusine*, éd. L. Stouff, Dijon, 1932.

XV^e SIÈCLE

- Christine de Pisan, *Livre des Fais et Bonnes Meurs du Sage Roy Charles V*, éd. S. Solante, S.H.F., 2 vol., Paris, 1936.
- Alain Chartier, *Quadrilogue invectif*, éd. E. Droz, C F M A, Paris, 1923.
- Alain Chartier, *La Belle dame sans mercy et les poésies lyriques*, éd. A. Piaget, Lille-Genève, 2^e éd., 1949.
- Anthoine de la Salle, *Hystoire et plaisante cronique du Petit Jehan de Saintré et de la jeune Dame des Belles Cousines*, éd. G. Helleny, reproduite dans la collection Renaissance du Livre, Paris, s. d.
- Les Quinze joyes du Mariage*, éd. F. Tulou, Paris, s. d.
- Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. Jouaust, 10 vol., Paris, 1874.
- Ystoire des Sept Sages*, in *Deux Rédactions du Roman des Sept Sages de Rome*, éd. G. Paris, S A T F, Paris, 1876.
- Le Roman de Jehan de Paris*, éd. E. Wickersheimer, S A T F, Paris, 1923.
- Philippe de Commines, *Mémoires*, éd. J. Calmette, 3 vol., C H F M A, Paris, 1924-1925.
- Charles d'Orléans, *Poésies*, éd. P. Champion, 2 vol., C F M A, Paris, 1923-1927.
- Fr. Villon, *Œuvres*, éd. Thuasne, Paris, 1925.
- Maistre Pierre Pathelin*, éd. F. Schneegans, Bibl. romanica, Strasbourg, s. d.
- Recueil de farces, Soties et moralités*, éd. P.-L. Jacob, Paris, s. d.
- Recueil Trepperel*, t. I, *Soties*, éd. E. Droz, Paris, 1935.

XVI^e SIÈCLE

- F. Rabelais, *Œuvres*, éd. J. Plattard, Belles Lettres, 5 vol., Paris, 1929.
- Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, éd. M. François, Paris, 1943.
- Bonaventure des Périers, *Contes, Cymbalum Mundi*, éd. P.-L. Jacob, Paris, s. d.

- Noël du Fail, *Propos rustiques, Baliverneries*, éd. L.-R. Lefèvre, Paris, 1928.
- J. du Bellay, *Deffence et Illustration de la Langue française*, éd. H. Charnard, Paris, 1948.
- Ambroise Paré, *Textes choisis*, éd. L. Delaruelle et M. Sendrail, Belles Lettres, Paris, 1953.
- P. de Larivey, *Théâtre, Ancien théâtre français*, t. V, Paris, 1856.
- M. de Montaigne, *Essais*, éd. P. Villey, 3 vol., Paris, 1923.
- La Satyre Ménippée*, éd. M. Ch. Read, Paris, s. d.
- Marguerite de Navarre, *Théâtre profane*, éd. V. L. Saulnier, Paris, 1946.
- J. du Bellay, *Antiquités de Rome, Regrets*, éd. E. Droz, Paris, 1945.
- P. de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, éd. J. Lavaud, Paris, 1947.
- R. Garnier, *les Juifves, Bradamante, Poésies diverses*, éd. R. Lebègue, Belles Lettres, Paris, 1949.
- R. Garnier, *La Troade, Antigone*, éd. R. Lebègue, Belles Lettres, Paris, 1952.
- A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, L. 1^{er}, *les Misères*, éd. H. Bourgin, L. Foulet, A. Garnier, Cl.-E. Maître, A. Vacher, Paris, 1896.

XVII^e SIÈCLE

- F. de Malherbe, *Œuvres*, éd. L. Lalanne, Coll. des Grands Ecrivains de la France, 5 vol., Paris, 1862-1869.
- F. de Malherbe, *Poésies*, éd. Ph. Martinon, Paris, 1937.
- M. Régnier, *Œuvres complètes*, éd. J. Plattard, Belles Lettres, Paris, 1930.
- P. Corneille, *Œuvres*, éd. Ch. Marty-Laveaux, G.E.F., 12 vol., Paris, 1862-1868.
- Cyrano de Bergerac, *Œuvres libertines*, éd. Fr. Lachèvre, 2 vol., Paris, 1921.
- P. Scarron, *le Roman Comique*, éd. E. Magne, Paris, s. d.
- Cl.-F. de Vaugelas, *Remarques sur la langue française*, éd. J. Streicher, Paris, 1934.
- B. Pascal, *Œuvres*, éd. L. Brunschvicg et P. Boutroux, G.E.F., 14 vol., Paris, 1908-1914.
- B. Pascal, *Pensées et Opuscules*, éd. scolaire L. Brunschvicg, Paris, s. d.
- J. de La Fontaine, *Œuvres*, éd. H. Régnier, G.E.F., 11 vol., Paris, 1883-1893.
- Molière, *Œuvres*, éd. E. Despois et P. Mesnard, G.E.F., 14 vol., Paris, 1873-1893.
- Mme de Sévigné, *Œuvres*, éd. M. Monmerqué, G.E.F., 14 vol., Paris, 1862-1867.
- J. Racine, *Œuvres*, éd. P. Mesnard, G.E.F., 8 vol., Paris, 1865-1873.
- J.-B. Bossuet, *Sermons choisis*, éd. classique A. Rébelliau, Paris, s. d.
- J. de La Bruyère, *Œuvres*, éd. C. Servois, G.E.F., 4 vol., Paris, 1865-1878.
- J.-F. Regnard, *Théâtre*, éd. L. Moland, Paris, 1930.

XVIII^e SIÈCLE

- A.-R. Lesage, *Turcaret*, éd. classique Ch. M. Des Granges, Paris, s. d.
- P. de Marivaux, *Théâtre choisi, Répertoire du théâtre français*, vol. XXII, Paris, 1818.
- Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, 52 vol., (Garnier frères), Paris, 1877-1883.
- D. Diderot, *Œuvres complètes*, éd. J. Assézat et Tourneux, 20 vol. (Garnier frères), Paris, 1875-1879.
- D. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. J. Fabre, Genève-Lille, 1950.
- Chefs d'œuvre des auteurs comiques*, t. 6, 7, 8, Paris, 1877 - 1878 - 1879.
- S. Mercier, *le Déserteur*, Paris, 1770.
- S. Mercier, *Jenneval*, Paris, 1770.
- S. Mercier, *l'Indigent*, Paris, 1772.
- S. Mercier, *la Brouette du vinaigrier*, Paris, 1776.
- Ch. G. de Falbaire, *le Fabricant de Londres*, Paris, 1771.
- P.-A. de Beaumarchais, *Théâtre complet*, éd. R. d'Hermies, Paris, 1952.
- N. Restif de la Bretonne, *Mes Inscriptions*, éd. P. Cottin, Paris, 1889.
- N. Restif de la Bretonne, *Sara*, Paris, 1949.
- N. Restif de la Bretonne, *l'an 2000*, Bibliotheca romanica, Strasbourg, s. d.
- J. Vadé, *Poésies et Lettres facétieuses*, éd. G. Lecoq, Paris, 1879.

II. — DICTIONNAIRES ET LEXIQUES

Latin.

- Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, nouv. éd., Niort, 1883.
- Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, dep. 1900.
- A. Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* (revu par H. Chirat), Strasbourg, 1934.

Ancien français.

- F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous les dialectes du IX^e au XV^e siècle*, 10 vol., Paris, 1880-1902.
- A. Tobler et E. Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, 2 vol. parus, 3^e en cours, Berlin, dep. 1925.
- W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 6 vol. parus, Bâle, dep. 1928.

XVI^e SIÈCLE

Ed. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, 4 vol. parus, 5^e en cours, Paris, dep. 1925.

Ch. Marty-Laveaux, *La langue de la Pléiade*, 2 vol., Paris, 1896-1898.

XVII^e SIÈCLE

Dictionnaires généraux :

Dictionnaire de l'Académie française, 2 vol., Paris, 1694.

Richelet, *Dictionnaire de la langue française*, nouvelle édition, 3 vol, Paris, 1759.

Lexiques des auteurs :

F. Godefroy, *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général*, 2 vol., Paris, 1862.

Ch. Livet, *Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps*, 3 vol., Paris, 1895-1897.

Ch. Marty-Laveaux, *Lexique de la langue de Corneille*, 2 vol., (t. XI et XII de l'éd. G.E.F.).

Ch. Marty-Laveaux, *Lexique de la langue de Racine*, (t. VIII de l'éd. G.E.F.).

Ad. Régnier fils, *Lexique de la langue de Malherbe*, (t. V de l'éd. G.E.F.).

Ad. Régnier fils, *Lexique de la langue de La Bruyère*, (t. III de l'éd. G.E.F.).

H. Régnier, *Lexique de la langue de La Fontaine*, 2 vol. (t. X et XI de l'éd. G.E.F.).

E. Sommer, *Lexique de la langue de Mme de Sévigné*, 2 vol. (t. XIII et XIV de l'éd. G.E.F.).

XVIII^e SIÈCLE

Dictionnaire universel français et latin (Dictionnaire de Trévoux), 5 vol., Paris, 1732, Supplément, Paris, 1752.

Dictionnaire de l'Académie française, 4^e éd., Paris, 1762.

XIX^e SIÈCLE

Dictionnaire de l'Académie française, 6^e éd., 2 vol., Paris, 1835 ; Complément, 1842.

Dictionnaire de l'Académie française, 7^e éd., 2 vol., Paris, 1877.

E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 4 vol. et un supplément, Paris, 1863 - 1872 - 1877.

XX^e SIÈCLE

- Dictionnaire de l'Académie française*, 8^e éd., 2 vol., Paris, 1932-1935.
- O. Bloch et W. Von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2^e éd., Paris, 1950.
- A. Darmesteter, L. Hatzfeld et A. Thomas, *Dictionnaire général de la Langue française*, 2 vol., Paris, 1900.
- A. Dauzat, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, 1938.
- P. Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Les mots et les associations d'idées*, Paris, 2 vol. parus, 3^e en cours, Paris, dep. 1951.

III. — OUVRAGES DE LINGUISTIQUE

Linguistique générale.

- G. Guillaume, *La langue est-elle ou n'est-elle pas un système ?* Cahiers de linguistique structurale, n° 1, Québec, 1952.
- G. Guillaume, *Psycho-systématique et psycho-sémiologie du langage*, le français moderne, XXI (1953), pp. 127-136.
- F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p.p. Ch. Bally et A. Séchehaye, Paris, 1949.
- R. Valin, *Petite introduction à la psycho-mécanique du langage*, Cahiers de linguistique structurale, n° 3, Québec, 1954.

Linguistique latine.

- A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*, Paris, 1951.
- E. Löfstedt, *Syntactica*, 2 vol., Lund, 1942-1953.
- E. Löfstedt, *Vermischte Studien zur lateinischen Sprachkunde und Syntax*, Lund, 1936.
- Stolz - Schmaltz - Leumann - Hofmann, *Lateinische Grammatik*, 5^e éd., Munich, 1926-1928.

Linguistique romane.

- E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, 4^e éd., Paris, 1947.
- F. Diez, *Grammaire des langues romanes*, trad. A. Brachet, A. Morel-Fatio et G. Paris, 3 vol., 3^e éd., Paris, 1874.
- W. Meyer-Lübke, *Introducción a la lingüística romanica* (trad. A. Castro), Madrid, 1926.
- W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, trad. E. Rabiet, A. et G. Doutrepoint, 4 vol., Paris, 1890-1906.

Linguistique française.

Grammaire de l'Académie française, Paris, 1932, 2^e éd., 1933.

F. Brunot, *Histoire de la Langue française, des origines à 1900*, 13 tomes parus, Paris, dep. 1905.

F. Brunot, *La Pensée et la langue*, 2^e éd., Paris, 1926.

F. Brunot, *Observations sur la Grammaire de l'Académie française*, Paris, 1932.

J. Damourette et E. Pichon, *Des mots à la pensée, Essai de grammaire française*, 7 vol., Paris, 1911-1950.

G. Ebeling, *Historische französische Syntax*, ap. K. Vollmöller, *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philologie*, V, I, p. 164 sqq., Erlangen, 1902.

K. von Ettmayer, *Analytische Syntax der franzoesischen Sprache*, 2 vol., Halle, 1932.

H. Frei, *La Grammaire des fautes*, Paris, 1929.

G. Gougenheim, *Grammaire de la langue française du XVI^e siècle*, Lyon-Paris, 1951.

M. Grevisse, *le bon usage*, 4^e éd., Gembloux, Paris, 1949.

A. Haase, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, trad. M. Obert, 4^e éd., Paris, 1935.

J. Hanse, *Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques*, Bruxelles, 1949.

A. Hermant, *Xavier ou les Entretiens sur la Grammaire française*, Paris, 1928.

G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, 2 vol., Paris, 1935-1938.

E. Lerch, *Historische franzoesische Syntax*, 3 vol., Leipzig, 1925-1929-1934.

Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, 6 vol., Copenhague, Paris, 1899-1930.

A. Thérive, *Querelles de langage*, 3 vol., Paris, 1929-1933-1940.

IV. — ÉTUDES PARTICULIÈRES

sur les tours exceptifs et les problèmes connexes.

E. Brall, *Latin Foris, Foras im Galloromanischen (besonders im Franzoesischen)*, Berlin, 1918.

L. Clédat, *Les vieilles locutions « mais que, ne mais que »*, *Revue de Philologie française*, t. XX, 1906, pp. 14-16.

- J. Damourette, *c. r. sur Lancelot, Défense de la langue française*, (Le Temps, 24 mars 1938), *le français moderne*, t. VI (1938), pp. 285-287.
- Dubislav, *Ueber Satzbeordnung für Satzunterordnung im Altfranzösischen*, Halle, 1888.
- L. Foulet, *c. r. sur J. Melander, Etude sur Magis* (v.i.) *Romania*, t. 46 (1920), p. 135.
- R.-L. Graeme Ritchie, *Recherches sur la syntaxe de la conjonction « que » dans l'ancien français*, Paris, 1907.
- P. Imbs, *Les propositions temporelles en ancien français, la détermination du moment*, Strasbourg, 1956.
- J. Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction que et des formes romanes équivalentes*, Neuchâtel, 1894.
- A. Hermant, *L'ignoble il n'y a pas que*, in *les Samedis de Monsieur Lancelot*, Paris, 1931.
- A. Horning, *Ueber die Conjunction im Comparativ Satzen im Altfranzösisch*, *Zeitschrift f. rom. Phil.*, VI, p. 123 sqq.
- J. Melander, *Etude sur magis et les expressions adversatives dans les langues romanes*, Upsal, 1915.
- Perle, *Die Negation im Altfranzösisch*, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, II, pp. 1-24 et 407-418.
- E. Richter, *Zur Geschichte der Indeklinabilien*, *Zeitschrift f.rom. Phil.*, XXXII, p. 656 sqq.
- H. Sten, *Naegtelserne i Fransk*, Copenhagen, 1938.
- J. Tanqueray, *Ancien français il n'y a que (suivi de l'infinitif)*, *Romania* LXII, (1936), pp. 302-316.
- A. Tobler, *Ne... se... non, mais, fors, que*, *Zeitschrift f. rom. Phil.*, t. 20 (1896), pp. 58-79 et *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, t. III, 2^e éd., Leipzig, 1908, pp. 78-111.
- A. Tobler, *Prépositions ayant une fonction double*, *Mélanges de grammaire française*, trad. M. Kuttner et L. Sudre, Paris, 1905, p. 284.
- A. Tobler, *De introduisant un « sujet logique »*, *Mélanges de grammaire française*, pp. 23-24.
- R. Valin, *Esquisse d'une théorie des degrés de comparaison*, *Cahiers de linguistique structurale*, n° 2, Québec, 1954.
- R.-L. Wagner, *Notules pour le lexique du moyen-français, Pourvu que*, *Romania*, t. 63, 1937, pp. 241-244.
- A. Wallensköld, *La construction du complément des comparatifs et des expressions comparatives dans les langues romanes*, *Mém. de la Société néophilologique de Helsingfors*, t. V, (1909), pp. 375-478.

V. — ÉTUDES SUR LES GRAMMAIRIENS

- F. Brunot, *La doctrine de Malherbe, d'après son Commentaire sur Desportes*, Paris, 1891.
- Th. Rosset, *Entretien, Doutes, Critiques et Remarques du P. Bouhours sur la langue française, 1671-1692*, Grenoble, 1908.
- J. Streicher, *Commentaires sur les Remarques de Vaugelas*, 2 vol., Paris, 1936.
- E. Winkler, *La doctrine grammaticale française d'après Maupas et Oudin*, Beihefte zur Zeitschrift f. rom. Philologie, Halle, 1912.

INDEX DES MOTS ET DES NOTIONS

- A la réservation de : 165 ; 184.
à la réserve de : 12 ; 165 ; 184 ; 213.
à la réserve que : 165.
à l'exception de : 12 ; 112 ; 164 ; 184.
à l'exception que : 185.
à l'exclusion de : 165.
à moins de : 166.
à moins que : 166 ; 220.
à part : 12 ; 185 ; 213 ; 220.
à part que : 159 ; 185 ; 186.
à part soi : 185.
à... près : 166 ; 167 ; 184 ; 213.
a reis de : 99 ; 102 ; 213.
absence d'accord des adjectifs et participes exceptifs : 100 ; 111 ;
123 ; 124 ; 125 ; 126 ; 137 ; 138 ; 153 ; 164 ; 165 ; 183 ; 214.
absence de *ne* en phrase négative : 196 ; 202 ; 203.
accord des adjectifs et participes exceptifs : 100 ; 101 ; 111 ; 112 ;
124 ; 153 ; 183.
adversation : 11 ; 13 ; 24 ; 25 ; 27 ; 30 ; 33 ; 36 ; 37 ; 38 ; 41 ;
43 ; 44 ; 53 ; 54 ; 59 ; 60 ; 71 ; 73 ; 75 ; 76 ; 98 ; 103 ; 118 ;
121 ; 137 ; 220.
ainz : 38, n. 2.
alius, construction : 36 ; 49.
ame : 139.
anglo-normand : 77 ; 103 ; 106 ; 109.
au moins de : 132 ; 139.
aucun : 194 ; 195 ; 196.
auter che (rhéto-roman) : 50, n. 2.
autre : 37 ; 49 ; 82 ; 93 ; 104 ; 117 ; 119 ; 120 ; 129 ; 134 ; 143 ;
167 ; 171 ; 196 ; 206 ; 216. V. aussi *ne... autre... que*.
autre chose que : 100 ; 115 ; 116 ; 117 ; 119 ; 120 ; 134 ; 167.
autre... mas (prov.) : 37.
auxiliaires de négation : 53 ; 68 ; 69 ; 96 ; 98 ; 104 ; 119 ; 120 ;
139 ; 140 ; 146 ; 149.

Ce essieuté que : 100 ; 112.
ce excepté que : 116 ; 125.
comparaison ; propositions comparatives, tours comparatifs : 21-23 ;
24 ; 25 ; 28 ; 31 ; 42 ; 45 ; 48 ; 49 ; 55-56 ; 88 ; 129 ; 149 ; 150.

Defors : 89 ; 97.

El : 37 ; 41 ; 50 ; 76 ; 79 ; 81 ; 86.
envis : 123.
essieuté : 100 ; 111.
essieuter : 111.
estiers : 65-66.
estre : 12 ; 18 ; 60 ; 65 ; 70 ; 72 ; 76 ; 79 ; 81 ; 102 ; 213.
estre ce (ço) que : 65 ; 81.
estre... hors : 89 ; 97.
estre mis hors : 110.
excepter : 110.
exceptare : 110-111.

excepté : 12 ; 100 ; 101 ; 111-112 ; 114 ; 116 ; 117 ; 118 ; 124 ;
125 ; 127 ; 130 ; 131 ; 132 ; 138 ; 139 ; 142 ; 143 ; 145 ; 153 ;
155 ; 164 ; 165 ; 167 ; 183 ; 213 ; 214 ; 217 ; 220.
excepté que : 112 ; 118 ; 125 ; 127 ; 142 ; 143 ; 151 ; 153 ; 159 ;
164 ; 184 ; 220-221.
excepté si : 184 ; 220.
excepter : 110-111 ; 214.
exception : 111.
exception hypothétique : 158 ; 163 ; 164 ; 184-185 ; 220-221.
excipere : 110 ; 167.
exclu : 214.
extra : 60 ; 65 ; 213.
Faire (verbe suppléant) : 134 ; 145 ; 146 ; 173.
faire se bien non : 87 ; 107-108.
foque, fauque : 162.
foris : 59 ; 60 ; 97 ; 213.
fors, ne... fors : 12 ; 17 ; 30, n. 3 ; 59-62 ; 63-64 ; 68 ; 69 ; 70 ;
72 ; 74-75 ; 76 ; 77 ; 78 ; 79 ; 80 ; 81 ; 82 ; 85 ; 87 ; 88 ;
89 ; 90 ; 91 ; 95-96 ; 97 ; 98 ; 99 ; 100 ; 101 ; 102 ; 104 ;
108-109 ; 114 ; 117 ; 118 ; 123 ; 127 ; 128 ; 130 ; 131 ; 132 ;
133 ; 137 ; 142 ; 143 ; 144 ; 145 ; 152 ; 155 ; 159 ; 160-162 ;
176 ; 213 ; 217.
fors de : 100 ; 152 ; 160.
fors de tant que : 108 ; 130.
fors en tant comme : 81 ; 108.
fors en tant que : 100 ; 101 ; 108.
fors excepté : 161.
fors mis : 116 ; 123.
fors pour tant que : 100.
fors pris : 123.
fors que, ne... fors que : 12 ; 17 ; 18 ; 62-64 ; 69 ; 70 ; 72 ; 79 ;
80 ; 81 ; 82 ; 85 ; 87 ; 88 ; 89 ; 90 ; 91 ; 96 ; 99 ; 100 ; 101 ;
108 ; 109 ; 114 ; 115 ; 116 ; 117 ; 123 ; 127 ; 128 ; 130 ; 131 ;
132 ; 133 ; 136 ; 137 ; 142 ; 143 ; 144 ; 150 ; 152 ; 160-162.
fors que tant : 63 ; 64 ; 80 ; 116 ; 123.
fors que tant que : 99 ; 101 ; 108 ; 116 ; 123.
fors sans plus fors : 118 ; 123.
fors si cume : 81.
fors tant com(e) : 80 ; 99 ; 100 ; 101 ; 108.
fors tant que, ne... fors tant que : 18 ; 41 ; 62-63 ; 79 ; 80 ; 81 ;
82 ; 85 ; 87 ; 88 ; 90 ; 91 ; 96 ; 100 ; 108 ; 116 ; 118 ; 123 ; 128.
Hormis, horsmis, mis hors : 12 ; 110 ; 114 ; 116 ; 117 ; 123 ; 137 ;
138 ; 142 ; 143 ; 144 ; 152 ; 155 ; 158 ; 161 ; 162 ; 163 ; 164 ;
167 ; 183.
hormis de : 164.
hormis quand : 164.
hormis que : 164 ; 184 ; 220.
hors : 12 ; 89 ; 97 ; 110 ; 118 ; 124 ; 132 ; 137 ; 143 ; 152 ; 155 ;
161 ; 162-163 ; 183 ; 213.
hors de : 100 ; 110 ; 162-163.
hors que : 163 ; 184 ; 220.
hypothèse et exception : 57-58.
hypothétiques suivies d'exception : 69-70 ; 95 ; 135 ; 137 ; 142 ;
148 ; 167 ; 168 ; 181 ; 187.
Itant : 63 ; 87.
interrogation suivie d'exception : 49 ; 69 ; 129 ; 131-132 ; 134-135 ;
136 ; 142-145 ; 148 ; 150 ; 157 ; 167 ; 168 ; 181 ; 186 ; 187 ;
205-208 ; 218 ; 220.

interrogative à *ne... pas... que* : 205-208.

invariabilité : v. absence d'accord.

inverseur, inversion : 23-26 ; 29-30 ; 35-36 ; 38-40 ; 42 ; 50, n. 2 ;
51 ; 52 ; 54 ; 56 ; 58 ; 69-72 ; 127 ; 139 ; 140 ; 171 ; 176 ; 178 ;
181 ; 186-187 ; 192 ; 205 ; 207-208 ; 216-218 ; 220.

Jamais : 146 ; 194 ; 195 ; 196 ; 200 ; 216.

Lexicalisation : 216-219.

Magis : 20 ; 31 ; 32 ; 33-36 ; 39-40.

mais : 12 ; 15-16 ; 19 ; 24-27 ; 30-34 ; 37-38 ; 40-41 ; 44-46 ; 50 ;
70-71 ; 74-75 ; 76 ; 79 ; 83 ; 84 ; 88 ; 89-92 ; 99-102 ; 113 ;
115-119 ; 127 ; 130-133 ; 145 ; 156 ; 216-217 ; 220.

mais de : 21 ; 75, n. 2.

mais que : 15 ; 16 ; 19-28 ; 41 ; 45-46 ; 71 ; 74 ; 75 ; 76 ; 77 ; 79-85 ;
88 ; 89 ; 91-92 ; 99 ; 101 ; 103-104 ; 113 ; 115 ; 119 ; 126 ; 128 ;
131 ; 133 ; 136 ; 145 ; 155-157 ; 216-217 ; 220.

mais tant que : 41 ; 81.

mas (anc. catal.) : 40.

mettre hors : 110.

mettre à part : 185.

mie : 55 ; 69 ; 120.

mis : 137 ; 185.

mis à part : 185.

mis hors : 110.

mise à part : 11-12 ; 18 ; 89.

moins : 138.

Ne (coordination de l'afr.) : 70.

ne : 23 ; 29 ; 56 ; 58 ; 67 ; 71 ; 75 ; 88 ; 104 ; 119 ; 140 ; 140-141 ;
145 ; 157 ; 174 ; 175 ; 176 ; 177 ; 179 ; 195 -197 ; 200-204 ;
216 ; 218.

ne... aucun... que : 195-196 ; 220.

ne... autre (altre, el, etc.)... que : 12 ; 75 ; 76 ; 79-80 ; 82 ; 86 ;
90 ; 99-101 ; 115-117 ; 130-132 ; 134 ; 142-145 ; 148 ; 180.

ne... au moins que : 138-139.

ne + auxiliaire + que + participe passé : 145-146.

ne... el... mais tant que : 81.

ne faire que de + infin. : 146.

ne... fors... non, ne fors que... non : 109.

ne... fors que se ... non : 109.

ne... jamais... que : 195 ; 205 ; 220.

ne mais : 16 ; 19 ; 42-44 ; 71 ; 74 ; 77 ; 78 ; 79 ; 88 ; 90-91 ; 103 ;
216 ; 217.

ne... mais : 16 ; 19 ; 20 ; 31-41 ; 42 ; 55-56 ; 71 ; 72 ; 75 ; 79 ; 81 ;
83 ; 88 ; 216.

ne mais que : 16 ; 29 ; 30 ; 42 ; 44 ; 55, n. 1 ; 71 ; 74 ; 76 ; 78 ;
88 ; 90 ; 91 ; 101 ; 103 ; 109 ; 216 ; 217.

ne... mais que : 12 ; 15 ; 16 ; 19-21 ; 24-25 ; 32 ; 33 ; 42 ; 45 ;
55 et n. 1 ; 56 ; 62 ; 71 ; 72 ; 74-78 ; 80-83 ; 88 ; 90 ; 91 ; 99 ;
101 ; 102 ; 115 ; 117 ; 118-119 ; 132 ; 216-217.

ne... mais que tant que : 118.

ne... mes for que : 110.

ne... (pas) moins que : 130 ; 138.

ne... ne mais : 16 ; 32 ; 33 ; 42-44 ; 55 ; 56 ; 72 ; 74-76 ; 79 ; 82 ;
88 ; 90 ; 101 ; 102 ; 119 ; 216.

ne... ne mais fors : 109.

ne... ne mais que : 16 ; 28-30 ; 32 ; 33 ; 42 ; 55 ; 56 ; 72 ; 74 ; 79 ;
88 ; 90 ; 91 ; 101 ; 102 ; 119 ; 217.

- ne... au moins que : 138-139.
ne... ne plus que : 28.
ne... ne que : 28 ; 54-56 ; 88 ; 119, n. 1.
ne... nient plus que : 28.
ne... pas (point) : 68 ; 140 ; 172 ; 176 ; 177 ; 193 ; 201-204 ; 216.
ne... pas (point) ...autre .. que : 117 ; 187 ; 195-196.
ne... pas (point) ...que (tour ancien) : 101 ; 104 ; 117 ; 119 ; 139-140 ;
146-147 ; 172-178 ; 186 ; 191-194 ; 200 ; 205 ; 216 ; 220.
ne... pas... que (tour moderne) : 170 ; 186 ; 191 ; 194 ; 197-208 ;
215-216 ; 218 ; 220.
ne... pas rien : 201 ; 203.
ne... pas... seulement : 199 ; 204
ne... pas... seul : 199.
ne... pas (point)... sinon : 139 ; 149 ; 183 ; 220.
ne... personne,, que : 195-196 ; 205 ; 220.
ne... (pas)... pour un : 199.
ne... que : 12 ; 17 ; 19 ; 30, n. 3 ; 44-57 ; 62 ; 63 ; 68 ; 69 ; 70 ; 72 ;
74-78 ; 79-83 ; 85-86 ; 88 ; 89-91 ; 92-93 ; 99-101 ; 104 ; 113 ;
115-118 ; 119-120 ; 127 ; 130-132 ; 133-135 ; 140-141 ; 142-149 ;
151 ; 155 ; 157 ; 159 ; 167 ; 171-173 ; 176-181 ; 186-189 ; 191 ;
194-197 ; 200-204 ; 206 ; 208 ; 209 ; 214-216 ; 220.
ne... que ce que : 172.
ne... que... ne + subj. : 46-47 ; 127 ; 175, n. 2.
ne... que... non : 47-48.
ne... rien : 201 ; 203.
ne... rien moins que : 12.
ne... rien que : 178 ; 217.
ne... rien... que : 178 ; 187 ; 195 ; 205 ; 217 ; 220.
ne... se... ne : 17 ; 58-59 ; 74 ; 80 ; 89-90 ; 108.
ne... se (ce) n'est : 90 ; 94-95 ; 99-100 ; 105 ; 116-118 ; 122 ; 127 ;
128 ; 130-132 ; 136-137 ; 144 ; 159.
ne... se... non : 12 ; 17 ; 45 ; 47 ; 57-59 ; 70 ; 74-77 ; 79-82 ;
86-87 ; 88 ; 89-91 ; 93-94 ; 98 ; 99-102 ; 104 ; 105-108 ; 109 ;
114 ; 115-118 ; 120-122 ; 127 ; 128 ; 129 ; 135 ; 219.
ne... senon tant que : 132.
ne... si : 38 ; 74 ; 117 ; 126-127.
ne... sinon (se non, si noun) : 12 ; 59 ; 94 ; 101 ; 106 ; 114 ; 115 ;
118 ; 121-122 ; 128-129 ; 130-132 ; 135 ; 137 ; 142-145 ; 149-150 ;
155 ; 157-159 ; 167 ; 183 ; 219.

ne... sinon quand (lorsque) : 151-152.
ne... sinon que : 115 ; 118 ; 128 ; 131-132 ; 135-136 ; 142-144 ;
150-151.
ne... sinon... que : 151.
négatifs (mots) ou semi-négatifs : 149-150 ; 167-170 ; 181 ; 188-189.
négation pleine avec les tours exceptifs : 68-69 ; 96 ; 98 ; 104 ;
139-140 ; 157 ; 172-178 ; 183 ; 192-196 ; 216.
négativité des comparatives : 23 ; 69 ; 150.
nihil aliud quam : 49.
nihil magis quam : 26.
nihil nisi : 26 ; 49.
nisi : 37 ; 57 ; 59 ; 129 ; 175.
nisi quod : 129.
no... mais (anc. prov.) : 34 ; 40.
no... mas (esp.) : 34 ; 40.
no... mas (anc. prov.) : 33.
no... mas (mai) *quan* (anc. prov.) : 27.
no... màs que (esp.) : 26.
no (*non*) ...*que* (anc. prov.) : 50.

noient : 69.

noma (anc. ital.) : 43.

noma, nome (rhet. rom.) : 43.

non, réponse à une interrogation à ne... que ou reprenant un ne...
que : 179-180 ; 187-188 ; 191.

non... altro che (ital.) : 215, n. 1.

non magis : 32 ; 44.

non... magis... quam : 24 ; 49.

non... mai che (ital.) : 26.

non... mas que (anc. catal.) : 26.

non... nisi : 50.

non... non magis quam : 28.

non... quam : 50.

non que : 144 ; 148.

non seulement : 198.

nul : 69 ; 70 ; 92 ; 119-120.

Ors mis : 132 ; 137.

oultre et par dessus : 132.

oultre : 12 ; 18 ; 66 ; 70 ; 72 ; 82 ; 132 ; 144.

oui, réponse à interrogation à ne... que ou confirmation de phrase
à ne... que : 179, n. 1 ; 188 ; 191 ; 197.

Pas : 68-69 ; 104 ; 119-120 ; 139-140 ; 170 ; 172-177 ; 194 ; 196 ;
200 ; 201-202 ; 204-205 ; 206.

pas... autre : 196.

pas seulement : 198-199.

pas un : 174-175.

passage d'un terme d'un membre de phrase à l'autre : 24 ; 31-32 ;
35-36 ; 46 ; 50, n. 2 ; 178 ; 209 ; 216-217.

personne : 194 ; 195-196 ; 216 ; 220.

plus : 21 ; 75, n. 2 ; 146 ; 170 ; 200.

plus (lat.) : 31.

poi (peu) : 89-90 ; 95 ; 142 ; 149.

point : 68-69 ; 139-140 ; 146 ; 149 ; 172-177 ; 194 ; 200 ; 216.

point de : 69 ; 174.

pourvu que : 145 et n. 1 ; 220.

praeter : 60 ; 65.

Quam : 20 ; 22 ; 27 ; 40 ; 48-49 ; 64 ; 175

quand : 171.

que : 20 ; 23 ; 24 ; 25 ; 27 ; 46 ; 47 ; 52 ; 53 ; 54 ; 62-64 ; 69-71 ;
78 ; 92-93 ; 104 ; 109 ; 119 ; 129 ; 134-135 ; 141 ; 145 ; 148 ;
149 ; 150 ; 152 ; 157 ; 158 ; 160 ; 167-171 ; 173-178 ; 181 ;
186-187 ; 189 ; 192 ; 195-197 ; 200 ; 202 ; 203 ; 208-209 ; 217-218.

que trop : 190-191.

qui adversatif : 53-54.

quia : 20.

quid... quam... ? : 49.

quod : 20 ; 64.

réservé : 117 ; 126 ; 127 ; 165 ; 213.

réservé (ce) que : 116-117 ; 126.

restriction : 11-12 ; 30 ; 44 ; 76, n. 1 ; 77, n. 1 ; 84 ; 88 ; 92 ;
96 ; 104 ; 149 ; 173 ; 175 ; 190 ; 192 ; 195 ; 196 ; 197 ; 203-205 ;
206-208 ; 209 ; 215 ; 216 ; 217 ; 218 ; 220.

rien(s) : 69 ; 70 ; 139 ; 146 ; 147 ; 178 ; 195-196 ; 201 ; 203 ; 216.

rien que : 30, n. 3 ; 109 ; 178 ; 189-190 ; 197 ; 209-211 ; 217.

rien que ce que : 178.

Salvant : 115 ; 126.

salvo, salvo che (ital.) : 125.

sans... que : 100 ; 147 ; 168-169.
sans... se ce non que : 99.
sanz, senz, sans : 12 ; 18 ; 66 ; 70 ; 72 ; 82 ; 89-91 ; 97 ; 99-101 ;
115-116 ; 118 ; 126 ; 131-132 ; 142-144.
sanz ce (çou) que : 67 ; 80 ; 118.
sauf (saus, sauve, salve, etc.) : 12 ; 66-67 ; 98 ; 100 ; 112-114 ;
115 ; 125 ; 127 ; 132 ; 138 ; 143 ; 144 ; 152 ; 155 ; 158 ; 165-166 ;
183 ; 213-214 ; 220.
sauf (sauve) çou (ce) que : 67 ; 80 ; 99-100 ; 113.
sauf a : 143.
sauf si : 184 ; 220.
sauf tant que : 117 ; 125.
sauve (sauf) que : 117 ; 125 ; 132 ; 138 ; 144 ; 150 ; 153 ; 159 ;
184 ; 220
sauve que de : 115 ; 125.
se (afr.) : 58 ; 69 ; 101 ; 107 ; 129 ; 131.
se bien non : 87 ; 106 ; 107-108 ; 120-121.
se... ne : 80 ; 108.
se (ce) n'est, si ce n'est : 12 ; 100 ; 105 ; 114 ; 117 ; 122 ;
131 ; 136-137 ; 144 ; 152 ; 157, n. 1 ; 159 ; 176 ; 186-187 ;
195 ; 216 ; 219 ; 220.
se non, sinon : 106 ; 114 ; 128 ; 129 ; 130-132 ; 135-136 ; 142-145 ;
149-152 ; 157-159 ; 166 ; 167 ; 176 ; 183 ; 186 ; 195 ; 208 ; 216 ;
218 ; 220.
se non (toscan) : 106-107.
se (si)... non : 58 ; 69-70 ; 78 ; 80 ; 81 ; 86-87 ; 93-96 ; 101 ; 106-108 ;
114 ; 128-129 ; 219.
se poi (petit) non : 120 ; 128 ; 135.
se por ce non que : 86.
sed : 34 ; 36.
seuil linguistique : 23-24 ; 39-40 ; 140 ; 173 ; 205 ; 207.
seul : 141 ; 147 ; 198 ; 199 ; 210.
si (afr.) : 38 ; 75 ; 117 ; 126-127.
si (positif, fr. mod.) : 180.
si (hypothétique, fr. mod.) : 131 ; 142 ; 220.
si ce n'est que : 152 ; 159 ; 171 ; 184.
sino (esp.) : 30, n. 3 ; 38.
sinon d'autant que : 152.
sinon de : 157.
sinon en tant que : 129.
sinon par ce que : 152.
sinon que : 118 ; 122 ; 128-129 ; 131-132 ; 135-136 ; 142-145 ; 150-
151 ; 157-159 ; 171 ; 175 ; 177 ; 184 ; 220.
sol (adverbe), solement, seulement : 63 ; 87 ; 140-141 ; 147 ; 176 ;
187 ; 195 ; 198-199 ; 200 ; 208-210.
spécialisation des signes : 219-221.

Tant : 63-64 ; 87.
tantum : 63.
trop... pour... que : 170.
trop... pour... ne... que : 170.

Vltra : 66.
verbes de crainte : 201.

Zeugme : 47-48.

INDEX DES TEXTES CITÉS

- Aiol*, 3530 : 41 ; 9076 : 30 ; 9108 : 86.
Alexis, 36 : 24, 25-26, 40, 74, 195, n. 2 ; 43 : 26, 34, 40 ; 272 : 60, 74.
Amyot, *Rom.*, 30 : 151 ; *Rom.* 1 : 153 ; *Œuvr. mor. Plut.*, 1, F^o 233, V^o : 180.
d'Aubigné, *Misères*, 967 : 147 ; 1347 : 147.
Aucassin et Nicolette, II, 8 : 98 ; II, 14 : 38 ; XIV, 6 : 95 ; XIV, 12 : 95.

Balzac (Guez de), *Lettres* ; III, 19 : 161 ; III, 20 : 166.
Barbusse, *Le Feu*, I, 45 : 193.
Barrès, *Les Déracinés*, III, 76 : 209.
Beaumarchais, *Mar. Fig.*, III, XVI : 190 ; V, XIX : 185 ; *Eugénie*, IV, VII : 186 ; *Mém. Goëzman* ; p. 317 : 198, 199 ; *Mère coupable* ; V, III : 190..
du Bellay, *Deffence* ; II, 3, 104 : 149.
Béranger, *Billet d'enterrement* : 210.
Berinus, § 7 : 120 ; § 132 : 123 ; § 200 : 120 ; § 206 : 123.
Bérout, *Tristan*, 35 : 69 ; 688 : 86 ; 879 : 62 ; 1308 : 85 ; 2121 : 85 ; 4175 : 69 ; 4205 : 61 ; 4226 : 85.
Bodel, *St Nicolas*, 419 : 93 ; *Saisnes* : CL : 41.
Boileau, *Sat.* X, 187 : 163.
Bonaventure des Périers, *Cymbalum Mundi*, II, p. 313 : 148 ; p. 314 : 150.
Bono Giamboni, *Tesoro*, I, 1 : 107.
Bossuet, *Eminente dignité*, 3^e p. : 157 ; *Hit.* : II, 10 : 173, 174 ; II, 157 : 199.
Bouhours, *Rem. nouv.*, 201 : 162.
Bourget, P., *Cosmop.*, 181 : 209.
Brendan, 92 : 61 ; 541 : 63.
Brunet Latin, *Trésor*, I, CIII, 1, : 110 ; I, CXI, 5 : 103 ; I, CLXXXV, 2 : 105 ; I, CXVIII, 13 : 113 ; II, V, 2 : 110 ; *Tesoretto*, cap. IV : 106.

Cartulaire de Cysoing, p. 104 : 111, 112.
Cent Nouvelles nouvelles, I, p. 31 : 133 ; p. 44-45 : 133 ; p. 60 : 134 ; p. 68 : 134, 179 ; IV, p. 5 : 134 ; p. 17 : 141 ; p. 40 : 135 ; p. 73 : 134 ; p. 96 : 136 ; V, p. 28 : 180.
Chanson de Guillaume, 78 : 41 ; 1442 : 68 ; 2383 : 68, 104, n. 1 ; 2385 : 30, 76, n. 1 ; 2798 : 65 ; 2997 : 69 ; 3264 : 31.
Charroi de Nîmes, 699 : 51.
Chartier, Alain, *Quadrilogue invectif*, p. 20, 9 : 129 ; 21, 22 : 129 ; 26, 19 : 129 ; 33, 22 : 129 ; 48, 10 : 129 ; 50, 15 : 128 ; 57, 30 : 139 ; 58, 1 : 129.
Chastelaine de Vergi, 828 : 93.
Chateaubriand, *Génie*, I, 1, 2 : 186.
Chevalier au cygne, 204 : 92.
Chrestien de Troyes, *Cligès*, 916 : 56 ; 5665 : 53-54 ; *Erec*, 308 : 67 ; 831 : 56 ; 4682 : 84 ; 5585 : 84 ; *Guill. d'Angl.*, 159 : 63 ; 574 : 62 ; 681 : 84 ; 975 : 82 ; 977 : 85 ; 1088 : 67 ; 1431 : 56 ; 1507 : 67 ; *Lancelot*, 1240 : 46 ; *Philomena*, 250 : 64 ; 1354 : 62.

- Christine de Pisan, *Charles V*, I, p. 16 : 128 ; p. 23 : 128 ; p. 56 : 128 ; p. 153 : 128.
- Chronique de Morée*, §§ 122 : 125 ; 182 : 120 ; 252 : 126 ; 384 : 125 ; 442 : 121 ; 540 : 125 ; 571 : 120 ; 873 : 125 ; 909 : 125.
- Cleomadès, 11903 : 108.
- Collin d'Harleville, *Châteaux en Espagne*, II, VII : 187 ; II, IX : 187 ; *Vieux célibataire*, V, IV : 194.
- Commynes, L. I, II, 13 : 138 ; VI, 46 : 133 ; VII, 52 : 137, 145, n. 1 ; VII, 54 : 139 ; VIII, 58 : 134 ; X, 68 : 138 ; X, 69 : 141 ; XVI, 91 : 136 ; L. II, VI, 129 : 139 ; IX, 142 : 139 ; XIII, 161 : 138 ; XV, 169 : 139 ; L. III, VIII, 219 : 134 ; L. VIII, XIV : 139.
- Condamnation de Bancquet (Jacob, *Farces*), p. 302 : 135.
- Constant, B., *Adolphe*, VII : 194.
- Corneille, P., *Andr.*, 1428 : 163 ; *Clit.*, Arg. : 172 ; 1793 : 157 ; *Don Sanche*, 1314 : 163 ; *Gal. Pal.*, 474 : 169 ; *Héracl.*, 1159 : 158 ; *Hor.*, 353 : 163 ; 1015 : 192-193, 200 ; *Ill. com.*, 1640 : 171 ; *Imit.*, I, 102 : 169 ; *Othon*, 1253 : 166 ; *Perth.*, au lect. : 168 ; *Rod.*, 1291 : 171 ; *Soph.*, 698 : 168 ; *Suite du Ment.*, 1106 : 179 ; 1770 : 168 ; *Toison*, 1456 : 171.
- Corneille, Thomas (Streicher, *Commentaires sur Vaugelas*, p. 706) : 175.
- Coronemenz Looïs, 82 : 64 ; 103 : 77 ; 240 : 38 ; 376 : 51 ; 700 : 61 ; 841 : 55-56 ; 2101 : 78.
- Courteline, *Boubouroche*, 25 : 205 ; *Client sérieux*, III, p. 32 : 191 ; *Linottes*, V, 129 : 206 ; *Panthéon-Courcelles*, p. 281 : 191.
- Cyrano de Bergerac, *Pédant joué*, II, IV : 157.
- Descartes, *Pass.*, 29 : 165.
- Desforges, *Le Sourd*, II, IV : 198.
- Diderot, *Jacques*, p. 93 : 183 ; p. 79 : 189 ; *Joueur*, II, IV : 187 ; IV, VIII : 189 ; *Neveu*, p. 7 : 188 ; p. 12 : 188 ; p. 95 : 186.
- Eneas*, 139 : 84 ; 239 : 59 ; 278 : 86 ; 1304 : 86 ; 1401 : 64 ; 3875 : 30, 87 ; 3921 : 65 ; 5018 : 79, n. 2 ; 6321 : 56, n. 3 ; 6477 : 68 ; 6669 : 83.
- Ernoul, *Chronique*, XVIII, p. 315 : 110.
- Examen testium* (Muller-Taylor, *Chrest.*, p. 212) : 31, n. 4.
- Faits des Romains*, p. 9 : 109.
- Falbaire, *Fabricant de Londres*, II, XI : 189.
- Fauchois, R., *Prenez garde à la peinture*, 36 : 205-207.
- Faustinus, *Trin.*, I, 14 : 49.
- Folie Tristan B*, 312 : 63.
- Fouke Fitz Warin, 17, 8 : 106 ; 22, 14 : 103 ; 18, 20 : 106 ; 30, 17 : 107 ; 65, 19 : 107.
- Froissart, *Chroniques*, II, 24, 7 : 126 ; 49, 28 : 126 ; 73, 3 : 122 ; 77, 8 : 123 ; 87, 14 : 125 ; 116, 15 : 120 ; 116, 16 : 120 ; 221, 1 : 126 ; 254, 28 : 124 ; 286, 28 : 122 ; 288, 20 : 126 ; XIII, 127 : 122 ; XIII, 260 : 122 ; XVI, 53 : 180.
- Gide, A., *Nouv. Nourr. terr.*, p. 247 : 162 ; p. 291 : 211.
- Girart de Roussillon, 6343 (Appel, *Prov. Chrest.*, I, 127) : 34.
- Godefroi de Bouillon, 263 : 109.
- Gormond et Isembart, 175 : 43 ; 271 : 45, 50, 51 ; 573 : 27.
- Grandes chroniques de France*, IX, p. 37 : 124 ; 72, n. 2 : 118 ; 92 : 124 ; 116 : 122 ; 214 : 122 ; 232 : 124 ; 246 : 124 ; 247 : 125 ; 252 : 118 ; 332 : 118 ; 333 : 119.
- Griseldis, III, 117 : 124 ; V, titre : 124 ; V, 95 : 126.
- Guernes, *Becket*, 213 : 52 ; 2892 : 84 ; 4125 : 66 ; 4131 : 66.
- Guillaume au faucon, 471 : 197.

Henri de Mondeville, *Chirurgie*, §§ 16 : 110 ; 474 : 111 ; 550 : 112 ; 920 : 112 ; 1023 : 103.

Henri de Valenciennes, *Chronique*, § 585 : 113.

Hermant, A., *Confession d'un enfant*, I : 198 ; Xavier, p. 241 : 200, n. 3.

Hugo V., *Quatre-vingt-treize*, III, 1, 3 : 197.

Huon de Bordeaux, 250 : 86.

Ipomédon, 891 : 109 ; 2440 : 109.

Jean le Bel, *Chronique*, I, p. 51 : 123 ; p. 138 : 122 ; p. 145 : 120 ; p. 269 : 120 ; p. 276 : 123 ; p. 339 : 126.

Jehan d'Arras, *Mélusine*, p. 49 : 120 ; p. 57 : 119 ; p. 70 : 122 ; p. 118 : 119 ; p. 157 : 119 ; p. 166 : 118 ; p. 178 : 121 ; p. 179 : 121 ; p. 187 : 123 ; p. 200 : 119 ; p. 203 : 120 ; p. 277 : 120 ; p. 281 : 124 ; p. 296 : 119 ; p. 300 : 118.

Jehan de Condé, II, 35, 1130 : 109.

Jehan de Paris, p. 36, 26 : 133 ; p. 87, 19 : 137.

Jodelle, *Eugène*, *Prol.* : 147.

Joinville, §§ 45 : 102 ; 53 : 102 ; 241 : 104 ; 284 : 102 ; 649 : 103.

Jongleurs et trouvères, 117 : 109.

La Bruyère, I, 155 : 172.

La Fayette, M^{me} de, *Princesse de Clèves*, p. 18 : 169.

La Fontaine, *Fables*, I, VII, 12 : 146, n. 2 ; II, XIV, 2 : 166 ; IV, I, 1 : 167 ; IV, VII, 41 : 178 ; VII, I, 61 : 210, n. 4 ; IX, XIV, 33 : 157 ; *Contes*, I, III, 15 : 161 ; II, I, 34 : 161 ; II, IV, 63 : 162 ; III, II, 120 : 161 ; V, 365, 83 : 179.

Larivey, *Esprits*, I, 5, p. 216 : 180 ; II, 2, p. 225 : 150 ; IV, 4, p. 271 : 146.

La Salle, Anthoine de, *Jehan de Saintré*, p. 18 : 138 ; p. 24 : 134 ; p. 26 : 137 ; p. 29 : 138 ; p. 38 : 137 ; p. 103 : 138 ; p. 111 : 138.

Lampride, *Héliogabale*, 18, 4 : 34, 39.

Lesage, *Diable boiteux*, 12 : 184 ; *Turcaret*, V, XIII : 192, 194.

Lois de Guillaume, 5 : 77.

Mahieu le Vilain, *Metheores d'Aristote*, 60, 3 : 104 ; 62, 11 : 199.

Maillart, Jehan, *Roman du Comte d'Anjou*, 3721 : 104.

Malherbe, *Œuvres*, II, 31 : 172 ; 38 : 172 ; 121 : 168 ; 436 : 169 ; III, 263 : 155 ; 406 : 170, 174 ; IV, 145 : 155 ; 333 : 161 ; 416 : 158 ; *Larmes*, 75 : 160.

Marco Polo, *Merveilles* (A. Henry, *Chrest.* p. 323) : 110.

Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, *Prol.*, p. 9 : 150 ; I, p. 12 : 146 ; IV, p. 31 : 180 ; IX, p. 51 : 147 . X, p. 75 : 150 ; X, p. 78 : 149 ; XVIII, p. 138 : 149 ; XIX, p. 144 : 147.

Marie de France, *Eliduc*, 794 : 81, n. 1 ; 973 : 81, n. 2.

Marivaux, *Double inconstance*, I, II : 188 ; III : 188 ; II, VII : 187, 189 ; *Faussez confidences*, I, II : 194 ; II, XI : 190 ; III, III : 183 ; *Jeu de l'amour et du hasard*, I, VII : 190, 194 ; *Legs*, III : 193 ; VI : 188 ; *Mère confidente*, II, VIII : 187 ; III, I : 190 ; *Paysan parvenu*, IV : 185.

Maupassant, *Pierre et Jean*, 213 : 209 ; *Une vie*, p. 13 : 184.

Ménage, *Observations*, I, p. 367 : 175.

Ménestrel de Reims, §§ 161 : 103 ; 253 : 102 ; 368 : 113.

Mercier, S., *Jenneval*, IV, V : 187.

Miracles de Notre-Dame, II, 16 : 109.

Molière, *Amphitryon*, II, I, 777 : 166 ; 823 : 168 ; *Avare*, IV, I : 168, 170 ; *Bourg. gent.*, II, V : 179, 191 ; III, XII : 168, 207 ; *Comtesse d'Esc.*, VI : 159 ; *Etourdi*, I, II : 178 ; *Femmes sav.*, I, IV, 281 : 157 ; II, III, 376 : 199 ; *Mal. imag.*, II, VII, : 170 ;

- XII : 199 ; III, XVII : 207-208 ; *Misanthr.*, II, IV, 909 : 170 ; VI, 760 : 163 ; *Précieuses*, I : 168.
- Moniage Guillaume*, I, 542 : 68, 77, n. 1.
- Montaigne, *Essais*, I, XXV : 146 ; III, V, p. 96 : 146 ; VI, 171 : 148 ; IX, 241 : 153 ; 255 : 146 ; 338 : 146 ; XII, 354 : 148 ; XIII, 382 : 152 ; 400 : 147.
- Mort Artu*, pp. 64, 1 : 93 ; 86, 1 : 94 ; 127, 14 : 98 ; 152, 21 : 91 ; 155, 22 : 91 ; 175, 9 : 94 ; 195, n. 39 du § 172 : 91, 94.
- Musset, *Venise* : 162.
- Noe, J.-A., *Teddy and partner*, I, 14 : 91.
- Noël du Fail, *Baliverneries*, I, 120 : 146 ; *Propos rustiques*, XI, 85 : 151 ; XII, 91 : 152.
- Nouveau Pathelin* (Jacob, *Farces*, p. 170) : 135.
- Ogier le Danois*, 9805 : 47.
- Paraphrase du Cantique des Cantiques*, verset 11, 31 : 66.
- Pascal, *Pensées*, éd. G.E.F., II, 123 : 173, 174 ; III, 194 : 169 ; éd. Brunschvicg, sect. II, 65 : 163 ; VII, 552 : 173, 174 ; *Provinciales*, 1^e l. : 158 ; 3^e l. : 157, 173 ; 8^e l. : 166 ; 9^e l. : 165, 199 ; 10^e l. : 159, 171.
- Passion du Christ*, 97 : 25, 74 ; 385 : 24, 74.
- Pèlerinage de Charlemagne*, 50 : 66 ; 485 : 41 ; 726 : 21 et n. 1.
- Peyrefitte, R., *Clés de Saint Pierre*, p. 419 : 146, n. 2.
- Philippe de Beaumanoir, *Coustumes du Beauvoisis*, §§ 19 : 105 ; 36 : 111 ; 42 : 105 ; 62 : 113 ; 63 : 105 ; 184 : 104 ; 219 : 105 ; 484 : 111 ; 490 : 112 ; 503 : 111 ; 1216 : 104.
- Philippe de Thaon, *Comput*, 1203 : 87 ; 2073 : 45, 49, 50, 55 ; 2647 : 29 ; 3326 : 21 et n. 3.
- Proust, M., *Chroniques*, p. 209 : 210.
- Psautier de Cambridge*, XVII, 31 : 65.
- Quatre Livres des Rois*, I, XVIII, 25 : 41 ; XXII, 15 : 68 ; II, I, 26 : 31-32, 34, 40 ; II, 30 : 65 ; XIX, 35 : 83 ; XXI, 4 : 68 ; III, XII, 29 : 83 ; XIII, 8 : 84 ; XV, 5 : 63 ; XX, 31 : 41 ; IV, II, 19 : 86 ; V, 21-22 : 69 ; IX, 35 : 57, n. 3 ; XXI, 16 : 65.
- Queste del Saint Graal*, p. 3, l. 28 : 95 ; 5, 23 : 94 ; 9, 2 : 94 ; 47, 10 : 93 ; 69, 25 : 96 ; 69, 27 : 98 ; 88, 10 : 96 ; 104, 10 : 93 ; 121. 5 : 96 ; 134, 29 : 95 ; 168, 30 : 93 ; 213, 7 : 98 ; 251 : 25 : 93 ; 263, 15 : 95 ; 265, 16 : 95.
- Quinze joyes de Mariage*, p. 17 : 140 ; 40 : 133 ; 72 : 180 ; 109 : 136 ; 112 : 136 ; 136 : 134 ; 143 : 134 ; 162 : 137 ; 164 : 136 ; 193 : 134.
- Rabelais, I, *aux lect.* : 149 ; I, p. 10 : 153 ; V, 23 : 151 ; XV, 57 : 151 ; XXVI, 96 : 150 ; XXXIX, 136 : 152 ; XLI, 142 : 152 ; II, XVII, 91 : 147 ; XXVIII, 141 : 47 ; XXXIV, 169 : 145 ; IV, XXIII, 103 : 146.
- Racan, I, 31 : 180 ; 320 : 161.
- Racine, *Andromaque*, I, IV, 365 : 170, 200 n. 2 ; *Port Royal* (IV, 424) : 174 ; éd. G. Truc, p. 163 : 164 ; *Rem. sur l'Odyssée* (VI, 155) : 163 ; *Trad.* (V, 485) : 174.
- Regnard, *Joueur*, II, 1 : 179 ; *Ménechmes*, I, 2 : 173, 174.
- Régnier, *Elégie*, p. 217 : 160 ; *Satire IX* : 160.
- Restif de la Bretonne, *Inscriptions*, p. 100 : 189 ; *Sara*, p. 56 : 187 ; p. 116 : 186.
- Richeut*, 884 : 83.
- Robert de Clari, XIII, 14 : 96 ; XVIII, 15 : 43 ; XXI, 15 : 190, n. 2 ; XXI, 54 : 96 ; XLVI, 15 : 190, n. 2 ; LXVIII, 16 : 97 ; LXXIV, 48 : 91 ; XCII, 28 : 97 ; XCVIII, 3 : 96 ; CVII, 1 : 97.

- Roland*, 6 : 60, n. 1 ; 234 : 27 ; 381 : 42 ; 1309 : 30 ; 1352 : 45, 50 ; 1688 : 42 ; 1932 : 29 ; 2336 : 202 ; 2759 : 21, 78 ; 3332 : 29.
- Roman de Renart*, 19 : 62, 64, 87 ; 932 : 63 ; 1302 : 66 ; 2836 : 85.
- Roman de la Rose*, 112 : 92 ; 4366 : 92 ; 5668 : 110 ; 10463 : 103.
- Roman des sept sages*, p. 101 : 136 ; p. 138 : 136 ; p. 139 : 136.
- Roman de Thèbes*, 576 : 47 ; 7201 : 52, 85 ; 7648 : 52 ; 9737, var. : 97, n. 1.
- Roman de Troie*, 3619 : 56 ; 7746 : 53 ; 9505 : 53 ; 16938 : 87.
- Roman de Troie en prose*, 105, 19 : 94 ; 140, 26 : 94.
- Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, I, XXXIX : 151 ; L : 151 ; LVI : 147 ; *Œuvres*, V, 437 : 151.
- Rutebeuf, *Segrestain*, 746 : 107.
- Saint-Simon, *Mémoires*, II, XXXV, 439 : 169.
- Satire Ménippée, *Harangue d'Aubray*, p. 186 : 150 ; p. 212 : 148 ; p. 218 : 150 ; p. 232 : 150 ; p. 237 : 147.
- Scarron, *Roman comique*, V : 199 ; VII : 165 ; *Virg. trav.*, IV : 161.
- Sedaine, *Philosophe*, II, X : 189, 196.
- Sévigné, M^{me} de, *Lettres*, II, 112 : 163 ; 198 : 164 ; III, 342 : 169 ; 407 : 164 ; IV, 349 : 165 ; 393 : 169 ; V, 46 : 174 ; 87 : 163 ; 317 : 164 ; VII, 189 : 164 ; B. VIII, 31 : 171 ; *Autogr.*, VIII, 42 : 170 ; VIII, 43 : 171 ; VIII, 267 : 174 ; IX, 538 : 157 ; Gr. X, 544 : 171.
- Sorel, Ch., *Francion*, 254 : 198.
- Staël, M^{me} de, *Lettre à A. Ribbing*, 16 mars 1796 : 198.
- Tertullien, *Adv. Prax.*, 29 : 49.
- Turgot, *Mém. s. mun.*, Sch. (IV, 507) : 197.
- Vadé, *Grenouillère*, p. 112 : 193.
- Vaugelas, *Quinte-Curce*, VI, 2 : 156 ; VIII, 7 : 190 ; X, 2 : 172, 174 ; *Remarques*, p. 162 : 156 ; p. 222 : 165 ; 254 : 161 ; p. 346 : 173 ; p. 360 : 166 ; p. 405 : 175, 177 ; p. 406 : 159 ; p. 407 : 175, 177 ; p. 409 : 174 ; p. 537 : 173 ; p. 555 : 171 ; *Nouv. Rem. (Chassang)* : II, p. 386 : 164, 165, 178.
- Vauvenargues, *Caractères*, I, 214 : 188.
- Villehardouin, §§ 120 : 93 ; 165 : 95 ; 319 : 97 ; 387 : 96 ; 403 : 92 ; 421 : 96, 97 ; 496 : 98.
- Voltaire, *Candide*, XIV : 193 ; *Comm. Corn.*, pp. 301, 402, 428, 585, etc. : 192-194 ; *Dict. phil.*, *Prophéties*, 2 : 199 ; *Echange*, I, IV : 186 ; *Homme aux quar. écus* : 184.
- Wace, *Rou*, 2686 : 59 ; 3736 : 17, 47, 59.
- Zola, *Argent*, 536 : 205 ; *Lettres de jeunesse*, 12 : 193 ; *Lourdes*, 594 : 210 ; *Ventre de Paris*, 375 : 205.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS :	7
INTRODUCTION : Problèmes de méthode	9
CHAPITRE PREMIER : ORIGINE DES TOURS EXCEPTIFS EN USAGE DANS LE PREMIER ETAT DU FRANÇAIS ECRIT ..	15
I. - Inventaire des tours en usage (15). — II. - Origine des tours exceptifs. — A. - Tours où entre <i>mais</i>, a) <i>mais que</i> (19). — b) <i>Ne... ne mais que</i> (28). — c) <i>Ne... mais</i> (31). — d) <i>Ne... ne mais</i> (42). — B. - <i>Ne... que</i> (44). — <i>Ne... ne que</i> (55). — C. - <i>Ne... se... non</i> (57). — D. - <i>Ne... fors. ne... fors que</i>. — a) <i>Fors</i> (59). — b) <i>Fors que</i> (62). — E. - Tours prépositionnels (64). — F. - <i>Sauf</i> (66). — Structure de l'élément négatif suivi d'une exception (67). — Moyens lexicaux et moyens syntaxiques (70).	
CHAPITRE DEUX : EMPLOI DES TOURS EXCEPTIFS EN ANCIEN FRANÇAIS	73
I. - Des origines à la fin du XII^e siècle (73). — A. - Des origines au milieu du XII^e siècle. — a) Premier groupe de textes (73). — b) Second groupe (75). — B. - Seconde moitié du XII^e siècle (79). — II. - XIII^e siècle et début du XIV^e siècle. — A. - Première moitié du XIII^e siècle (89). — B. - Seconde moitié du XIII^e et début du XIV^e siècle (99). — Bilan (113).	
CHAPITRE TROIS : EMPLOI DES TOURS EXCEPTIFS EN MOYEN FRANÇAIS	115
I. - XIV^e siècle (115). — II. - XV^e siècle (127). — XVI^e siècle (142).	
CHAPITRE QUATRE : LE FRANÇAIS MODERNE. — I. - LE XVII ^e SIÈCLE	155
1. <i>Mais que</i> (155). — 2. <i>Ne... sinon, sinon que, si ce n'est</i> (157). — 3. <i>Fors, fors que</i> (159) — 4. <i>Hors, hors de, hors que, hormis, hormis que, excepté, excepté que, à l'exception de, réservé, à la réserve de, à l'exclusion de, à moins que, à... près</i> (162). — <i>Ne... que</i> (167). — Son extension : a) <i>Que</i> après proposition interrogative (168). — b) <i>Que</i> après proposition hypothétique (168). — c) <i>Que</i> après proposition de forme positive, mais de valeur négative (168). — <i>Que</i> suivi de <i>quand</i> et de diverses locutions conjonctives (171). — <i>Ne... que</i> suivi de proposition (171). — <i>Ne... pas (point)... que</i> (172). — <i>Ne... rien que</i> (178). — La réponse <i>non</i> après <i>ne... que</i> en proposition interrogative (179).	

CHAPITRE CINQ : LE FRANÇAIS MODERNE. —

II. - DU XVIII^e SIÈCLE A NOS JOURS 183

1. Les expressions exceptives autres que *ne... que* (183). —
2. *Ne... que* (186). — a) Persistance de l'état ancien (186). —
b) Indices d'une conception nouvelle de *ne... que* (187). —
Que et rien que non précédés d'un élément négatif (189). —
Ne... que est senti positif (223). — c) Le problème de *ne... pas*
(point) *que* (191). — La valeur ancienne (192). — *Ne... jamais*
(*aucun, personne, rien* etc.) *que* (194). — Faible teneur négative
de *ne* (195). — Le tour moderne *ne... pas... que* (197). —
d) Comment fonctionne *ne... pas... que* (200). — e) *Ne... pas...*
que en proposition interrogative (105). — f) *Que* seul ; *Rien*
que (208).

CONCLUSION 213

Les moyens lexicaux (21). — Les moyens syntaxiques — Permanence du mécanisme sous-jacent au tour *ne-que* (215). — Lexicalisation des signes de mécanismes (266). — Tendances à la spécialisation des signes (219).

BIBLIOGRAPHIE 223

- I. - Textes dépouillés ou consultés (223). — II. - Dictionnaires et lexiques (228). — III. - Ouvrages de linguistique (230). — IV. - Etudes particulières (231). — Etudes sur les grammairiens (233).

INDEX DES MOTS ET DES NOTIONS 235

INDEX DES TEXTES CITES 241

TABLE DES MATIERES	247
--------------------------	-----



Achévé d'imprimer en Juin 1959
sur les presses de l'Imprimerie
IMBERT, 26, rue Hoche - Alger

Dépôt légal n° 199
2^{me} Trimestre 1959

